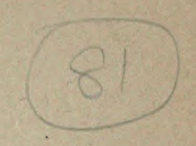

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01795895 0



LE MOINE GUIBERT

ET SON TEMPS

DU MÊME AUTEUR

L'Église et l'État au XIIe siècle. — L'élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104 : Étienne de Garlande et Galon. Paris, H. Champion. Une brochure. . . . . 1 fr.

246-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-05.

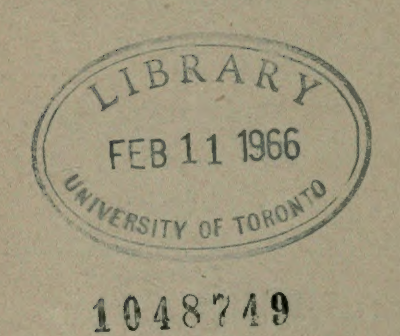
BERNARD MONOD
Membre de l'École française de Rome.

LE MOINE GUIBERT
ET SON TEMPS
(1053-1124)

AVEC UNE PRÉFACE DE
M. ÉMILE GEBHART
de l'Académie française

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905


LIBRARY
FEB 11 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

A MON PÈRE, MAÎTRE ET AMI

M. GABRIEL MONOD

Je dédie ces études sur le Moyen Age français,

qu'il m'a appris à aimer.

BERNARD MONOD.

AVANT-PROPOS

Mon fils Bernard est mort le 6 janvier 1905, d'une maladie de poitrine qui avait éclaté subitement en mars 1904 et qui prit presque aussitôt le caractère d'une phtisie à marche rapide et incurable. Il venait d'obtenir les deux diplômes de l'École des Chartes et de l'École des Hautes Études avec deux thèses sur les relations du pape Pascal II avec les rois Philippe Ier et Louis VI; il était en route pour Rome où il devait passer deux ans comme membre de l'École française d'histoire et d'archéologie, quand la maladie l'a brutalement arraché à ses rêves, à ses projets d'avenir, à ses travaux. Il avait, pendant les années 1902 et 1903, déployé une activité extraordinaire, imprudente même, poursuivant à côté de la préparation de ses examens

et de ses thèses, des études personnelles sur l'histoire religieuse du moyen âge et sur l'histoire de l'art. C'est de ces études qu'est sorti le livre que nous publions sur le Moine Guibert et son temps. *Il avait été amené à lire et à analyser les ouvrages de Guibert par ses travaux sur l'église de France à l'époque de Pascal II. Il avait été d'autant plus séduit par la figure de ce moine historien et moraliste, par sa naïve et vivante autobiographie, par sa critique spirituelle et indignée des mœurs et des superstitions de ses contemporains, qu'il savait que l'autobiographie de Guibert avait été pour moi, lorsque j'étais tout jeune écolier, une révélation du moyen âge, que cette lecture avait décidé ma vocation historique avec celle du second volume de Michelet et des Lettres d'Augustin Thierry sur l'histoire de France. Il résolut de me faire la surprise qui pouvait le plus toucher mon cœur de père et de professeur. Il prépara en secret, guidé par les conseils de mes collègues et amis MM. Gebhart et Roy, tout un volume sur Guibert et son temps, dont, à mon joyeux étonnement, je vis tout à coup, à la fin de 1903, paraître plusieurs fragments dans diverses*

revues et dont il m'apporta un chapitre important pour la Revue historique. *Il fut ravi du succès de son petit complot. Il se réjouissait de m'apporter bientôt le livre complet, pour lequel M. Gebhart lui avait promis de trouver un éditeur et d'écrire une préface. Grâce à la bienveillance amicale de la maison Hachette, ce livre paraît aujourd'hui avec la préface promise. Ce premier essai littéraire d'un jeune auteur qui n'a pu lui apporter la dernière main et lui donner toute la perfection qu'il rêvait, devait m'être dédié. Je ne l'ai connu en entier qu'après sa mort, et au lieu de le recevoir de ses mains, c'est moi qui viens le déposer, comme une funèbre offrande, sur son tombeau.*

Gabriel Monod.

PRÉFACE

C'est avec un sentiment de grande tristesse que j'entreprends d'écrire cette courte préface, pour le livre d'un jeune savant mort si longtemps avant son heure et qui donnait à ses maîtres et à ceux qui l'aimaient les plus belles espérances. Il semble, en vérité, qu'il y ait comme une mystérieuse injustice dans la fin prématurée de l'homme doué de rares qualités d'esprit, qui disparaît tout à coup sans avoir atteint « la moitié du chemin de notre vie », et rempli sa vocation intellectuelle.

J'ai connu Bernard Monod dans l'hiver de 1902-1903. Il vint spontanément chez moi à plusieurs reprises avec la bonne grâce d'un disciple et me pria de lire le manuscrit de l'essai que son père publie aujourd'hui. Comme il avait goûté l'étude que j'écrivis naguère sur un fort étrange moine du XIe siècle, Raoul Glaber, il désirait m'entretenir au sujet d'un autre moine, venu cinquante ou soixante ans plus tard, Guibert de Nogent, qui, comparé ou plutôt opposé à Raoul, marque un brusque progrès dans la façon de concevoir l'histoire, les devoirs de l'historien, l'éducation de l'esprit humain, l'état général de la société politique, les relations de l'Église et du monde féodal, on pourrait presque dire les relations de Dieu et de l'humanité. En Guibert, le sens critique fait réellement son apparition dans la littérature historique du

moyen âge. Cet écrivain qui recherche sincèrement, avidement, la vérité, s'entoure de témoins éprouvés et contrôle les témoignages, est à mille lieues du cénobite fantasque, effaré, qui raconte les terreurs et les horreurs de son temps avec l'effroi enfantin d'un visionnaire hanté par la peur du démon, par la préoccupation du miracle perpétuel, toujours hostile à l'homme, troublé par le duel formidable entre Dieu et Satan, le conflit séculaire, inexplicable, où réside, selon lui, l'énigme tragique de l'histoire.

Guibert de Nogent, meilleur chrétien et moine plus régulier, moins errant que Raoul Glaber, est d'une race bien supérieure. Tout jeune novice, il avait reçu les enseignements d'Anselme, le futur archevêque de Cantorbéry, alors prieur du Bec, l'une des lumières de l'École. Près d'un

tel maître il s'était formé non seulement à l'art de la réflexion logique, mais aussi à la discipline du caractère. Dans le même temps, il s'était nourri des ouvrages de Grégoire le Grand, c'est-à-dire de pensées limpides et d'émotions généreuses. Alors aussi il lisait passionnément les poètes latins, suspects d'impureté païenne aux moines farouches qui prenaient Virgile, Ovide et Juvénal pour des démons et coupaient sans miséricorde, dans les parchemins, « à la façon des ongles », les vers qui chantaient l'amour ou les joies terrestres. On entrevoit, dans l'esprit et la conscience de Guibert comme une aube de Renaissance. Il se rattache à la société des grandes âmes qui surent alors mettre d'accord la raison et la foi et se ralliaient à la sentence de cet admirable Gerbert : « Dans les choses de l'action, l'humanité tient le pre-

mier rôle, la divinité ne vient qu'après ; dans la spéculation pure, c'est Dieu qui est le premier ». Comme Gerbert, le moine de Saint-Germer et de Nogent voit dans les choses humaines, non plus les fureurs de Dieu ou la malice de Satan, mais des conflits de passions, d'orgueil ou d'intérêts. Il eut du monde une vue rationnelle, condition première de l'histoire. Il devra à Bernard Monod de faire, parmi nos vieux chroniqueurs, figure originale et vénérable.

ÉMILE GEBHART.

LE MOINE GUIBERT

ET SON TEMPS

INTRODUCTION

En relisant la charmante étude de psychologie historique que M. E. Gebhart a consacrée à Raoul Glaber, moine et chroniqueur du XIe siècle, j'avais été frappé du talent avec lequel l'auteur avait su, des quelques pages de mauvais latin, des renseignements souvent erronés, des récits naïfs et fabuleux qu'il avait entre les mains, dégager non seulement l'âme simple du moine, mais sa vie même, et, avec sa vie, tout un tableau des idées du monde au

milieu duquel vécut Glaber. Un demi-siècle plus tard, le monde, la société, les individus, tout a changé : au lieu de cette anarchie sociale qui marque le début de la dynastie capétienne, la France est organisée; l'Église se transforme; Grégoire VII et Urbain II établissent la domination de Rome sur le monde occidental par la double réforme du clergé séculier et régulier, par la lutte contre la simonie et le concubinage; et cette réorganisation de l'Église, sous la puissante autorité du Saint-Siège, est marquée par un progrès moral et intellectuel extraordinaire. Au lieu de la barbarie et de l'ignorance qui caractérisaient la foi des chrétiens de l'an mil, les moines de cette époque sont instruits et lettrés, ils raisonnent leurs croyances, et affermissent leur conviction religieuse en l'épurant de la grossière superstition

qui embarrassait celle de leurs prédécesseurs.

A cette époque, il s'est trouvé un homme, qui, devenu moine, puis abbé, après de longues luttes de conscience, eut l'idée, pour glorifier Dieu et le remercier des grâces qu'il lui avait faites, d'écrire son autobiographie, l'histoire de sa vie, comme il le dit lui-même. Cette œuvre de confession et de contrition, dans laquelle il devait se montrer tel qu'il avait été réellement, avec ses faiblesses et ses péchés, pour faire preuve d'humilité; avec ses qualités et ses bonnes actions, pour montrer la bienveillance divine et en remercier le créateur, est un monument unique pour l'histoire des mœurs et des idées du moyen âge et, à ce titre, nous a paru digne d'intéresser non seulement les historiens, toujours avides de renseignements précis sur les temps passés,

mais tous ceux qui peuvent dire avec Térence :

Humani nihil a me alienum puto.

La vie de Guibert de Nogent est d'autant plus attachante que sa sincérité ne nous a fait grâce d'aucun détail sur ses troubles de conscience, sur sa touchante intimité avec sa mère, et sur la vie même du couvent; que son intelligence, très fine et pénétrante, s'est appliquée aux sujets les plus divers, religion, histoire, morale..., et qu'enfin il a été mêlé de près aux luttes religieuses les plus ardentes, au mouvement des Communes, aux luttes des grands personnages de son temps, souvent juge et arbitre dans les graves dissensions qui déchiraient alors la chrétienté.

Et, planant sur toute son œuvre, une foi profonde, sincère, émouvante parfois, pé-

nètre chaque jour de sa vie et chaque page de ses écrits, dont il n'a voulu faire qu'une glorification du Dieu de miséricorde et de bonté. Sa foi ne l'aveugle pas : il sait juger ses semblables, clercs ou laïcs, il déplore souvent les imperfections, les vices même de l'Église, sentant que le bon chrétien doit chercher à réformer ce qu'il y a de mauvais et non à cacher les taches et les souillures.

Confiant dans la sagesse du Créateur qui sait faire de grandes choses avec de petits moyens et des hommes imparfaits, il est indulgent et se trouve lui-même trop indigne pour se permettre de condamner autrui.

N'est-ce point assez pour nous intéresser à ce moine et pour tenter de ressusciter cette curieuse figure? Il nous a laissé, pour juger son âme, ses contemporains,

la société et le monde où il a vécu, une œuvre bien plus considérable et plus achevée que celle du bon Raoul Glaber, le moine errant et naïf du début du siècle. Si nous tentons de reconstituer cette curieuse figure, son autobiographie nous facilite la tâche bien mieux que ne le faisait la maigre chronique de Glaber pour M. Gebhart.

Sans vouloir faire un travail de critique ou d'érudition, ni marcher sur les brisées de MM. Lefranc et Bourgin, qui s'occupent d'établir une édition savante de Guibert de Nogent, nous nous estimerons heureux si nous arrivons à soulever un petit coin du voile qui nous cache l'âme des moines du moyen âge et le monde qui les entourait, et faisons revivre en Guibert le précurseur de tous les auteurs de Mémoires, et de tous ceux qui ont à juste titre compris

l'intérêt et la place de la psychologie dans l'histoire[1].

Ci-devant commence l'histoire du pieux Guibert, moine de Saint-Germer-de-Fly, puis abbé de Nogent-les-Vierges-sous-Coucy, fils de noble homme Évrard et de sa vertueuse épouse.

Nous n'avons cru pouvoir mieux faire, dans les chapitres consacrés à sa vie, que de suivre ce qu'il nous en a dit lui-même, traduisant au besoin des passages de son autobiographie, pour laisser au récit toute sa savoureuse et naïve simplicité. Si l'on juge que nous nous sommes trompés dans les appréciations portées sur son caractère

1. J'ai cherché à suivre de près, quand il m'était possible de le faire, le texte de Guibert. L'absence complète de composition, les digressions, les redites, les prières perpétuelles, qui encombrent son récit, les appels à Dieu, les lamentations sur ses vices, qui reviennent périodiquement à la fin de chaque chapitre, rendent la lecture du texte même fatigante. Il a fallu recomposer, arranger, élaguer surtout. Je l'ai fait en toute conscience, et espère n'avoir jamais trahi la pensée du vieux moine.

et son œuvre, qu'on nous excuse en pensant que, au contraire de Dieu qui, suivant Guibert, fait de grandes choses avec de petites gens, nous n'avons fait qu'une petite chose avec un grand homme.

Nous avons cherché moins à faire une œuvre originale qu'à tirer de l'oubli une intéressante figure, et si, au lieu de les critiquer, le lecteur s'intéresse à ces pages, c'est à Guibert seul qu'il le devra[1].

1. Nous avons adopté pour les noms propres les formes françaises anciennes; toutefois nous avons conservé dans certains cas les formes consacrées par l'usage et l'on trouvera dans les pages qui suivent Godefroy et Geoffroi pour rendre Godofredus, Engeran et Enguerrand pour Ingelrannus.

Nous pouvons annoncer l'apparition prochaine dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Picard et fils), de l'édition critique du *De Vita sua*, par M. Georges Bourgin.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La seule édition des œuvres complètes de Guibert de Nogent est celle qui a été donnée par Dom Luc d'Achery :

Venerabilis Guiberti abbatis Sanctae Mariae de Novigento opera omnia edidit D. Luc d'Achery. Parisius, 1651, in-folio.

Cette édition a été reproduite au t. CLVI de la *Patrologie latine* de Migne.

Les œuvres de Guibert sont les suivantes :

I. — Ouvrages historiques :

Gesta Dei per Francos sive Historia Ierosolimitana, libri VIII.

De Vita sua sive Monodiarum libri III. De actis a se (Liber I). *Historia Novigentini Monasterii* (Liber II). *De destructione Primariae Ecclesiae et devastatione Ecclesiae Laudunensis* (Liber III).

II. — Ouvrage de polémique et de critique :

De Pignoribus sanctorum, libri IV.

III. — Ouvrages théologiques :

Tractatus de Incarnatione contra Judaeos, libri III.

Epistola prolixa de Buccella Judae data et de veritate Dominici corporis.

IV. — Ouvrages d'homilétique et de morale :

Liber quo ordine sermo fieri debeat.
De Laude sanctae Mariae liber.
De Virginitate opusculum.

V. — Commentaires sur la Bible :

Moralium Geneseos libri X.
Tropologiarum in Osee libri V.
In Amos liber I.
In Lamentationes Jeremiae liber I.

LIVRE I

La vie de Guibert

CHAPITRE I

NAISSANCE DE GUIBERT — SA FAMILLE

Le 10 avril 1053, dans un château voisin de Clermont en Beauvaisis, la femme du noble Évrard mettait au jour, avec l'aide de Dieu, un enfant chétif qu'on appela Guibert. « Les couches de ma mère furent difficiles, raconta plus tard son fils; durant tout le carême, elle avait été en proie à des douleurs d'entrailles extraordinaires, comme elle avait coutume de me le rappeler lorsque je m'écartais de la bonne voie. Enfin, le samedi, veille de Pâques, ses souffrances ayant augmenté, elle crut le moment décisif arrivé, lorsque tout à coup, je remontai jusqu'à l'estomac! » Toute

la famille réunie autour du lit de la jeune châtelaine se lamente : le père, les amis, les proches, déplorent d'assister impuissants à la mort de la mère et à la mort de l'enfant, fatalement destiné à périr, « faute de savoir trouver par où sortir ».

Pourtant un dernier espoir leur reste : on court à l'autel de la mère de Dieu, implorer celle qui sut « enfanter en demeurant éternellement Vierge », lui promettre de consacrer à Dieu l'enfant à naître, si elle lui prête vie. Aussitôt ce vœu prononcé, naquit, de son propre aveu, une espèce d'avorton languissant, qui paraissait si dénué de la faculté de vivre, qu'on ne se réjouit que de la délivrance de la mère. Le petit être était si grêle qu'il semblait « l'informe squelette d'un enfant avorté; et les joncs frêles qui poussent au printemps dans le Beauvaisis eussent paru gros à côté de son corps ». Le petit gnome ainsi venu au monde avait un aspect si grotesque que, le passant de main en main, tous

les assistants plaisantaient et se refusaient à croire qu'il pût continuer à vivre. Mais la Vierge Marie et Dieu, le Père tout-puissant, veillaient sur la famille d'Évrard, et puisqu'on avait d'avance consacré au Christ le petit nouveau-né qui, somme toute, devenait leur bien, n'était-ce pas leur intérêt même que de lui prêter la vie, afin qu'il pût accomplir sur terre l'œuvre à laquelle il avait été destiné?

La mère de Guibert avait été, par les soins de son aïeule, mariée fort jeune, à peine arrivée à l'âge nubile, au jeune chevalier Évrard. C'était une très jolie personne, au maintien grave et décent. Fort pieuse, depuis sa plus tendre enfance, l'amour de Dieu lui avait inspiré une répulsion instinctive du péché, et la crainte d'une mort soudaine qui ne lui aurait pas permis de se présenter en état de grâce devant le Souverain Juge. Le mariage ne fut pas d'abord heureux. La jalousie d'une belle-mère qui avait sept filles d'un placement difficile, vint jeter le trouble

dans le jeune ménage. Devant l'échec de ses projets matrimoniaux, elle avait entrepris, par de malicieux artifices, sorcelleries et envoûtements, de rendre stérile la couche conjugale; et, avec l'aide du Malin, avait si bien réussi, qu'Évrard ne pouvait même pas se flatter d'être le mari de sa femme. Après avoir très dignement « enseveli ce grand malheur dans le silence », poussé à bout par ses parents, il finit par avouer. Aussitôt, de tous côtés, on entre en campagne pour obtenir d'Évrard qu'il se décide au divorce; et comme il tenait, par respect pour celle à qui il avait donné son nom, à lui conserver son foyer, ce fut, autour de la malheureuse jeune femme, de perpétuelles tracasseries, de la part de proches et d'étrangers, des insultes et des outrages, « aboiements de chiens avides », pour l'amener à abandonner sans divorce la maison conjugale.

Elle, cependant, supportait tout avec patience, « opposait la fermeté de son âme aux paroles dures qu'on lui lançait » et,

devant les injures, semblait tout ignorer. Alors, autour de cette femme, épouse et vierge à la fois, belle de sa prime jeunesse, commença, de la part de tous les jeunes hommes riches du voisinage, hobereaux désœuvrés et libertins, une cour assidue : tentatives de séduction, excitées par les bruits qui couraient sur le jeune ménage et les secrets du lit conjugal à moitié devinés. Mais, à ces entretiens pervers, à ces indécentes sollicitations, elle répondait avec une dignité et une pureté qui montraient assez que Dieu la guidait, et préservait de la corruption la chasteté de son cœur.

Elle sut résister à toutes ces tentatives, et pourtant, « Dieu sait combien il est difficile et rare que les femmes suivent un tel exemple » ! Pendant sept années, elle eut à livrer les plus rudes combats, à se défendre contre les sollicitations de la famille de son mari, contre la lâcheté de ceux qui cherchaient à profiter de son malheur.

D'autres déboires l'attendaient : son époux, pénétré de respect pour celle à qui il avait associé sa vie, mais probablement, comme tous les chevaliers de cette époque fougueuse et rude, d'un tempérament exubérant et ardent, sous l'influence de mauvais conseillers qui savaient exploiter sa jeunesse, se lia avec une autre femme. Il en eut même un enfant, qui mourut en venant au monde, avant d'avoir reçu le baptême, et fut dans la suite, pour l'âme d'Évrard et pour la tranquillité de sa veuve, une source de tourments.

Sa femme pourtant, bien que fatiguée par cette lutte importune, attristée par la connaissance de la trahison conjugale, trouvait, grâce à Dieu, une force admirable pour tout supporter : car c'était la vertu divine plus encore que la sienne qui la soutenait. Enfin, les sept ans révolus, par la science d'une vieille femme, sorcière amie de Dieu et non de Satan, l'artifice disparut, artifice monstrueux, mais dont personne ne pouvait douter, diabolique malice

qui avait durement fait souffrir le jeune couple. Et son fils nous déclare naïvement qu'elle s'acquitta des devoirs de la couche nuptiale « avec autant de fidélité qu'elle avait conservé avec constance sa longue virginité, malgré les agitations de tant de souffrances ».

Tout ce drame de famille, toute cette histoire intime des malheurs de sa mère, Guibert nous la conte avec une charmante simplicité. Il nous fait connaître toutes les intrigues et les méchancetés dont vivait la haute société, la noblesse du Beauvaisis, et, toujours plein d'une tendre vénération pour celle qui fut sa mère, c'est dans le secours de Dieu qu'il trouve l'explication naturelle de tant de vertu et d'abnégation. L'idée religieuse qui soutenait ces âmes, encore primitives, mais déjà si délicates, devait être bien forte pour permettre aux plus désespérés de garder le droit chemin et de résister au mal.

Guibert termine ce curieux et naïf récit de la vie conjugale de ses parents, en nous

racontant que, dans cette union enfin consommée, la jeune femme trouva encore une source infinie de misère, « car, elle si bonne, mit bientôt au monde un fils qui fut toujours méchant, et encore plus pervers que ne le fut jamais Guibert lui-même ».

La noble dame Évrard n'était d'ailleurs pas au bout de ses peines. Cette vie d'amour conjugal, si tard commencée, si tristement continuée par la naissance de ce fils indigne, devait être brusquement interrompue par de nouvelles infortunes. Henri Ier, alors roi de France, guerroyait contre le comte[1] de Normandie Guillaume. Évrard, chevalier dans l'armée du roi de France, fut, au cours d'une bataille malheureuse, pris par les ennemis et emmené prisonnier. Le comte Guillaume avait, paraît-il, coutume, au lieu de laisser ses prisonniers se racheter, de les condamner

1. Guillaume était duc et non comte de Normandie. Le mot comte est un terme général dont se sert Guibert pour désigner un possesseur de grand fief.

à la prison perpétuelle. Sitôt que sa femme eut connaissance de sa captivité, du destin qui l'attendait, elle défaillit, « succombant à sa douleur extrême, refusant de boire et de manger, privée de sommeil par l'inquiétude et le désespoir ».

Sa désolation fut encore aggravée par le démon, qui, pendant que, en proie à la plus déchirante angoisse, elle baignait son lit de larmes, vint « selon sa coutume d'assaillir surtout les cœurs déchirés de tristesse », s'offrir à ses yeux, et « l'oppresser d'un poids étouffant ». Heureusement la sainte femme eut l'idée d'invoquer la Vierge Marie. L'Esprit divin accourut à cet appel. Il se trouve en présence du « démon incube » qui tourmentait l'infortunée; il se précipite sur lui; le démon incube se dresse alors sur le lit, mais il est saisi par le bon ange, qui, fort du secours de Dieu, le renverse avec un tel fracas que sa chute ébranle la chambre et réveille les servantes. Avant de quitter celle qu'il avait si miracu-

leusement sauvée, le bon ange se tourne vers elle et lui dit distinctement : « Attache-toi à être une femme de bien ! »

Les servantes accourent dans la chambre où s'était passé tout ce drame diabolique, trouvent leur maîtresse pâle, moribonde, inerte, et s'efforcent de la calmer. Mais c'étaient surtout les paroles de l'Esprit qui versaient un baume divin sur son âme : toute hantée du souvenir de cette scène terrifiante et du conseil venu d'en haut, elle se promit de se consacrer à Dieu dès qu'elle le pourrait.

Sur ces entrefaites, Évrard fut mis en liberté, malgré la coutume du comte Guillaume, et quelque temps après, comme nous l'avons vu, la réunion des deux époux fut suivie de la naissance du petit Guibert, qui devait consoler sa mère des douleurs que son mari et son fils aîné lui avaient causées.

A partir de ce moment, la pauvre femme, ébranlée par tant de malheurs, l'esprit troublé par ces visions surnaturelles, sans cesser d'être

une épouse fidèle et docile aux désirs d'Évrard, et d'aimer tendrement cet homme qui avait été parfois la cause de tant de déboires, ne prêtait plus qu'une attention distraite aux choses du siècle. Son âme ni son corps n'avaient jamais été portés vers les plaisirs communs et vulgaires dans lesquels d'autres font reposer le bonheur. La volupté, pour elle, résidait plutôt dans les saints offices religieux et dans une mystique union avec le Sauveur que dans les joies de la chair. Elle subissait avec abnégation et par devoir les obligations auxquelles la condamnait son état conjugal, mais elle ne pensait qu'à Dieu.

Un nouvel événement (fût-ce malheur, ou bonheur?) vint encore troubler son existence. A peine le petit Guibert avait-il atteint son huitième mois, Évrard mourut. Et cette mort fut pour sa femme la source de nouveaux ennuis. A cette époque, « jeune encore, elle brillait d'un grand éclat d'embonpoint et de fraîcheur » ; son dernier-né, son petit ben-

jamin, était l'unique objet de sa sollicitude. Elle se résolut à demeurer dans le veuvage, afin de se mieux consacrer à lui et à Dieu; mais, de tous côtés, ce furent de nouvelles luttes. D'abord les intrigues des parents de son mari, qui en voulaient à son héritage, et ne cédèrent dans leurs injustes revendications que quand elle les eut fait rougir de honte devant un crucifix; puis, des tentatives de mariage, des demandes intéressées qui affluèrent de la part de tous ceux qui convoitaient à la fois la belle jeune femme et le riche héritage. Par leurs propos insidieux et flatteurs, ses cousins même essayaient de la faire céder.

Elle cependant, devant toutes ces vilenies, restait calme et simple, toujours digne, « la gravité de son maintien laissant deviner le mépris qu'elle avait pour toute vanité ». Son regard serein, son parler rare, son visage toujours tranquille n'étaient point faits pour enhardir la légèreté de ceux qui l'approchaient. La crainte de Dieu s'unissait en elle à l'aver-

sion de tout plaisir, et, chose qu'on voit rarement, ou même jamais, ajoute Guibert, chez les femmes d'un rang élevé, autant elle fut jalouse à conserver purs les présents que Dieu lui avait donnés, autant elle fut réservée à blâmer les femmes qui en abusaient. Elle s'abstenait de prendre part aux critiques dont étaient l'objet les femmes de sa connaissance, et même était affligée de les entendre, comme si c'était à elle qu'elles s'adressaient.

Au milieu de cette famille dont Guibert traite les membres d'animaux ignorant la divinité, endurcis dans le crime, souillés de meurtres, elle sut rester pure, sainte, vivant dans un égal amour de ses proches, surtout de ceux qui étaient pauvres. Affable, miséricordieuse, libérale, elle se dévouait aux autres; enfin elle était la seule maîtresse et directrice de son fils et de ses terres. Elle gardait un souvenir profondément ému de son défunt époux. La mort n'avait rien enlevé de la tendresse respectueuse, de la piété conjugale que

cette femme austère avait toujours conservées à celui qui avait été son maître, et chaque jour elle s'efforçait par ses pratiques pieuses de venir au secours de son âme. Il occupait tellement ses pensées qu'elle prononçait son nom à chaque instant, en priant, en faisant l'aumône. Enfin, elle supprima tout le luxe qui l'entourait, cachant un cilice sous ses vêtements, vivant aussi frugalement que le permettait sa délicate santé, et sans manquer aucun office religieux de jour ni de nuit. C'est ainsi qu'elle commença sa vie nouvelle; deux devoirs l'appelaient maintenant : son fils et Dieu. Elle voulait se préparer à les remplir dignement[1].

1. Il semble ressortir du chapitre 3 du livre I du *De Vita sua* que Guibert eut deux frères qui ne vécurent pas, et que sa mère ne conserva avec lui qu'un seul fils, celui qu'il déclare avoir été encore pire que lui. C'est celui dont il parle au ch. 7 du l. I et qui faisait partie des chevaliers du Clermontois. Mais au ch. 4 du l. II il dit qu'il avait un frère avec lui à Nogent. Est-ce le chevalier qui s'était fait moine ou un autre frère?

CHAPITRE II

L'ENFANCE DE GUIBERT

La tendresse de la mère de Guibert pour son fils fit écrire à celui-ci les pages les plus touchantes de son autobiographie. Il avait survécu grâce à son dévouement, et durant tout son séjour sur cette terre, elle lui prodigua ses soins et lui témoigna une tendresse (comme une mère, ajoute-t-il, le fait toujours avec plus de complaisance envers son dernier-né), que la mort même ne devait pas interrompre. Du haut du ciel, elle veillait toujours sur le cher petit sur lequel elle avait fait reposer ses dernières espérances. Sa bonté trouvait en lui un

champ d'action où son amour pouvait se développer à son aise : l'amour maternel lui semblait plus facile que l'amour conjugal à concilier avec la pureté de l'amour divin. Elle avait d'ailleurs voué son fils à Dieu : n'était-ce pas accomplir une œuvre sainte que d'en faire, à force d'affection, de soins et de dévouement, un fils digne du Christ? C'était en Dieu, pour Dieu, qu'elle voulait l'élever.

Après les jouets des premières années, les hochets et les ballons, elle s'occupa d'abord seule de son éducation. « Tu sais, Dieu tout-puissant, disait-il plus tard, dans quelle pureté, dans quelle sainteté elle m'a élevé selon toi; combien elle prit de soin à choisir ceux qui me portèrent dans ma première enfance, ceux qui m'élevèrent et m'instruisirent quand j'étais encore un tout petit garçon; combien de conseils, de prières, ma mère fit entendre chaque jour à mes oreilles pour que je ne cédasse point à l'attrait de la corruption. Elle m'enseignait de quelle ma-

nière et pour quels objets je devais te prier. De quelles angoisses elle était saisie, quand elle craignait que les commencements d'une vie que tu semblais promettre brillante et distinguée ne fussent pervertis par une âme corrompue! » Et il s'excuse naïvement de dire tant de bien de sa mère, qu'il vénère avec un tel respect, non parce qu'elle est sa mère, mais parce que véritablement c'est la plus sainte femme que Dieu ait jamais envoyée sur terre.

Cependant l'âge était venu d'instruire le futur clerc autrement que par la tendresse d'une femme. Pour l'initier à ses premières études, sa mère avait choisi le jour de la fête de saint Grégoire, ce saint qui avait « surpassé son siècle par son admirable sagesse et son savoir infini ». Elle venait implorer sa protection, « afin que celui à qui Dieu avait accordé la science inspirât au cœur du petit Guibert le désir d'acquérir la science ». Dès lors, il fut occupé par sa mère à étudier les

lettres, et à peine en eut-il appris les premiers rudiments, que, désireuse de l'instruire, elle se disposa à le confier à un maître de grammaire.

Mais ce n'était pas une petite affaire que de trouver à cette époque un maître de grammaire. « On n'en voyait pour ainsi dire aucun dans la campagne, à peine en pouvait-on trouver dans les grandes villes. » Encore étaient-ils d'une si faible science, que leurs enseignements n'avaient guère de portée. Pourtant la jeune veuve avait vu chez ses parents un pédagogue attaché à un enfant si peu studieux, si indocile, si menteur et si voleur, qu'au lieu de rester à l'étude, il passait ses journées caché dans le verger. Fatigué d'avoir à élever un enfant si pervers, et gagné par l'amitié de la mère de Guibert, le maître de grammaire abandonna son triste élève pour se consacrer à l'éducation du futur clerc. Celui-ci nous en fait un portrait à la fois peu flatteur et touchant.

Vieux, ayant appris la grammaire à un âge déjà avancé, il n'était pas très familier avec la science qu'il enseignait. Mais il était d'une si grande modestie que tout ce qui lui manquait en savoir, il le remplaçait par la vertu. — Il hésitait cependant à quitter le cousin de Guibert, lorsqu'une vision le décida.

Pendant son sommeil, un vieillard aux cheveux blancs, à l'allure respectable, lui apparut sur le seuil de sa porte, tenant par la main le jeune élève qu'on désirait lui confier. Le vieillard, lâchant la main de l'enfant, lui dit : « Va vers cet homme, car il doit t'aimer beaucoup ». — Et aussitôt le petit garçon courut au lit du vieux pédagogue qui crut se réveiller sous ses baisers.

Touché par cette vision, déjà ému par l'affection qu'il devinait chez l'enfant, il vint s'installer dans le château de Dame Évrard pour instruire son fils. C'était certes un saint homme que ce vieux pédagogue, mais aussi un piètre professeur. Son élève l'avoue can-

didement; sans doute, « il l'instruisit dans une telle pureté, écartant de lui tous les vices qui accompagnent d'ordinaire le bas âge, qu'il le préserva des dangers les plus fréquents » (quels vices un enfant si jeune était-il exposé à contracter?). Il ne le laissait aller nulle part sans l'accompagner, ni prendre aucun repas ailleurs que chez sa mère. Il exigeait que l'enfant ne fît rien qu'avec précision, attention, effort, et qu'il se conduisît non pas même comme un clerc, mais comme un moine. Mais à cet âge si tendre, il était dur pour Guibert de voir ses petits cousins courir çà et là suivant leur plaisir, jouir de leur liberté, tandis que lui, « retenu dans une contrainte perpétuelle, affublé comme un clerc, regardait de loin les bandes de joueurs sans se mêler à eux ». Même les dimanches et les jours des fêtes des grands saints il subissait cette dure règle sans avoir jamais un moment de repos.

Au moins aurait-on pu espérer que ce

travail assidu porterait ses fruits, que cette application aiguiserait son esprit. Mais cette espérance disparut : car le maître était « aussi peu capable de réciter des vers que d'en composer »; bien plus, Guibert se plaint de ce qu'il l'accablait presque tous les jours « d'une grêle de coups et de soufflets », comme pour le contraindre à savoir ce qu'il n'avait pu lui enseigner lui-même.

Pendant six ans, l'enfant s'épuisa ainsi en inutiles efforts, sentant lui-même « combien il est mauvais pour l'instruction de se tenir sans relâche appliqué à l'étude ». Certes, à la modestie, la pudeur, l'élégance des manières, à toute l'éducation extérieure, le pédagogue apportait ses meilleurs soins. Mais qu'est-ce qu'une instruction dont un élève peut dire : « J'étais d'autant plus injustement battu que si mon maître avait eu véritablement le talent d'enseigner, j'étais tout aussi capable qu'un enfant peut l'être de comprendre clairement ce qu'on m'aurait enseigné avec méthode. Mais

comme il ne parlait pas avec autant de facilité qu'il l'aurait désiré, et ne comprenait lui-même aucunement ce qu'il s'efforçait d'expliquer, il roulait dans un cercle d'idées confus et resserré, s'épuisant vainement à discourir. Il avait une intelligence si malheureuse que ce qu'il avait une fois mal appris, il y demeurait invariablement attaché. S'il lui arrivait de lâcher quelque sottise, comme il tenait ses sentiments pour infaillibles, il la soutenait et la défendait au besoin avec des coups. Lorsqu'il me traitait si durement, parce que je ne savais pas ce que lui-même ignorait, il aurait dû prendre garde qu'il est difficile de disserter sur ce qu'on ignore; et que ceux qui, ne sachant point une science, veulent en instruire les autres, rendent leurs discours plus obscurs à mesure qu'ils s'efforcent de se faire mieux comprendre; et qu'enfin surtout il y a un grave inconvénient à exiger du faible esprit d'un enfant ce qu'on n'y a point mis! »

Malgré cette étrange éducation et cette

méthode d'instruction qui ne sauraient que nous indigner, le petit Guibert avait déjà une âme fortement trempée : reconnaissant pour les soins réels que son maître avait apportés à le préserver de toute défaillance morale, il avait pour lui une si grande amitié que, quoiqu'il fût lourd et timide, et que sa peau délicate fût souvent marquée de coups de fouet, loin d'avoir peur de son maître, il oubliait toute son injuste sévérité, et lui obéissait avec je ne sais quel sentiment naturel d'amour. Si bien que sa mère, à le voir si attentif et docile, ne savait à qui, de son maître ou d'elle-même, il obéissait avec plus de respect.

Pourtant, un jour, elle apprit comment se passaient les leçons. Le pédagogue ayant un soir interrompu ses discours, après avoir douloureusement corrigé le pauvre enfant, celui-ci vint s'asseoir aux genoux de sa mère, « rudement meurtri, certainement plus qu'il ne l'avait mérité ». « Ma mère, raconte-t-il,

m'ayant demandé si j'avais été battu ce jour-là, moi, pour ne pas paraître dénoncer mon maître, j'assurai que non. Mais elle (un cœur de mère se trompe-t-il en voyant les yeux pleins de larmes de son petit garçon ?), écartant bon gré mal gré ce vêtement qu'on nomme chemise, vit mes petits bras tout noircis, et la peau de mes épaules toute bouffie des coups de verge que j'avais reçus. A cette vue, se plaignant qu'on me traitât avec trop de cruauté dans un âge si tendre, toute troublée, hors d'elle-même, pleurant d'indignation et de pitié : « Je ne veux plus désormais, s'écria-t-elle, que tu deviennes clerc, ni que, pour apprendre les lettres, tu subisses un tel traitement. » Mais le jeune Guibert, avec un courage stoïque, repartit : « Quand je devrais en mourir, je ne cesserai pour cela d'apprendre les lettres et de vouloir être clerc. » Et repoussant avec mépris ses offres de devenir chevalier, d'avoir des armes et un équipement de noble, il persuada la sainte

femme, qui, toute fière de trouver en son fils une vocation aussi arrêtée et un zèle si ardent, s'empressa de tout raconter au pédagogue et de se réjouir avec lui des bonnes dispositions de son élève.

Heureusement Dieu récompensa ce zèle, et permit que, malgré les mauvaises leçons, Guibert apprît tout de même quelque chose; à son travail, il oubliait l'heure des repas, et bientôt il en sut aussi long que son maître. Il était en âge et en situation d'entrer en religion.

Il n'avait pas douze ans, et le plus simple était, en ce temps où tout s'achetait, de lui trouver un bénéfice. Or, un grand seigneur des environs, puissant et riche, qui avait contracté jadis une dette vis-à-vis de la famille de Guibert, fut pressenti par les parents de celui-ci, pour lui faire donner une prébende attachée à l'église qui se trouvait sous son autorité. Alors, en effet, il n'était pas rare de voir un seigneur tenir en sa dépendance et tutelle une église ou une abbaye, avec les terres adja-

centes, et les traiter comme de simples fiefs à la tête desquels il nommait qui bon lui semblait, sans tenir aucun compte du clergé. Cette investiture laïque, la simonie, ou trafic des bénéfices ecclésiastiques, qui en résultait, était précisément alors, avec l'immoralité des clercs, l'objet des inquiétudes du Saint-Siège, et le fond même de la grande lutte pour la réforme religieuse qui remplit la deuxième moitié du XIe siècle. Mais un grand seigneur s'inquiète peu de Rome et du Pape. Le protecteur de Guibert lui-même, « contre tout droit et toute justice, était abbé », et avait reçu de l'évêque diocésain l'autorisation de nommer ses favoris aux bénéfices qui dépendaient de lui. Recommandé par un de ses oncles, libertin éhonté qui, à côté de ses débauches notoires, se faisait le champion des idées nouvelles de réforme contre le concubinage des clercs, Guibert, quoique non encore ordonné, reçut, de l'abbé grand seigneur, le canonicat demandé. Le possesseur dépossédé

de cette prébende se trouvait précisément être un de ces prêtres mariés, suspendu par application des décrets du Saint-Siège, et qui, dépouillé de son canonicat, parcourait les campagnes avec sa femme, et continuait à dire la messe, à prêcher et à remplir ses fonctions ecclésiastiques. Il se passa alors un événement extraordinaire, qui montre bien quel désordre troublait l'Église : ce prêtre, qui aurait mérité l'excommunication, et dont les sacrements n'étaient même pas valables à cause de la vie qu'il menait publiquement, dépossédé de sa prébende au profit d'un enfant, par là même involontairement simoniaque, ne trouve rien de mieux pour se venger que d'excommunier pour simonie, au milieu du saint sacrifice, la mère de Guibert et toute sa famille. La pauvre femme épouvantée lui fit aussitôt rendre sa prébende et renonça à faire entrer par ce moyen son fils dans l'Église.

Nous sommes arrivés à un tournant brusque de la vie du petit Guibert. Loin d'entrer dans

les ordres, il va mener une existence bien différente de celle que nous l'avons vu suivre jusqu'ici. Nous assistons à une transformation complète de ses relations avec sa mère, de ses idées, de sa vocation. On aurait pu croire que le pauvre enfant avait assez subi d'épreuves quand cette crise morale et maternelle le surprit à l'âge de douze ans. Ce fut sa mère qui semble être ici la plus coupable. Mais comment la blâmer lorsque, dans sa touchante tendresse, il l'excuse toujours? Il la comprend et l'approuve encore, quand nous-mêmes nous nous sentons révoltés au récit de certaines scènes.

CHAPITRE III

GUIBERT ORPHELIN

Nous avons vu quelle vie pieuse et austère menait la mère de Guibert depuis la mort de son mari, et surtout depuis la vision du Bon Ange, qui, sous ses yeux, avait terrassé le Démon. Elle, qui avait fait le vœu de se consacrer au Bien, c'est-à-dire à Dieu, avait déjà, comme veuve, mené la plus sainte vie qu'une chrétienne pût souhaiter. Seul son petit Guibert l'attachait au monde; or Guibert grandissait, elle se sentait moins indispensable à l'enfant; c'était par devoir plus que par goût qu'elle remplissait ses fonctions de châtelaine,

quoique fort retirée, de mère, et de maîtresse de maison. Elle ne pensait au fond « qu'à conduire à une heureuse issue le dessein qu'elle avait depuis longtemps préparé dans son cœur ».

Guibert avait à peine douze ans, quand les projets de retraite de sa mère furent hâtés par l'influence d'un homme, que notre auteur traite de possédé, diseur de folies, sorte d'insensé à qui on avait donné l'hospitalité dans le château. Un songe de l'intendant vint tout précipiter; il avait achevé de troubler le cerveau de la pauvre femme en lui racontant qu'il l'avait vue, en rêve, célébrer ses propres noces : sans doute ce devaient être les noces mystiques de l'Épouse du Christ. Émue par cette révélation, convaincue de l'origine céleste de cette vision, elle ne put « résister plus longtemps à l'ardeur secrète qui l'enflammait », et mit aussitôt son projet à exécution.

Parmi ses relations mondaines, elle comptait certain prélat de grande allure, Gui,

l'évêque de Beauvais — le personnage important que Guibert traitera plus tard de simoniaque et de débauché ; il nous le montre alors « orné de toutes les qualités d'un homme de cour, issu de noble famille, et doué d'une prestance qui convenait merveilleusement à la dignité dont il était revêtu ». C'est lui qui avait fait construire l'église de Saint-Quentin de Beauvais pour la congrégation des chanoines réguliers. C'est à lui que fut confié Guibert pour recevoir les ordres de ses mains épiscopales, et être initié jusqu'au degré de prêtre aux divers sacrements de la grâce. Cet homme d'aspect vénérable portait une grande affection à la famille d'Évrard et à la mère de Guibert : sollicité par les amis de celle-ci de permettre qu'elle passât quelque temps dans un des domaines de son église, il l'autorisa à se fixer à la Châtaigneraie, petite campagne distante de deux milles du château de la dame. Il accéda d'autant plus volontiers à ce désir, que, sous le coup d'une accusation de

simonie, lancée par le farouche évêque Hugue de Die, légat pontifical de Grégoire VII, il avait dû se réfugier comme simple moine au couvent de Cluny. Sa générosité lui coûtait peu, et il était heureux de rendre à si bon compte service à d'anciens amis. La jeune veuve, pendant son séjour à la Châtaigneraie, songea à se retirer définitivement de la vie du monde, pour prendre l'habit de religieuse au monastère de Saint-Germer-de-Fly[1]. Pour ne rien coûter à ces pauvres moines, elle fit même construire une petite maison tout près de l'église de l'abbaye, afin de pouvoir en même temps mener la vie de communauté religieuse et se plonger dans la solitude.

Mais elle laissait seul son petit Guibert! Comment pourrait-elle l'abandonner ainsi, orphelin, privé de tout appui, livré à lui-même dans un âge si tendre? car, de son propre aveu, « bien qu'il eût une foule de parents et

1. Saint-Germer-de-Fly, canton du Coudray, arr. de Beauvais (Oise).

d'alliés, il n'en était aucun qui pût donner à un enfant de son âge les soins qu'il exigeait. Ce n'étaient ni les vêtements, ni la nourriture qui lui faisaient défaut : c'étaient toutes ces petites prévenances qui conviennent à la faiblesse du premier âge » et ne sont comprises que par une mère. Le cœur de la pauvre femme était cruellement partagé entre ce qu'elle croyait devoir être ses devoirs vis-à-vis de Dieu, et ce qu'elle sentait être ses devoirs de mère. Elle voyait bien à quelle détresse morale elle abandonnait son fils; mais elle entendait Dieu l'appeler : son vrai devoir n'était-il pas d'aller à lui? Dieu lui-même saurait bien prendre soin du petit orphelin.

Troublée, encore hésitante, elle quitta la Châtaigneraie pour se rendre à sa maison de Saint-Germer, sa retraite définitive. Mais, avant d'y arriver, elle devait traverser la ville où demeurait Guibert, passer devant le château où il était resté tout seul. A cette vue, elle pensa défaillir. « Une tristesse profonde

la dévorait quand elle songeait à ce qu'elle laissait là; elle souffrait autant que si l'on eût arraché ses propres membres de son corps. Mais elle sut résister à ces faiblesses, indignes d'une vraie chrétienne, et se montra d'autant plus détachée de ce qu'elle avait autrefois aimé, qu'elle aimait son Dieu avec plus d'ardeur. »

Aujourd'hui nous nous indignerions; alors même on jugeait sévèrement cette femme inhumaine. Mais c'était mal connaître son âme de chrétienne. Plus sa tendresse pour son fils était grande, plus grand aussi était le sacrifice. Elle continuait à l'aimer du plus profond de son cœur, ce fils qu'elle sentait désormais abandonné, loin d'elle, loin de ses soins et de ses cajoleries de mère, ce fils qui lui-même la comprenait, l'excusait, et remerciait Dieu « de lui avoir endurci le cœur, ce cœur le plus rempli de sa sainte charité, car il la préservait ainsi d'une pitié qui aurait pu lui être funeste. C'eût été faillir à son détriment,

ajoute-t-il, que de me préférer à son propre salut, et de négliger Dieu pour mes intérêts mondains. »

Puisque son fils lui donne raison, ne soyons pas plus sévères que lui, et si nous trouvons, en notre conception moderne de la vie de famille, cette conduite incompatible avec ses affections maternelles, contentons-nous de dire avec ce fils chrétien que les voies de Dieu sont impénétrables et qu'il sait faire de grandes choses avec des moyens qui nous déconcertent.

Pour cette existence nouvelle, la jeune veuve avait besoin d'une directrice, d'une personne moins novice qu'elle dans la vie religieuse, qui sût lui donner cette règle de conduite indispensable à son salut. Comme elle habitait sa petite maison en dehors du monastère, elle alla chercher à l'abbaye de Saint-Germer une religieuse, sainte femme d'un âge déjà très avancé, d'une piété remarquable, qu'elle engagea, en lui témoignant

une soumission de disciple et de servante, à venir habiter avec elle et partager sa solitude.

Elle imita la vie sévère de cette femme vénérable, suivit l'exemple de sa simplicité en ne prenant que des aliments grossiers, « bannit de sa couche la mollesse et le luxe, contente de reposer dans de la bure et sur de la paille. Comme sa beauté n'était point encore fanée, et que les charmes de sa jeunesse eussent pu lui inspirer de la vanité, elle s'efforça de faire paraître sur ses traits les rides que les années lui refusaient. » Les longs cheveux, qui servent si gracieusement à parer le visage des femmes, tombèrent sous les coups redoublés des ciseaux; et sa robe brune, d'une ampleur déplaisante et inusitée, recouverte d'innombrables petites pièces rajustées sur un mantelet de couleur sombre, tapissé de reprises et percé de mille trous, attestaient que celui auquel elle désirait plaire dans cet humble appareil régnait seul au fond de son cœur. — Sa vie était toute de contrition et de piété.

Comme elle savait que la confession est le commencement de la bonne conduite, elle se confessait chaque jour, fouillait les plus intimes recoins de son cœur, interrogeant son passé, actions, paroles, pensées même, depuis sa vie de jeune fille et de jeune femme jusqu'aux plus récentes années de son veuvage. Elle confessait au prêtre, c'est-à-dire à Dieu même par l'intervention de son saint ministre, tout ce qu'elle avait trouvé en elle de répréhensible, « avec une telle ferveur, de tels grincements de dents, et une si douloureuse anxiété, que de violents sanglots interrompaient ses paroles et ses supplications au ciel ». Elle n'avait ni confiance, ni sérénité, s'affligeait et pleurait sans cesse, demandant avec humilité s'il lui serait possible d'obtenir le pardon de ses fautes. Et Dieu seul sait quels péchés avaient pu ternir la vie si pure et noble de cette sainte femme! Elle passait le reste de son temps à recevoir la visite de parents et d'amis, qui n'avaient pas oublié le

charme de grâce et de douceur qu'elle répandait autour d'elle; mais ils venaient troubler sa solitude, nouvelle cause d'angoisses puisées dans les propos légers ou oiseux qui avaient pu lui échapper. Et, surtout, elle apprenait de la bouche de sa vénérable compagne les sept psaumes de la pénitence, « et les méditait jour et nuit, ruminant leur saveur, tellement que jamais ses chants ne cessaient de résonner avec suavité, au milieu des soupirs et des gémissements qui s'élevaient jusqu'aux oreilles de Dieu ».

Mais tandis que, dans son austère retraite de la Châtaigneraie, elle gagnait chaque jour sa place au paradis, que devenait l'infortuné Guibert?

Le pauvre enfant, laissé tout seul dans son château, — car le cher pédagogue, gagné par l'exemple de la jeune veuve, avait comme elle revêtu l'habit religieux des moines de Fly, — ne devait pas tarder à mal tourner.

Lorsque, libre pour la première fois, il se

sentit son seul maître, il se laissa aller à « abuser sans ménagements de cette méchante liberté ». Pour un enfant de douze ans, les péchés qu'il nous confesse et dont il se fait grand crime, ne nous paraissent pas bien terribles : il dédaignait les églises, raillait parfois les choses divines, avait horreur des écoles (on l'aurait eue à moins), et recherchait la société de ses petits cousins laïcs, avec lesquels il jouait au chevalier. Enfin, il s'adonnait au sommeil, dont son maître le privait jadis, « tellement qu'il s'engourdissait dans cet excès inaccoutumé ». Les reproches qu'il se fait nous paraissent enfantins et ses torts bien naturels chez un enfant de son âge. Mais la sévère austérité monacale trouvait de meilleurs préparatifs à la vie divine dans les coups de férule du pédagogue, que dans le simple et légitime développement du corps d'un petit garçon. Et nous nous étonnons en entendant parler des « débauches » auxquelles il se livrait, des emportements dans lesquels il

rivalisait avec ses cousins plus âgés, « sans sagesse ni retenue ». Il s'accuse de ce libre épanouissement de sa jeunesse, trouve qu'en lui l'adolescence n'a développé que de mauvais germes et, chose grave entre toutes, a fait disparaître toute dévotion.

On comprend l'émotion et la douleur de sa mère, lorsque, du fond de sa solitaire retraite de Saint-Germer, elle apprit la conduite de son fils, « conduite d'autant plus dissolue et insensée, qu'il avait jusque-là vécu avec plus de réserve et de pureté ». Elle s'ouvrit de ses inquiétudes au vénérable abbé du monastère, et obtint de lui qu'il s'occupât de Guibert, et tâchât de diriger sa vie vers le but auquel on l'avait consacré. Son ancien maître de grammaire, maintenant moine, continuerait ses enseignements, si malheureusement interrompus, et la fréquentation même du couvent ne pourrait avoir qu'une bonne influence sur le petit abandonné. On céda à ses prières, et l'abbé fit venir Guibert à Saint-Germer-de-Fly.

Quel jour mémorable que celui où pour la première fois il pénétra dans le monastère! On l'introduisit dans la salle du chapitre, et là, à la vue de tous ces moines, assis chacun à sa place, autour de l'abbé, dans le calme et la sereine tranquillité de cette retraite, « il sentit en son cœur un tel désir d'embrasser l'état monastique que son âme ne se refroidit pas un instant, et ne put demeurer en repos ». A force de vivre au milieu des religieux, sous leur toit, de leur existence régulière et paisible, de s'entretenir avec eux, de savourer auprès d'eux cet avant-goût de la vie monacale, le petit Guibert sentait renaître en lui ses anciennes dispositions. La piété de sa vie passée, les enseignements recueillis jadis et soudain retrouvés, lui montraient, par un contraste saisissant, tout ce qu'il y avait de vanité et de folie dans la dissipation de ses petits cousins.

Naturellement porté à imiter ceux auprès de qui il vivait, il ouvrait maintenant son

âme à cet appel d'en haut et n'attendait que le moment propice pour choisir sa place au couvent. Avec un tact admirable, malgré les sollicitations dont il était l'objet, l'abbé ne fit rien pour pousser l'enfant à prononcer ses vœux. Et Guibert, de son côté, par timidité ou par crainte de n'être pas encore digne de la robe de bure, se taisait et évitait d'ouvrir son cœur à l'abbé pour faire les solennelles promesses.

Pourtant, un jour, il confia ses projets à sa mère. Elle, qui avait renoncé à la vie pour se donner à Dieu, serait heureuse, pensait-il, après les chagrins que lui avait causés sa mauvaise conduite, de le sentir enfin dans la bonne voie. Mais cette sage mère connaissait trop la légèreté de caractère, la nature sensible et impulsive de son fils, qui se passionnait maintenant pour la vie religieuse parce qu'il venait d'entrer en contact avec elle, comme il s'était adonné aux libertinages et aux dissipations de l'adolescence quand il avait

fréquenté ses petits cousins laïcs. Elle le raisonna tant et si bien qu'il finit par regretter de lui avoir révélé ses grands projets.

Peut-être le vieux maître de grammaire serait-il un confident plus accessible? Mais, sans doute averti par la mère, le brave pédagogue tâcha au contraire de détourner Guibert d'un projet trop précipité, lui laissant entrevoir tout ce qu'une telle décision nécessitait de réflexions mûres et bien pesées, et tout le sérieux et la gravité de cette résolution.

Peu découragé par ce double échec, car il sentait Dieu le soutenir, Guibert se mit « à simuler la plus complète indifférence ». Pour détourner les soupçons, il se conduisait comme si jamais pareille idée n'était entrée dans son cœur; et, plus fermement résolu que jamais à embrasser la vie monacale, il attendait tranquillement l'occasion propice. Il resta ainsi en suspens depuis l'octave de la Pentecôte jusqu'à Noël. Enfin, une vision envoyée par Dieu le décida : une nuit, il se crut soudain dans

l'église de Notre-Dame; puis survinrent deux démons qui le saisirent, l'entraînèrent au dehors et l'enlevèrent jusqu'au faîte de l'église. Alors ils prirent la fuite, et le laissèrent retomber sain et sauf au milieu du chœur! Chute miraculeuse, intervention certaine de la Sainte Vierge qui lui signifiait par là l'intérêt qu'elle lui portait, et le soin qu'elle mettait à empêcher que le démon ne le lui ravît!

Fort de son céleste appui, Guibert alla trouver l'abbé, se jeta à ses pieds, le suppliant par ses larmes et ses prières de bien vouloir accueillir un pécheur. L'abbé, qui n'attendait que cet aveu, heureux de voir un nouveau disciple s'engager dans la voie du salut, le revêtit des habits monastiques sous les yeux mêmes de sa mère, qui le regardait en pleurant de joie, car, avec ses plus chers désirs, son vœu se réalisait enfin. Elle avait tenu parole à la mère de Dieu qui l'avait délivrée dans ses couches pénibles. Elle pourrait désormais elle-même vivre et mourir en paix.

Une nouvelle vie s'offrait au jeune homme, vie d'austérités et de privations, vie pure et régulière; il l'avait librement choisie, sans contrainte, sans subir aucune influence. Son cœur l'avait poussé où Dieu l'appelait. Nous allons voir s'il fit honneur à sa vocation et comment il la remplit.

CHAPITRE IV

GUIBERT MOINE DE SAINT-GERMER-DE-FLY

(PREMIÈRE PHASE)

Guibert entrait au monastère de Saint-Germer, heureux, tranquille, avec une conscience calme et souriante de la béatitude éternelle, enfin conquise sur sa faible et inquiète nature. Aucune angoisse ne le tourmentait. Il avait prononcé ses vœux avec le soulagement du naufragé, qui, dans une tempête, trouve un rocher où se réfugier. Si son bonheur devait être parfois troublé par la lâcheté de sa chair ou la jalousie de ses compagnons, il n'en était pas moins sûr de trouver toujours, auprès de

Dieu, l'appui et le secours qui lui permettraient de se relever de toutes les chutes et de surmonter toutes les défaillances.

La vie monastique en elle-même l'effrayait.

A cette époque, les monastères renfermaient à peu près tout ce qui pensait et travaillait en France. Loin des bruits du monde, à l'abri des querelles qui déchiraient la société laïque et souillaient le clergé séculier, ils étaient le dernier refuge des lettrés, des penseurs et des artistes. Les études y étaient assez larges pour permettre aux esprits curieux de se développer; ni la critique ni l'érudition n'effrayaient ces chrétiens savants : les moines avaient recueilli ce qui subsistait des anciens manuscrits latins; et, sauf quelques parchemins qu'on grattait pour les transformer en missels et antiphonaires, c'est par eux que nous furent transmises les œuvres des littératures antiques.

Guibert était donc à bonne école pour s'initier aux lettres sacrées et profanes; il faut croire que la bibliothèque de Saint-Germer

était riche et l'abbé fort tolérant, car on l'y laissa puiser assez librement pour qu'il pût compléter par lui-même son instruction si maladroitement commencée.

La règle du couvent empêchait Guibert de recevoir comme auparavant les leçons de son vieux pédagogue. Celui-ci, toutefois, dirigeait ses lectures, le poussait à étudier certains manuscrits et à continuer les travaux qu'il avait jadis entrepris. Sur ces conseils, il examina de plus près les livres divins qu'il lisait chaque jour, et commença à exercer son sens critique « en comparant les versions moins connues avec les plus savantes ». Ces premières tentatives de critique, d'histoire ou d'exégèse biblique n'offraient pas de danger pour une âme aussi pieuse que la sienne, et lui permettaient de se pénétrer plus profondément du sens des livres sacrés. Ce fut là le début de ces études qui plus tard devaient l'amener à écrire la plupart de ses ouvrages religieux ; études qui le passionnaient telle-

ment que la nuit le surprenait sans pouvoir l'en détourner : il les poursuivait même couché, « lisant et ruminant ce qu'il avait lu derrière sa couverture ». Le désir d'apprendre le stimulait d'autant plus qu'il voyait ses compagnons s'inquiéter peu de s'instruire ou se complaire dans l'ignorance. Il croyait sentir au-dessus de lui la main de Dieu enlever un à un les voiles qui obscurcissaient son cerveau, l'amener peu à peu jusqu'aux plus profonds arcanes de la science.

Mais il est inquiet : ce désir même de s'instruire était-il compatible avec l'humilité du vrai religieux? La vanité ne trouvait-elle pas le moyen de se glisser dans ces préoccupations intellectuelles, et Guibert lui-même ne cédait-il pas à un pervers désir de gloire en cherchant à savoir, à dépasser les autres, à poursuivre de futiles honneurs, dignes du siècle plus que de Dieu? Les pauvres moines ignorants qui passent leur journée à chanter matines et vêpres, et à invoquer le Sauveur,

ne sont-ils pas plus près de l'idéal divin que celui qui s'imagine s'élever au-dessus d'eux par le « fallacieux appât de la science »? Et pourtant Guibert ne croyait pas pécher : il ne pensait qu'à Dieu; dans son travail, il ne cherchait qu'à se rapprocher de lui. Et sa sage modestie, loin de le laisser s'enfler d'un vain orgueil, lui faisait « trouver dans les Écritures saintes un perpétuel sujet de larmes et d'affliction; il croyait n'avoir rien lu, s'il n'y rencontrait quelque chose qui excitât ses méditations, ou produisît en lui la componction ».

Mais ce n'était qu'un leurre. Inconsciemment, involontairement persuadé qu'il ne travaillait que pour le Seigneur, il laissait le Malin faire son œuvre. Bien plus : les amis avec lesquels il avait conservé quelques relations, heureux de lui trouver ces bonnes dispositions, — car ils jugeaient avec l'esprit du siècle et non avec la sagesse de Dieu, — le félicitaient de ses travaux et le poussaient dans cette voie : « Non contents de lui vanter la

gloire et l'illustration des lettres, les honneurs et les richesses qu'elles vous procurent, le berçant ainsi des plus frivoles imaginations, ils lui faisaient encore croire que cette science qu'il poursuivait avec tant de zèle et possédait chaque jour un peu plus complète, était un effet de l'assistance divine. Trompeuse illusion que la véritable science de la sainteté devait dissiper plus tard ! »

Sur ces conseils, notre moine se mit, non seulement à dépouiller toutes les œuvres profanes qu'il trouvait dans la bibliothèque, à dévorer pêle-mêle les historiens romains et les poètes classiques avec les Pères de l'Église, mais à composer lui-même « divers écrits en prose et en vers ». Il se sentait surtout une véritable passion pour la poésie. Il avait savouré « Ovide, Calpurnius et les *Bucoliques* de Virgile » ; son âme encore primitive et rude s'était épanouie devant la grâce élégante et amoureuse de cette littérature ancienne ; il avait été ravi par la subite révélation de cette

langue délicate si doucement maniée par de tels artistes et qui lui dévoilait soudain tant de choses ignorées.

Tous les critiques ont fait de belles phrases sur l'extase de ces premiers érudits de la Renaissance, qui voyaient l'âme antique se révéler à eux lorsqu'ils découvraient les littératures grecques et latines, et qu'ils entendaient à travers les pages de parchemin de leurs pesants in-folio chanter Daphnis et Tityre. Si l'on songe que Guibert fit cette même découverte au XI[e] siècle, que plus de 400 ans de culture intellectuelle et de civilisation le séparent des humanistes de la Renaissance, on comprendra quel trouble ces lectures devaient jeter dans l'esprit simple et candide du religieux de Saint-Germer. Un monde nouveau s'ouvrait à lui : le jeune moine, qui n'avait encore eu ni le temps, ni l'occasion de rien connaître de l'existence, pour qui l'amour, la volupté, la joie de vivre n'étaient que des mots, et des mots terrifiants,

dignes des monstres de l'Apocalypse, se trouvait soudain en présence de ces bergeries sensuelles et raffinées, de ces contes érotiques qui charmaient la société légère et lettrée d'Alexandrie et de la Rome d'Auguste : au fond de sa cellule austère, il vivait comme dans une atmosphère embaumée de ces baisers païens. Et il nous confesse qu'à ce moment même, « à mesure que son petit corps se développait, la vie éveillait en lui des chatouillements et des concupiscences adaptées à sa condition et à ses désirs ». Il était jeune, il était homme; Amaryllis et Galatée devaient plus souvent que la Vierge Marie occuper alors ses veilles et troubler ses rêves.

Ainsi, malgré lui, le Malin avait fait son œuvre. Il commença par perdre le respect qu'il avait pour les livres sacrés, ses premières études; il méprisait les Écritures, source unique de toute science, ou même, ce qui est pire, lorsqu'il s'y replongeait, c'était pour y rechercher « ce qui n'est que vanité et pa-

roles », et « conserver dans sa mémoire les choses déshonnêtes qu'il y avait pu trouver ». Mais surtout il préférait à la Bible ses chers poètes latins, et « adonna son esprit sans aucune retenue à la passion de faire des vers ». Vers rythmiques et vers métriques, il rêvait « d'égaler les poésies d'Ovide et celles des *Bucoliques*, pour reproduire les délicatesses de l'amour dans les créations de son imagination ». Il en oubliait d'ailleurs la rigidité à laquelle il était tenu de se soumettre, « rejetait la pudeur de la profession religieuse, et se nourrissait des licences de ces séductions empoisonnées ». Il composa même « des petits écrits sans sagesse ni retenue, où ne se trouvait aucun sentiment honnête » !

Candide aveu qui ne devrait pas nous faire sourire ! Mais le mal engendre le mal ; Guibert était pris dans l'engrenage ; Dieu, qui seul pouvait le ramener au bien, lui réservait d'autres épreuves pour lui ouvrir les yeux sur son aveuglement.

D'abord, il eut à affronter la jalousie de ses camarades, les moines du couvent de Saint-Germer, qui supportaient avec peine de voir leur jeune disciple, le nouveau venu, les égaler et les surpasser par sa brillante intelligence. Guibert accuse leur « fureur envieuse » de ne reculer devant aucune violence pour le troubler dans son ardeur et le détourner de son travail. Comme leurs attaques avaient le même résultat que « l'huile qu'on jette sur le feu dans l'espoir de l'éteindre, et qui ne fait qu'activer la flamme plus brillante et plus vive », ils le déclarent méchamment « tout bouffi de l'orgueil de sa petite science ».

Importuné par ses frères jaloux, préoccupé de ses chères études, Guibert n'eut plus qu'une idée : quitter le monastère pour chercher au loin « un champ d'activité propice à ses talents, avec les soulagements que lui suggérait l'infirmité de sa chair ».

Il se sentait si coupable, qu'il renonçait même à cette charmante intimité qui le liait à

sa mère. Celle qui jusque-là avait été la confidente de chacune de ses pensées, dont la tendresse l'avait accompagné jusque dans sa cellule, il l'évite maintenant. Et quel navrant aveu de son indignité que ces remerciements qu'il adresse alors au Créateur « d'avoir rendu nos âmes impénétrables les unes aux autres : car si le fond de mon âme, si peu digne de tout chaste regard, eût été découvert à l'œil encore plus chaste de ma mère, je m'étonnerais si elle n'eût pas aussitôt perdu tout mouvement! »

Enfin, justement ému par la crainte de perdre ce serviteur qui était tombé, mais pouvait encore se relever, Dieu se décida à intervenir. Il envoya d'abord une vision à la mère du pauvre moine. Il lui sembla qu'elle se trouvait dans l'église du monastère; au premier abord l'église était vide; puis elle aperçut, recouverts de vêtements « déchirés et fantaisistes », les moines de Saint-Germer groupés autour de la porte; mais ils étaient de taille

si petite qu'ils ne paraissaient pas avoir plus d'une coudée. Son cœur de mère s'émut à la pensée que Guibert se trouvait peut-être parmi eux, et elle pensa défaillir en le reconnaissant, en effet, quand, soudain, apparut au milieu de la basilique, une femme d'une beauté et d'une majesté incomparables. Et la religieuse reconnut la noble Dame de Chartres, la bienheureuse mère de Dieu, qui, après avoir fléchi le genou devant l'autel pour faire sa prière, s'écria : « Comment souffrirais-je que cette église que j'ai instituée, fût abandonnée? » — et, tournant vers celui de ces petits gnomes qui représentait Guibert, son regard plein d'amour et de sérénité, elle dit : « Je l'ai amené ici, je l'ai fait moine, je ne souffrirai pas qu'il soit emmené hors d'ici ». — Et soudain tout disparut, la Dame, les nains, la désolation de l'église.

Lorsqu'émue jusqu'aux larmes la pieuse femme « lui rapporta dans sa sagesse prévoyante le détail de cette vision », Guibert

sentit que son devoir l'attachait à Saint-Germer, et que loin de fuir son monastère, il devait être fier de l'intérêt miraculeux que lui portait la mère de Dieu.

En même temps, comme pour le toucher par tous ceux qui lui étaient chers, Dieu envoya une vision au vieux maître de Guibert. Celui-ci avait appris à quel travail se livrait son ancien élève, quelle impiété naissait dans son cœur, à quelle licence il abandonnait son esprit. Un jour, il surprit un des manuscrits de Guibert, une de ces poésies dans lesquelles il se flattait d'égaler Ovide et Virgile. Dans son anxiété, il s'endormit : alors lui apparut un vieillard majestueux, la tête couverte d'une blanche chevelure, celui-là même qu'il avait vu en songe au début de ses relations avec la noble dame Évrard. Ce vieillard lui dit sévèrement : « Je veux que tu me donnes raison des écrits qui ont été composés, car la main de celui qui les a faits n'est pas la main de celui qui les a écrits ». Le pauvre homme et

ses piètres leçons étaient pourtant bien peu responsables du goût de Guibert pour la poésie latine! Toutefois le vieux pédagogue rapporta sa vision à son élève, et tous deux cherchèrent à expliquer le sens de ces énigmatiques paroles. Évidemment Dieu avait voulu à la fois lui montrer son irritation et lui annoncer un heureux changement dans ses dispositions à la frivolité, double signe dont tous deux s'affligèrent avec joie. En effet, « la main qui avait écrit de pareils poèmes ne persisterait pas dans une conduite si honteuse ».

Enfin Guibert lui-même fut éprouvé : il devint pour quelque temps la proie du démon. Il lui semblait voir surgir au-dessus de son lit « les images des hommes morts dont il avait lu les aventures, ou les ouvrages »; ils effrayaient son esprit engourdi dans le sommeil par de telles apparitions qu'il ne pouvait se tenir couché, ni s'empêcher de hurler en s'éveillant; et il n'osait se rendormir de peur de revoir apparaître ces fantastiques visions.

Ces trois avertissements du ciel durent émouvoir fortement le moine-poète. Décidé à se replonger dans de plus saines études, il renonça à ses lectures païennes, brûla ses poèmes amoureux, ses voluptueuses bucoliques, et parut reprendre une vie et des occupations plus conformes à son habit religieux. Pourtant, ce qu'il avait lu ou appris ne pouvait disparaître tout d'un coup. Il s'était trop complètement livré à cette débauche intellectuelle pour que la rupture avec le monde charmeur qu'il abandonnait pût être aussi soudainement décisive. Aussi, en cachette, composait-il encore des poésies badines et licencieuses sur des tablettes enduites de cire, d'où il pouvait les faire disparaître plus vite qu'il ne les avait écrites. Comme il n'osait les avouer, mais que sa vanité de poète souffrait de ce secret, il les lisait ou les récitait à ses confrères, sans leur en avouer l'auteur, et se réjouissait de leurs éloges. C'est ainsi, dit-il, qu'il péchait toujours par la seule impulsion

de la fragilité, et par l'aveuglement de l'orgueil, sans perdre espoir de se corriger, car, quand le juste tomberait sept fois, il se relèverait encore par la grâce du Sauveur.

Dans ses dernières défaillances, ce fut auprès de sa mère qu'il trouva l'aide la plus charitable, le secours le plus réconfortant. La pieuse femme, quoi qu'en ait pu croire Guibert, savait par divine intuition tout ce que faisait son fils; aucune de ses pensées, aucun de ses péchés ne lui restaient cachés. Quelque vision, quelque pressentiment mystérieux, dont elle pénétrait facilement le sens, l'avertissait aussitôt que Guibert se détournait de la vertu. « Alors, dit-il, elle m'appelait auprès d'elle, et m'interrogeait avec la plus grande intimité sur ce que je faisais, et sur ce dont j'étais occupé. Et comme j'avais l'habitude de ne point me refuser à cette parfaite union des âmes, je me confessais aussitôt et lui expliquais comment je comprenais ses visions qui semblaient envelopper et retenir mon âme

dans leurs chaînes. Et lorsqu'elle m'invitait à me réformer, je le lui promettais promptement avec une véritable sincérité de cœur. »

Ainsi la vie monastique n'a pas rompu cette touchante intimité de Guibert avec sa mère. Le petit garçon qui jadis allait chercher sur ses genoux les marques d'affection et de tendresse capables de le consoler lorsqu'il avait été injustement battu, venait, maintenant que tous deux avaient revêtu l'habit religieux dans le même couvent, demander à son cœur de mère le réconfort et l'appui qui lui manquaient pour se sentir digne d'elle et de son Dieu[1].

1. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, Guibert était probablement beaucoup plus moral qu'il ne veut nous le faire croire. Son besoin d'humilité, et d'autre part le désir d'exalter la miséricorde divine, d'autant plus merveilleuse dans son œuvre de salut qu'il avait plus péché, entrent pour une bonne part dans ces perpétuelles et fatigantes redites sur ses vices, ses crimes, sa mauvaise nature et ses instincts dépravés. Il trouvait une si pure joie dans cette contrition de la confession, qu'il s'exagérait à dessein ses propres défauts. Il y a plus : pénétré de la lecture de saint Augustin, avec qui il voulait peut-être rivaliser, comme il cherchait dans sa jeunesse à égaler Ovide et Virgile, il se trouvait

La sainte femme eut le bonheur de voir que ses efforts n'avaient pas été inutiles. A partir de ce moment, Guibert fut transformé. Sa liaison avec Anselme, le prieur de l'abbaye du Bec, ses travaux sérieux de scolastique, d'exégèse et de morale vont le préparer à une vie nouvelle. Cette seconde phase de son séjour à Saint-Germer sera couronnée par un honneur digne de celui à qui il s'adressait : dans quelques années, nous le verrons arriver à la haute dignité d'abbé.

des torts imaginaires, heureux d'avoir été l'objet d'une conversion semblable à celle du grand saint. Quand il nous parle de ses débauches et nous avoue avoir douze ans, nous ne pouvons nous empêcher de sourire, incrédules, même si nous connaissons l'ardent tempérament de son père et la vie relâchée de ses contemporains.

CHAPITRE V

GUIBERT MOINE DE SAINT-GERMER-DE-FLY

(DEUXIÈME PHASE)

Guibert avait été fortement impressionné par ces avertissements de Dieu. Aussi les décisions qu'il prit alors marquent-elles une phase nouvelle dans sa vie monastique. Il a définitivement rompu avec ses erreurs passées. Toute sa brillante intelligence, son zèle pour la science, seront consacrés à la religion.

L'action de Dieu avait été si vive, qu'il traite « d'inepties stériles » et de vaines imaginations ces études qui jadis le passionnaient;

et qui maintenant ne lui causaient plus que de l'ennui. Suivant le conseil déjà ancien d'excellents docteurs, il retourne à ces saintes Écritures qu'il avait si honteusement délaissées. Dans la méditation de la Bible, il va puiser, non seulement de nouvelles sources d'exercice intellectuel, mais surtout un « avantageux bénéfice moral ». Après s'être nourri des écrits de saint Grégoire le Grand, « dans lesquels on trouve plus que dans tous les autres la clef de cette science », il recherche, dans les paroles des prophètes et les livres de l'Évangile, moins le sens mystique, que le sens allégorique et moral, il s'attache moins à la lettre même qu'aux enseignements que recouvre cette lettre. Tant de parchemins avaient été inutilement noircis à discuter tous les passages obscurs, toutes les incertitudes, toutes les contradictions de la Bible; tant d'heures de travail avaient été perdues à ces études d'exégèse et de casuistique religieuse! Guibert sentait le besoin d'en tirer quelque chose de plus nou-

veau, de plus utile surtout. Il eut pour soutien et conseiller dans ce travail, un philosophe célèbre, Anselme, le grand archevêque de Cantorbéry, alors simple prieur de l'abbaye du Bec. Anselme n'était pas seulement un des penseurs les plus éminents de son siècle, intimement lié avec tous les papes, souverains et prélats ses contemporains; c'était aussi un grand caractère, d'une haute dignité morale, qui savait s'abaisser jusqu'aux plus humbles pour leur faire du bien et leur venir en aide. Ainsi, lorsque Guibert tout enfant venait à Fly, il remarqua son esprit vif et curieux, sa sensibilité ardente; et, peut-être pris de pitié pour ce petit orphelin, il s'intéressa à lui, essaya de guider le premier développement de son intelligence, et lui apprit « comment diriger en lui l'homme intérieur ». Plus tard, mis à la tête d'un monastère tout voisin, il s'attacha tellement au jeune moine qu'il venait « familièrement » le trouver au couvent de Saint-Germer, dont les portes lui étaient tou-

jours ouvertes, vu la considération qu'on avait pour sa science et sa piété.

Ce grand homme, le créateur de la philosophie scolastique, enseigna d'abord à Guibert « à consulter les préceptes de la raison pour le gouvernement de son corps ». Puis ils firent des lectures ensemble et Guibert n'était pas peu flatté de se voir l'unique objet de ses fréquentes visites, et il s'appliquait à faire honneur à l'assiduité de son nouveau maître et aux efforts qu'il faisait pour lui « inculquer son érudition ».

Ce fut à ses leçons qu'il apprit les grandes règles de la psychologie, les principales divisions de cette science, la classification des facultés de l'âme qui dans la suite devait servir de base à ses tropologies ou études morales sur la Bible. Anselme enseignait, tout comme les professeurs de nos lycées, que l'on peut discerner dans notre âme trois facultés autour desquelles se groupent les phénomènes de la vie psychique : sensibilité, volonté et intelli-

gence. Il montrait en même temps que ces trois facultés, « sous le rapport desquelles on peut considérer les faits de tout mystère intérieur », ne sont pas indépendantes les unes des autres : en constante relation d'action et de réaction l'une sur l'autre, elles sont en effet si intimement liées qu'elles forment à elles toutes un ensemble unique. Ainsi, depuis neuf siècles on applique les mêmes principes à cette étude, et Guibert en savait probablement plus long que beaucoup de nos collégiens ! Mais ce qui l'intéressait particulièrement, ce qu'Anselme apportait de plus utile au jeune moine, c'étaient les explications qu'il tirait des Écritures. Il exposait à son élève ces notions de philosophie en commentant les chapitres de l'Évangile, qu'il illustrait par des digressions morales sur ces trois facultés, et lui faisait ainsi comprendre ses théories d'une façon plus immédiate, pratique et précise.

Guibert ensuite appliquait lui-même ces méthodes à l'étude des Écritures, et recher-

chait des explications analogues dans tout texte « où se trouvait quelque moralité cachée ».

Enfin, pour le mettre à l'épreuve, Anselme lui fit prononcer un sermon dans lequel il devait s'efforcer de tirer des Livres saints des enseignements pour ses auditeurs et non de vaines discussions scolastiques.

Lorqu'Anselme l'eut jugé suffisamment instruit, il l'emmena avec l'abbé Garnier de Saint-Germer, son ami, dans une de ces tournées de monastères si fréquentes au moyen âge, véritables voyages d'inspection qui permettaient au prélat de se rendre compte du travail des moines, de leur moralité, et de leur donner en même temps des encouragements et des conseils. Un jour que Guibert avait demandé à Anselme de prononcer un sermon à l'assemblée du chapitre d'un de ces monastères, Anselme lui retourna l'invitation, et heureux de trouver l'occasion de juger les progrès de son disciple, le pria de s'en charger lui-même. C'était le jour de la naissance de Marie-Magdeleine.

Guibert prit pour texte de son sermon ce passage du livre de *la Sagesse* : « La malignité ne peut prévaloir contre la sagesse; la sagesse atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre; elle dispose tout avec douceur ».

Son sermon eut un tel succès, il l'avoue lui-même avec candeur, que le prieur du monastère où il avait prêché, fort brave homme, très zélé, mais peu intelligent et médiocrement instruit, lui « demanda familièrement de rédiger pour lui un petit écrit où il trouverait la matière de quelques sermons ». Mais l'abbé de Saint-Germer avait toujours peur que Guibert, devenu trop savant, ne retombât dans ses anciennes erreurs. Guibert sentait qu'il se ferait tirer l'oreille : aussi, lorsqu'il lui demanda, avec précaution, la permission d'écrire ce petit ouvrage, se retrancha-t-il derrière l'autorité de son ami Anselme, disant venir de sa part, et le demander par égard pour lui. Aussitôt que l'abbé eut consenti, à condition que l'ouvrage fût très bref, Guibert

s'y mit avec ardeur. Il avait entrepris de commenter le commencement de la Genèse, la Création. En tête, il rédiga une courte dissertation sur la manière de composer un sermon, puis, « parcourant au point de vue moral les œuvres des six jours », il rédiga son petit traité, « au gré de son abondance et de son érudition ». Mais l'abbé veillait. Dès qu'il se fut rendu compte du zèle qui entraînait Guibert, qu'il l'eut vu rédiger ses notes sur un chapitre de l'histoire sacrée, il regarda ce travail d'un mauvais œil, et invita le pauvre auteur à y renoncer. Guibert, cependant, ne se découragea pas. Il redoubla de précautions, se cacha de l'abbé et de ses camarades, qui pouvaient rapporter ce qu'ils auraient entrevu, et acheva secrètement son travail. Au lieu de composer peu à peu son traité sur des tablettes, moyen pratique pour corriger à mesure ce qu'on écrit, il devait s'astreindre à tout composer de tête, sans prendre de notes, et à rédiger ce qu'il avait médité, d'un seul jet, sur

des feuilles de parchemin, facilement dissimulées. Son travail resta d'ailleurs enseveli dans le plus profond secret jusqu'à la mort de l'abbé. Ce ne fut que pendant la vacance du siège qu'il put le mettre au jour, tel que nous le possédons. Ses dix livres de *Commentaires sur la Genèse*, « considérée sous le rapport des facultés de l'âme, en faisant ressortir le point de vue moral et tropologique plutôt que l'explication littérale », plurent, paraît-il, à tous les lettrés de son temps. Mais Guibert, en faisant cet aveu d'une charmante immodestie, ajoute humblement qu'il ignore s'il a vraiment été utile, et que, d'ailleurs, détaché des vanités de la gloire, il sait surtout gré à ce travail de l'avoir sauvé de l'oisiveté, et de lui avoir été extrêmement profitable à lui-même.

Il continua dans cette voie par un traité sur les diverses interprétations de l'Évangile et des Prophètes, avec des observations sur les Nombres, sur Josué et les Juges, ouvrages aujourd'hui perdus, et, toujours au point de

vue moral, commenta, en savants et prolixes chapitres qui nous sont parvenus, Osée, Amos et Jérémie.

Mais tous ces travaux furent interrompus par les malheurs de sa pauvre mère. La malheureuse femme n'avait pas trouvé au monastère la paix que recherchait son âme. Certes, elle était ravie des heureux progrès de son fils, de sa vie austère d'études et de pieuses lectures. Mais elle se tourmentait toujours; elle redoutait pour lui les « égarements de l'âge des voluptés », et lui montrait comment, « elle à qui Dieu avait donné une si grande beauté, dédaignait cependant tout ce qui était loué en elle, comme si elle n'eût même pas su qu'elle fût belle; et honorait son veuvage comme si elle avait toujours eu horreur des devoirs conjugaux ». Et pourtant, elle ne cessait de témoigner à feu Évrard une fidélité et un amour admirables. Par ses sacrifices journaliers, ses prières, ses larmes, ses aumônes, elle travaillait continuellement à la délivrance

de son âme « qu'elle savait abandonnée dans les liens du péché ». Bien plus; son esprit était si préoccupé par l'âme d'Évrard, que les douleurs du purgatoire auxquelles Dieu la condamnait « lui étaient représentées en fréquentes visions, avec les détails les plus minutieux ». Loin de troubler la pauvre femme, ces apparitions la calmaient; elle sentait en effet que Dieu lui-même les lui envoyait, pour son bien, « et non le Malin, car les démons ne font jamais rien qui puisse servir au salut de personne ».

A la vue des tourments qu'Évrard endurait, « elle s'animait pour obtenir le succès de ses constantes intercessions auprès du Sauveur, s'excitait à prier, à répandre les aumônes, à s'acquitter dignement des offices réclamés par les morts ».

C'est ainsi qu'une certaine nuit d'été, un dimanche, après vêpres, alors qu'accablée par la chaleur et le sommeil, elle s'était assoupie sur un banc, elle sentit son âme sortir de son

corps. Après avoir parcouru une obscure galerie souterraine, elle s'arrêta au bord d'un puits, d'où sortaient des ombres d'hommes aux cheveux rongés de teigne, qui cherchèrent à la saisir pour l'entraîner dans le gouffre. Soudain, dans son angoisse, tremblante et prête à défaillir, elle entend une voix qui crie : « Gardez-vous de toucher à cette femme! » Tous disparurent aussitôt; seule restait devant elle l'image de son époux, son protecteur, le noble Évrard, sous ses traits de jeune homme. Elle lui demande s'il est bien Évrard : il répondit : *Non*, « car il serait absurde de croire que les esprits pussent connaître les noms qu'il portèrent lorsqu'ils étaient des hommes, puisque dans ce cas nous ne saurions connaître, dans la vie future, que ceux qui ont été des nôtres ». Elle cependant le reconnut bien, et lui demanda où il habitait, comment il se trouvait. Mais à la vue de son flanc et de ses bras, meurtris et déchirés de mille blessures, elle fut terriblement

ébranlée. Un peu calmée lorsqu'il lui eut confié le soulagement que lui procuraient ses prières, ses aumônes et ses mortifications, elle sentit son angoisse redoubler, à la vue d'un petit enfant qui ne cessait de pousser des cris et de lamentables gémissements. Évrard était forcé de supporter incessamment les hurlements de cet enfant. Or, ce bébé-martyr n'était autre que l'enfant adultérin qu'Évrard avait eu au cours des tristes premières années de son mariage, quand le maléfice d'une mère jalouse avait séparé les deux jeunes époux. Cet enfant, mort en naissant sans avoir reçu le baptême, pleurait et gémissait dans un perpétuel purgatoire; quant aux blessures qu'Évrard portait au flanc, « elles désignaient le mépris qu'il avait montré pour la foi conjugale ». Elle vit encore l'âme de la vieille femme avec qui elle avait vécu au commencement de sa conversion, dans la petite maison voisine de Saint-Germer. Cette religieuse, si austère et vénérable, n'avait su résister, dans

la sainteté de sa vie, à l'orgueil même de sa sainteté, et maintenant expiait chèrement cette vanité, ombre tremblante emportée dans un tourbillon rapide « par deux esprits très noirs ».

Enfin, réveillée de ce terrible songe, elle réfléchit longuement à ce qu'elle avait vu, et comprit ce que signifiaient les cris de l'enfant. Afin de lui porter secours en même temps qu'à son père, elle résolut « d'opposer le semblable au semblable » et choisit un petit enfant orphelin pour l'élever auprès d'elle. Ce n'était plus la piété contemplative et inutile, c'était l'action, et quelle touchante action que cette adoption d'un orphelin au nom du fils adultérin de son mari !

Hélas ! le Malin veillait encore : tandis que l'enfant restait calme et sage durant la journée, à manger, jouer et dormir, tout à coup, le soir, il était possédé par le démon qui le tourmentait si terriblement que pendant toute la nuit ses cris de douleur ne lais-

saient point de cesse à sa pauvre mère adoptive. Elle avait beau louer des servantes pour agiter autour de lui des jouets et des hochets pendant ces heures de possession démoniaque, rien n'y faisait, car « ce n'était pas l'enfant qui était agité de lui-même, mais bien le démon qui était en lui ».

Dès lors, sa vie ne fut qu'un long martyre. Elle passait d'interminables nuits, sans sommeil, interrompant seulement ses veilles auprès du pauvre petit possédé, pour aller remplir ses devoirs religieux aux offices divins. Mais les cris déchirants de l'enfant la poursuivaient jusque dans la chapelle. Jamais elle ne s'irritait contre lui, jamais elle ne le chassa de sa maison, jamais elle ne montra de lassitude à le soigner. Au contraire, plus elle voyait que le démon s'attachait à lui, plus elle s'empressait auprès de lui, et redoublait en soins tendres et affectueux : car elle savait que ses tourments feraient cesser ceux qu'Évrard souffrait au Purgatoire.

Enfin Dieu eut pitié d'elle, le démon fut chassé : l'enfant adopté, l'âme du petit bébé des limbes et l'âme du noble Évrard n'eurent qu'à se féliciter de la fidèle piété qu'elle leur avait portée, et tous trois recueillirent les fruits mérités d'une si touchante compassion.

La vie de Guibert au couvent n'était pas uniquement absorbée par son travail. Il vivait en communauté, avec les autres moines, ses frères, et si ses relations avec sa mère ou avec Anselme occupent une place importante dans ses mémoires, il n'oublie pas tous ceux qui, troupeau anonyme, peuplaient avec lui le monastère de Saint-Germer-de-Fly. Comme partout, il en a trouvé de mauvais et d'excellents. Des uns et des autres, il nous a tracé des portraits vivants, véridiques, qui nous font connaître le recrutement des monastères à cette époque, la vie de couvent, et, quand les moines n'étaient pas les dignes brebis du Sauveur, les châtiments qui les poursuivaient.

Il considère même que c'est son devoir,

pour honorer cette église de Fly où il a été élevé, de transmettre à la mémoire des hommes ce qu'il a vu s'y passer. Il s'attarde d'ailleurs beaucoup plus sur les crimes et les vices des moines que sur leurs qualités, afin que les divines punitions qui les accablent servent d'enseignement à ceux qui seraient tentés de les imiter.

Il a connu tous ceux qui vécurent à Saint-Germer, et nous donne un tableau souvent assez piquant de la vie monastique. Il parle peu des femmes, qui peuplaient une partie du monastère, mais dont il était séparé, probablement parce qu'il les a peu fréquentées, à part sa mère et cette vieille dévote que nous avons vue n'obtenir que le Purgatoire en récompense de son ostentation de piété. Sur les moines, il est plus abondant.

C'est d'abord Suger, le frère de cette vieille amie de sa mère, prieur du couvent, honnête homme que, pendant son agonie, le diable vient troubler : dans son sommeil, Satan va

jusqu'à lui offrir des cadeaux de Jupiter (!) et lui prédit des abominations, la ruine du couvent, le désordre des mœurs... ; offre que le saint homme repousse avec indignation, heureusement pour son salut éternel ; paroles d'envie de la part du Malin et que la suite des temps devait naturellement démentir.

Puis, c'est un chevalier, qui avait, par piété, revêtu la robe de bure. Chargé par le prieur de Saint-Germer de diriger la réparation d'une église du Vexin avec le produit des dons des fidèles, il revient à Fly, malade, moribond, sans que personne sache d'où venait le mal qui le terrassait. Au moment d'expirer, il avoue le détournement qu'il a fait d'une partie des fonds qu'on lui avait confiés, et meurt muni de l'absolution. La cérémonie devait être imposante : au moment de l'extrême-onction, au milieu de la nuit, la cloche appelle tous les moines auprès du moribond. Il est étendu par terre dans la chapelle, tandis que tous, autour de lui, récitent les psaumes et les prières des

morts; puis on le revêt du cilice, et chacun rentre dans sa cellule, laissant à l'abbé le soin de lui clore les paupières.

Un autre avait pour péchés mignons la gourmandise et l'équitation. Il faut croire que le monastère de Saint-Germer avait des écuries dans ses dépendances, car notre moine se livrait à ce sport avec passion. Au cours d'un de ses voyages équestres, il avait reçu deux sous, que, vu son vœu de pauvreté, il n'aurait pas dû garder. Il fut à la fois puni de sa cupidité et de sa gourmandise, car le diable était attaché à ces deux sous; mais laissons Guibert nous narrer cette histoire. Comme il mangeait énormément, et rendait aussitôt tout ce qu'il avait pris, l'abbé, qui devait partir en tournée, se rendit auprès de lui, de peur qu'il ne mourût pendant son absence. A ce moment même, le moine était en train de satisfaire un besoin. L'abbé, le voyant sur sa chaise percée, qu'il ne pouvait quitter, la figure horriblement décomposée, n'osa l'aborder dans une

telle situation. Ils se regardèrent l'un l'autre sans rien dire, et le malheureux ne put ni se confesser, ni recevoir l'absolution. Au bout de quelques instants, l'abbé se retira et le moine se mit ensuite au lit pour se reposer. Mais à peine y fut-il étendu, que le Diable se précipita sur lui pour l'étouffer. On vit en effet son menton et sa gorge effroyablement collés sur sa poitrine, comme s'ils avaient été écrasés. Et quand, devant la stupeur générale produite par cette mort extraordinaire, on procéda aux cérémonies funèbres, on retrouva la bourse maudite, cachée sous son aisselle. Tout s'expliquait. L'argent servit à l'ensevelir, et les prières de ses frères lui permirent de gagner le paradis.

Le monastère renfermait des frères encore bien plus coupables. Tel cet ancien chapelain de la mère de Guibert, « homme religieux seulement en apparence, mais adonné à des vices énormes qui l'entraînaient irrésistiblement ». Soudain, il tombe malade, il lui

semble que sa cellule est remplie « d'hommes sauvages ». C'étaient les démons qui venaient l'assaillir, et l'empêcher, malgré les exhortations de ses compagnons, de se signer en invoquant le nom de la mère de Dieu. Il sentait une grosse barre de fer, rougie à blanc, qui lui brûlait le gosier et l'estomac. Tout à coup, au milieu d'une nuit tellement calme qu'on n'entendait pas le plus léger souffle de vent, les fenêtres s'ouvrent avec fracas, battent violemment, comme si une foule affairée se précipitait dans la chambre : les diables venaient enlever son âme. Au même moment il expirait et s'en allait rejoindre aux enfers ses démons familiers.

D'autres, sans être aussi criminels, manquent à la mansuétude ecclésiastique qu'on voudrait rencontrer dans ces saints lieux. Le sacristain de Saint-Germer, Osmond, qui, après être entré dans les ordres, avait amèrement regretté sa décision, eut besoin d'une maladie, châtiment de Dieu, pour revenir à de meil-

leurs sentiments. Il était resté colère et peu charitable; le diable en profita, voici comment. Un soir, Osmond avait brutalement chassé de l'église un pauvre qui y demandait l'aumône. Le diable, plein de pitié pour le malheureux, et tout content de pouvoir impunément, presque avec l'autorisation de Dieu, punir un religieux, prit la forme du pauvre mendiant, et, au milieu de la nuit, tandis que le sacristain ouvrait les portes de la basilique pour convier les moines à vigiles, le poursuivit en brandissant un gourdin. Puis, comme il jugeait ce châtiment insuffisant, il attendit un soir d'hiver pour le châtier plus cruellement encore. Osmond, qui s'était levé pour aller « satisfaire un besoin de la nature », avait poussé la paresse jusqu'à négliger de mettre ses vêtements; le diable en profita pour lui faire prendre un chaud et froid. Voici que les extrémités du corps du sacristain se mettent à gonfler démesurément; il ne peut garder les aliments qu'on lui fait prendre, il

sent la mort le terrasser. Et le gardien de l'église entend en même temps une troupe innombrable de démons envahir le cimetière, puis l'église, se glisser du chœur à l'autel, de l'autel à la maison où Osmond expirait. Toute cette armée de diables s'était précipitée à la nouvelle qu'un moine mourait, afin de le tourmenter dans son agonie, et de ramener son âme à Satan. Heureusement Dieu prit enfin pitié de lui et, malgré ses vomissements, il garda le Saint-Sacrement qui lui permit d'échapper à ces démons en furie.

Il y avait aussi à Fly des moines qui travaillaient comme Guibert dans la bibliothèque. L'un d'entre eux eut une fin tragique ; un autre, prévenu à temps de l'œuvre impie du Malin, put échapper à ses coups. Ce dernier remplissait les fonctions de scribe au monastère et s'était lié avec un clerc sorcier [1], qui voulut

1. La sorcellerie était fréquemment pratiquée à cette époque, jusque dans les couvents, où elle jouissait d'un grand prestige. Voir au livre second le chapitre sur les juifs, sorciers et hérétiques.

pour le tenter lui enseigner une pratique diabolique « pour le rendre riche sans aucun travail ». Ravi de cette bonne aubaine, le scribe se prête à ses sorcelleries qui consistent en la circonstance dans le sacrifice d'un coq au diable ; mais « d'un coq sorti d'un œuf pondu un lundi du mois de mars » ; ainsi l'exigeait Satan. Pendant que le moine tenait son coq, grillé sur sa broche, au-dessus d'un vivier, le sorcier évoque le démon qui apparaît aussitôt dans un tourbillon, saisit le coq et celui qui le tient, et s'apprête à les entraîner tous deux. Heureusement, le malheureux moine songe, dans son épouvante, à invoquer la sainte Vierge, pieuse précaution qui fait fuir le démon. Il l'avait échappé belle, et se prêta, pour racheter ses tentatives de sorcellerie, à toutes les pénitences, prières et jeûnes que l'abbé lui ordonna.

L'autre moine « avait étudié la grammaire avec succès », source probable de sa liaison avec Guibert. D'une extrême simplicité (on le

surnommait « la Colombe »), les joues à peine couvertes d'un léger duvet, le jeune Robert était le plus zélé des frères de Saint-Germer. Il voulait chaque jour remplacer quelque camarade dans ses veilles ou ses corvées, pour ajouter encore à ses fonctions religieuses, tant le service de l'Église le passionnait. Malgré ses qualités, il trouva prématurément la mort avec deux de ses compagnons, un jour que la foudre s'abattit sur Fly. Ses deux amis lui ressemblaient peu : moines depuis huit mois à peine, l'un simulait la gravité pour cacher l'absence d'une réelle vocation, l'autre affichait une légèreté qui convenait peu avec l'état monastique. Au moment où la foudre tombait, où le tonnerre remplissait d'épouvante l'âme des religieux, il s'était mis à dire des plaisanteries. Aussi fut-il « justement frappé du coup dont il s'était moqué ». Robert seul devait arriver aux félicités éternelles. Dans une vision, un des moines vit les trois infortunés foudroyés se diriger vers le tom-

beau de saint Pierre à Rome. Robert vêtu de blanc marchait tranquillement « et comme plein de vie », tandis que les deux autres semblaient de vagues ombres, à peine perceptibles.

Ces accidents de la foudre frappaient tout particulièrement d'épouvante les esprits simples et religieux du moyen âge. Si dans les cultes primitifs on adorait les forces de la nature comme des divinités, le culte du Dieu chrétien n'avait pas enlevé tout leur prestige à ces manifestations violentes d'une puissance supérieure, et Guibert, comme ses contemporains, cherchait dans les coups de la foudre un avertissement ou un châtiment divin, une marque du mécontentement ou de la colère de la Providence. Respectueusement incliné devant elle, il expliquait ces phénomènes comme un enseignement.

A trois reprises, la foudre tomba sur le monastère, et chaque fois Guibert en note les ravages avec une exactitude scientifique, une

précision méticuleuse des plus intéressantes. Il en suivait le passage destructeur sans omettre aucun détail, et les observations de la science actuelle nous permettent de juger de sa véracité et de comprendre ses étonnements.

La première fois, la foudre frappe le coq en fer placé sur la tour, au travers de laquelle elle descend briser, sans la brûler, l'image du Sauveur crucifié, transperce son flanc droit, et la réduit en miettes. Une autre fois une langue de feu glisse le long de la voûte, y traçant un sillon noir, et va foudroyer à leur place deux moines placés dans le chœur, après avoir enlevé comme avec un rasoir tout l'enduit du ciment. Les deux cadavres étaient intacts, on n'y voyait aucune lésion : l'un d'eux avait seulement les yeux retournés. Ceux que la flamme avait épargnés furent précipités à terre les uns sur les autres, ceux-ci à moitié paralysés, ceux-là atrocement blessés.

Chez quelques-uns, remarque Guibert, la

foudre, se glissant sous leurs vêtements, brûla tous les poils de leur corps, même ceux des aisselles, et, perçant chaussures et semelles, sortit par l'extrémité de leurs pieds. Enfin, comme dans toutes ces manifestations de la puissance divine, le surnaturel ne perd pas ses droits, Guibert affirme avoir vu « l'image de la bienheureuse mère de Dieu présenter alors un visage tellement agité et différent de sa sérénité habituelle qu'elle semblait changée » : elle ne reprit sa figure tranquille et souriante que lorsqu'après avoir médité avec tristesse sur ces événements, les moines encore vivants eurent fait amende honorable de leurs péchés, et reconnu la justice du châtiment divin.

La troisième fois, sans blesser personne, la foudre pénétra dans le coffre qui renfermait une chasuble précieuse, et la réduisit en poudre, tandis qu'elle ne touchait aucun des autres trésors : cette chasuble, jadis vendue et rachetée, rendue sacrilège par les fraudes de ces négociations, avait seule

mérité la colère divine. Elle était condamnée : comment douter que la main de Dieu eût dirigé ce trait?

Aujourd'hui que nous connaissons les phénomènes de l'électricité, nous pouvons comprendre la stupeur que devaient causer il y a huit siècles, à ces esprits ignorants, les voyages capricieux de la foudre. Ils voyaient une main divine conduire ce sillon de feu pour châtier les crimes des moines, de même que, dans un autre orage, au cours duquel on n'eut à déplorer que des dégâts matériels, ils voyaient un avertissement de Dieu « pour dénoncer aux pécheurs le mal qui les attend, comme le grand serpent qui frappe la terre de sa queue pour mettre un terme aux importunités de son petit ».

Ces avertissements du ciel, ses visions, celles de ses compagnons, de sa mère, de son maître, son existence sage de travail austère et religieux, avaient décidément orienté Guibert vers la véritable et sainte concep-

tion de l'état monastique. La cupidité, l'ambition auxquelles il avait cédé jadis étaient désormais loin de son esprit. Tous autour de lui, parents, amis, ne cessaient de l'exciter à briguer « quelque honneur important ». Mais Dieu lui avait appris « que ceux qui se sont élevés au gouvernement des âmes par les voies détestables de la supériorité extérieure, en tombent d'autant plus honteusement qu'ils n'ont point marché selon l'égalité, mais se sont laissé tenter par leur orgueil ». « C'est pourquoi, ajoute-t-il, je résolus par la crainte que j'avais de toi, ô mon Créateur, à dédaigner d'adresser quelque demande aux hommes, à ne point convoiter les honneurs ecclésiastiques qui ne doivent être un don que de toi seul ; car je ne veux rien que ce que je pourrai recevoir de toi, et je veux être fait ce que tu m'auras fait toi-même ». Il avait réussi à décourager ses amis, et les moines qui auraient voulu le nommer abbé, pour goûter la « suave douceur » de l'humilité et de la pauvreté éternelle,

quand il fut soudain appelé à remplir ces fonctions auxquelles il se dérobait.

Toutes ces dissertations de Guibert sur la modestie et l'ambition sont certainement sincères. Nous n'avons pas le droit de douter de son humilité. Mais elles nous révèlent un singulier état du clergé : la simonie, l'intrigue, la vénalité étaient si couramment et si constamment pratiquées que Guibert éprouve un besoin presque importun de nous rassurer. Il semble tenir à se disculper d'avance des critiques qu'on pourrait lui adresser, à bien nous affirmer que Dieu seul l'a appelé à des honneurs que jamais il n'aurait brigués.

Il venait d'être nommé, à son insu, abbé du monastère de Nogent-les-Vierges-sous-Coucy.

CHAPITRE VI

GUIBERT ABBÉ DE NOGENT-LES-VIERGES-SOUS-COUCY

Guibert avait été choisi pour diriger l'abbaye de Nogent-les-Vierges par des moines qu'il ne connaissait pas, et dont il se croyait parfaitement inconnu. Il se plaît à s'humilier devant cette marque d'estime, en se jugeant « plus souillé que ceux qui lui montraient tant de respect », à rabaisser son instruction religieuse et littéraire, pour déclarer que « ce qu'il y avait de poli à l'extérieur de sa personne et de sa science avait frappé ses électeurs d'aveuglement ».

Il accepta pourtant cette nomination, comme

une nouvelle épreuve de Dieu, comme un devoir à remplir dignement, parce qu'il en avait été jugé capable, malgré la désolation de sa pauvre mère. Elle avait en effet vu avec chagrin une élection qui les séparait pour toujours, et regrettait pour son fils tout ce qu'il perdait en quittant Saint-Germer, la vie tranquille et calme d'étude, et surtout leur charmante intimité. Ses visions lui faisaient prévoir un avenir gros de tristesses et de tourments; son petit Guibert l'abandonnait pour affronter les périls d'une vie glorieuse, mais dangereuse.

Le monastère de Nogent était situé à l'extrémité du diocèse de Laon, séparé de celui de Soissons par l'Ailette, « petite rivière plus poissonneuse que les fleuves les plus renommés », au milieu d'une campagne dont Guibert nous fait une jolie description : les eaux de la rivière, au lieu de demeurer enfermées dans leur lit, se répandent au dehors en abondance, et forment des espèces de viviers.

Les coteaux qui s'élèvent de chaque côté sont recouverts de vignobles, le sol produit également les fruits de Cérès et ceux de Bacchus. La terre fertile mérite d'être vantée pour toutes les bonnes choses qu'elle fournit; les eaux du petit fleuve fécondent et rendent infiniment agréables les prairies qui s'étendent auprès de ses rives. »

C'était un endroit rêvé pour un monastère, et l'ancienne légende en vers que Guibert a lue dans un vieux manuscrit pieusement conservé jusqu'alors et perdu aujourd'hui, rapportait que, même avant la naissance du Sauveur, un temple s'y élevait, dédié « non à un dieu quelconque existant, mais à cette femme non encore née, de laquelle devait naître le Dieu se faisant homme ». Vers cette même époque, vivait, paraît-il, en Grande-Bretagne, un roi, philosophe et poète, charitable et intelligent, que sa religion polythéiste et barbare ne satisfaisait pas. Il avait l'intuition d'une foi plus élevée, d'une conception plus noble de la

divinité, et n'arrivait pas à comprendre comment ces Dieux de haine et de mal, parés eux-mêmes de plus de vices et de crimes que les plus scélérats des hommes, pouvaient présider à nos destinées. Petit à petit, le roi breton délaissa ses autels barbares, « chassa de sa cour les images de ces divinités dont il reconnaissait le néant, et en arriva à adorer un seul être, incompréhensible, qu'il faut servir sans vouloir lui imposer de forme, qui gouverne toute chose dans une belle harmonie et dont on connaît les qualités invisibles par l'intelligence des choses visibles ».

Au même moment, à l'autre bout du monde, en Orient, un jeune Juif révolutionnait une province romaine et, pour avoir proclamé à ces barbares une foi nouvelle, était crucifié. Le roi breton ne pouvait s'en douter, mais Dieu, charmé de trouver en lui un futur disciple et peut-être un apôtre, lui envoya des voix célestes : elles lui commandaient d'aller à Jérusalem pour apprendre quel était ce Dieu,

fils de Dieu, et fils d'une vierge, ce qu'il avait fait et souffert pour les hommes; à Jérusalem, il connaîtrait « les témoins de tant de mystères, qui répandaient après lui sa parole sainte ». — Renonçant à ses biens et à son royaume, il part, franchit la mer sur sa nef royale, avec toute une caravane d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux même, car on ne pouvait prévoir quels déserts on aurait à parcourir. Comme il traversait la Gaule et cherchait un endroit propice pour faire reposer cette suite, il arriva aux environs de Laon, à l'endroit même où s'élevait ce temple consacré jadis à la future mère du Dieu inconnu : séduit par les charmes de cette belle campagne, par les gras pâturages où les troupeaux ne demandaient qu'à se délasser, il y campa pendant huit jours, puis se remit en marche pour Jérusalem.

Enfin, après avoir parcouru des continents et des océans, il y parvint, pour trouver tout un peuple occupé à disputer et à discuter sur

les événements miraculeux dont il venait d'être témoin : la prédication du Sauveur, sa mort, sa résurrection. Il rencontra facilement les Apôtres, et aborda Pierre, que suivait déjà une grande foule de disciples, et Marie, la divine mère de l'Homme-Dieu. En paroles émues, il leur expliqua l'écroulement subit de son antique croyance aux Dieux de ses ancêtres, l'intervention du vrai Dieu qui l'avait envoyé à Jérusalem, son désir d'apporter à ses Bretons la foi nouvelle. Pierre et Marie lui donnèrent aussitôt les enseignements nécessaires pour éclairer sa foi. Il reçut même le baptême sous le nouveau nom de Quilius, et obtint, comme reliques, des fragments des liens qui avaient attaché le Sauveur à la croix, des verges dont il avait été frappé, de la couronne d'épines qui avait ceint son front, du bois même de la croix où il avait été crucifié, et du linceul qui avait enveloppé sa sainte dépouille. Muni de ces trésors, il reprit le chemin de l'Occident, et comme il traversait de nouveau la campagne

de Nogent, un songe lui révéla l'usage auquel Dieu réservait ses précieuses reliques, et sa volonté de le faire mourir et ensevelir à cette place. Il y mourut en effet, fut enterré avec son coffret sacré, sous le gazon frais qu'arrosait l'Ailette, à cette place même où l'on devait plus tard retrouver ses restes et son trésor. On y éleva une église : grâce aux richesses du sol, à la puissance des généreux seigneurs de Coucy, les maîtres du pays, au développement prodigieux du christianisme et surtout à la sainteté du lieu, et aux reliques de Quilius, Nogent ne tarda pas à devenir un centre important de foi et de vie religieuse.

Pour y entretenir la régularité du service divin, on confia l'église à des moines, et sous la direction habile de Henri, abbé de Saint-Remi, le monastère connut une ère brillante de prospérité et de grandeur. Plus tard, un jeune moine du Mont-Saint-Quentin, Geoffroi, s'efforça d'y mettre en pratique les préceptes de la réforme prêchée de Rome par le Souve-

rain-Pontife Grégoire VII; la simonie, plaie honteuse de l'Église du xie siècle, fut sévèrement proscrite.

Sous l'influence de Richard, cardinal-évêque d'Albano et légat du Saint-Siège en France, les clercs et le peuple d'Amiens venaient de confier à Geoffroi les fonctions épiscopales. Guibert, qui ne connaissait aucun des moines de Nogent et ignorait la réputation dont il jouissait auprès d'eux, sans avoir ni brigué ni demandé le poste d'abbé, y fut appelé (1104), par la seule volonté divine qui inspira le vote des frères, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort (entre 1121 et 1124).

Il était à la fois étonné et ému de cet appel, de cette marque d'estime que lui donnaient les moines de Nogent-les-Vierges. Mais son trouble et son bonheur furent encore plus grands lorsqu'il vit avec quel abandon, quelle confiance, ces moines, ces inconnus d'hier, lui ouvrirent leur cœur : cette confession sincère et spontanée fut le commencement d'une vie

d'union et d'intimité parfaite entre le nouvel abbé et ses religieux. Guibert était si touché qu'il lui semblait « n'avoir jamais vu de moines semblables à ceux-là ».

Tous les frères s'étaient portés en procession à sa rencontre. Après avoir été reçu par eux et introduit dans l'assemblée du Chapitre, il leur fit un sermon dans le genre de ceux qu'Anselme lui avait appris à composer. C'était le dimanche avant Noël. — Il avait pris pour texte les paroles d'Isaïe : Si quelqu'un prend son propre frère, et lui dit : « Vous êtes riche, soyez notre prince, et soutenez Israël qui menace ruine » ; il répondra : « Je n'y puis remédier, il n'y a ni pain ni vêtements dans ma maison ; ne m'établissez point prince du peuple. Jérusalem est tombée, Juda est ruiné. » — Il leur expliqua le sens humain que cachaient ces paroles symboliques du prophète, et par une série de comparaisons, de paraboles et d'enseignements allégoriques, leur fit un sermon moral, sur l'Église et ses Pasteurs,

nos vices et nos vertus, la paix du cœur et la confession.

Tous étaient enchantés du maître qu'ils avaient choisi. La vie de Guibert est orientée dès lors vers de nouveaux horizons : nous allons le voir mêlé aux graves affaires religieuses et politiques qui désolèrent le pays de Laon. Il était arrivé aux honneurs, mais c'était pour perdre la sereine et studieuse tranquillité de Saint-Germer-de-Fly.

Ses débuts à Nogent-les-Vierges furent troublés par une douloureuse nouvelle : il apprit, de loin, la mort de sa mère. Depuis longtemps elle s'affaiblissait peu à peu, minée par cette existence de macérations, « par l'absence de sommeil et la faiblesse de son estomac », surtout par cette perpétuelle exaltation religieuse, ces prières, ces offices divins qu'elle ne manquait ni jour ni nuit. Forcée de s'aliter, la cause dernière de son mal était le départ de Guibert, seul lien qui rattachât cette sainte femme à la vie terrestre. Il n'y avait,

auprès de la malade, pour l'assister dans ces suprêmes instants, que le vieux maître de grammaire; et comme, assis auprès du lit de la moribonde, il lui disait avec d'abondantes larmes toute la tristesse qu'il y avait à s'en aller ainsi, seule, loin de son fils, elle répondit avec ce stoïcisme des vrais ascètes qui semble presque un manque de cœur : « Quand même il serait dans la chambre voisine, je ne voudrais voir assister à ma mort ni mon fils, ni mes parents, car c'est Lui seul que je désire, je souhaite que Lui seul veuille être ici présent ». Elle dit, et expira la nuit même, à l'heure où l'ange Gabriel avait jadis apparu à la Vierge Marie.

Ses nouvelles fonctions d'abbé allaient faire jouer à Guibert un rôle actif dans toutes les affaires qui éclatèrent dans le diocèse de Laon. Malheureusement les âmes qui étaient les plus pures, les plus scrupuleuses, alors qu'elles jouissaient d'une honnête médiocrité, ne tardent pas, une fois mêlées aux jeux compliqués

de la politique, à manquer à ces principes dont elles se faisaient gloire auparavant. Guibert, qui, simple moine, jugeait sévèrement les prélats ses contemporains, et s'effarouchait avec indignation de la moindre apparence de simonie dans l'administration de son couvent, perdit avec le pouvoir cette candide innocence.

*
* *

L'histoire des élections épiscopales de Laon en 1106 est un petit tableau complet des intrigues tramées autour du Souverain-Pontife pour faire arriver à l'épiscopat un prélat indigne.

Après la mort de l'évêque Engeran, le roi Philippe jugea bon et surtout profitable de laisser l'évêché de Laon vacant pendant deux ans. Il bénéficiait ainsi des droits de régale, tout en se préparant à toucher une forte commission sur la prochaine élection. A la première réunion du corps électoral (nous dirions

aujourd'hui : au premier tour de scrutin), les voix se portèrent sur les deux archidiacres de l'Église de Laon : Gautier et Ébal. On s'était fort disputé, et, faute de s'entendre, on avait nommé deux évêques au lieu d'un. Or, l'un d'eux, Gautier, s'il était brillant chevalier, n'avait pas reçu les ordres de la cléricature, et l'autre était « publiquement accusé d'incontinence dans l'amour des femmes ». Le pape, Pascal II, qui avait, du haut de son trône pontifical, une voix souveraine au chapitre, les fit rejeter tous deux comme indignes, et l'on vit alors surgir un troisième candidat, qui, « courant au plus pressé », se rendit à la cour et acheta « par de magnifiques et nombreux présents » l'appui du roi Philippe. Il s'attendait à être nommé le dimanche suivant; la candidature officielle avait de fortes chances de réussir, quand Dieu, « qui se plaît à tendre de tels pièges à de tels hommes, et à les renverser au moment où ils sont le plus élevés, frappa ce superbe d'une maladie mortelle. »

Et le dimanche même où il se flattait de recueillir la majorité des suffrages, ce fut son cadavre qu'on apporta dans l'église. A peine déposé, il creva, dit Guibert, et laissa s'échapper une humeur fétide qui s'écoula jusqu'au milieu du chœur!

Après ces événements, qui nous instruisent autant sur la procédure des élections épiscopales qu'ils nous édifient sur les mœurs du temps, tout était à recommencer.

Le noble Enguerrand de Boves, chevalier riche et débauché qui jouissait d'une néfaste influence sur la politique et sur toute la société du Laonnais, allait intervenir pour corrompre l'élection. C'était un de ces puissants hobereaux de province, cruel et brutal, qui dominait tous ceux qui l'entouraient, et avait particulièrement besoin de l'appui du clergé pour favoriser ses mauvaises mœurs. Il vivait alors en concubinage affiché avec la comtesse de Namur, sa cousine par alliance, se flattait de ressembler par là à son roi Philippe, et avait

su, au lieu de recevoir les anathèmes et les excommunications qu'il méritait, se faire absoudre et protéger par feu l'évêque. Celui-ci, d'ailleurs, à qui le roi avait refusé plusieurs évêchés à cause de ses vices, n'était arrivé à Laon que grâce à l'appui et aux intrigues du noble Enguerrand. Il payait ainsi sa dette. Il importait donc à Enguerrand que le futur évêque envisageât sa situation d'un œil aussi indulgent, et le roi et le clergé, intéressés à son succès parce qu'il payait bien, lui étaient tout dévoués et favorisaient ces manœuvres. C'est ainsi que fut nommé le référendaire du roi des Anglais, Gaudry, « qu'on avait appris être fort riche en or et en argent ». Le clergé même avait sollicité le roi des Anglais, alors en séjour à Rouen, d'appuyer l'élection de son référendaire, qui n'avait aucun titre aux fonctions épiscopales, puisqu'il n'appartenait à aucune Église, et était soldat et chasseur bien plus que clerc. Guibert nous le dépeint en deux lignes : cet homme était merveilleu-

sement inconséquent et léger dans ses habitudes et ses propos. Il se plaisait surtout à parler d'actions militaires, à s'occuper de chiens et d'oiseaux de proie, toutes choses auxquelles il s'était formé chez les Anglais.

Aussitôt, pour donner à ce choix les apparences de la légalité, on lui conféra le titre de sous-diacre, avec un canonicat dans l'Église de Rouen. Anseau, l'éminent doyen de Laon, osa seul s'opposer à cette honteuse nomination. Guibert, « cédant à une timidité coupable », se laissa entraîner derrière les autres, et, bien que conscient de l'indignité qui s'accomplissait par l'assentiment lâche ou cupide de ses frères et de ses supérieurs, il les suivit. Gaudry était donc nommé. Mais il n'avait pas la conscience tranquille, ou du moins, ce n'est pas tant sa conscience qui le gênait, que cette opposition d'Anseau, et la désapprobation, tacite alors, peut-être ouverte plus tard, de tous ceux qui n'étaient pas intéressés à le voir occuper le siège de Laon. L'impudence

et l'audace réussissent souvent aux gens compromis : pour faire taire les gêneurs et s'imposer à tous, il résolut d'aller à Rome, demander au pape lui-même de le reconnaître, et de le consacrer officiellement évêque légitime et incontestable pour ses diocésains.

La cour du roi d'Angleterre avait été pour Gaudry une école de politique et de diplomatie : il choisit, pour l'accompagner dans ce voyage, le moine hésitant et timide qui n'avait pas eu le courage de s'opposer à l'action des autres, mais qu'il sentait lui être hostile. L'honnête abbé de Nogent, laissé dans son monastère, seul avec ses réflexions et ses remords, peut-être encouragé par Anseau, aurait préparé, sinon une campagne contre l'évêque simoniaque, du moins un mouvement défavorable; il aurait excité une partie du clergé ou du peuple de Laon à résister à cet intrus; il fallait se l'attacher; et quelle plus grande marque d'estime, quelle flatterie pour sa vanité, que d'être choisi pour accom-

pagner un évêque auprès du Souverain-Pontife! Le bonheur de voir la Ville Éternelle, l'intimité du voyage, les bons procédés dont Gaudry saurait le combler durant ces pérégrinations, devaient le lui rendre dévoué, et en faire presque un complice.

Il lui adjoignit deux lettrés éminents, l'abbé de Saint-Vincent, Adalbéron, et l'abbé de Remiremont, et tous les quatre, avec une suite imposante de clercs de Laon, voyagèrent ainsi aux frais du riche Gaudry. Arrivés à Langres, ils apprirent que le pape Pascal avait précisément quitté Rome pour venir en France rendre visite au roi Philippe. On était à la fin de l'année 1106. Pascal voulait sceller avec le roi de France une union défensive contre l'empereur d'Allemagne, son grand ennemi dans la querelle des Investitures.

Ils décidèrent donc d'attendre le pape à Langres, car il devait traverser ce diocèse pour se rendre auprès du roi, et déléguèrent

à Dijon, au-devant de lui, quelques-uns de ces clercs tout dévoués à l'évêque. Ils avaient pour mission de préparer l'affaire, de prévenir le pape, et surtout de travailler les officiers de son palais, tous les camériers, secrétaires et domestiques de sa suite, qui sauraient mieux que personne influencer le jugement du Saint-Père. Il n'était que temps : Anseau avait déjà fait parvenir aux oreilles pontificales une énergique protestation. Il se plaignait avec raison qu'on eût admis aux fonctions épiscopales un homme qui n'était pas entré dans les ordres, un simoniaque, un enfant illégitime : la loi canonique était honteusement violée. Pour persuader les officiers du pape, les clercs de Laon firent alors miroiter à leurs yeux les abondantes richesses de Gaudry ; et ceux-là aussitôt de se féliciter et se concerter pour l'appuyer de leurs éloges et de leur influence ; « car c'est leur usage de s'apprivoiser dès qu'ils entendent résonner le son de l'or ». Ainsi c'est dans l'entourage même

du pape réformateur, du pape ennemi de la simonie que l'on découvrait les mœurs les plus cupides, les plus vénales. C'est la cour même de Rome qui ne demandait qu'à se laisser acheter et à perpétrer ce crime de simonie.

Le lendemain de l'arrivée du pape à Langres, il réunit tous ses évêques, cardinaux, officiers italiens aux ecclésiastiques français qui s'y trouvaient. Devant cette respectable assemblée, il se fit lire le petit mémoire que notre abbé avait composé sur l'élection de Gaudry, « dans lequel il était parlé assez bien, et même mieux qu'il n'aurait fallu, de la vie et des mœurs de l'évêque ». — Puis, on procéda à l'interrogatoire. Les clercs de Laon, incapables de parler latin, s'abstinrent de prendre part à la discussion : ils évitaient ainsi des mensonges probables, satisfaits sans doute d'apporter leur tacite consentement à tout ce qui s'était passé. Le pape alors se tourna vers les abbés et leur demanda pourquoi ils avaient

choisi un homme qui leur était inconnu. « Comme ceux-ci gardaient le silence, raconte Guibert, on commença de droite et de gauche à me presser de parler ; intimidé par ma jeunesse, et craignant d'être taxé de témérité, pour oser prendre la parole dans une telle assemblée, et sur un si grave sujet, je ne pus qu'à grand'peine, et en rougissant, me résoudre à ouvrir la bouche. Comme on discutait en latin, je m'attachai, avec une grande confusion d'esprit et de visage, à parler d'une manière qui convînt au goût de celui qui m'interrogeait : enveloppant de louanges, arrangées avec art, des expressions mitigées, mais qui ne s'éloignaient pas entièrement de la vérité, je dis que nous ne le connaissions pas, il est vrai, pour l'avoir familièrement pratiqué, mais que nous avions reçu des rapports très favorables sur son intégrité. » Comme le pape ne sut rien de la pression exercée sur le clergé de Laon par la cour du roi, et parut accepter les explications qui lui

étaient données, Guibert se contenta d'accueillir docilement les paroles du pontife, « ce qui lui plut fort, car il était moins lettré qu'il n'eût convenu à sa haute dignité », jugement sévère par lequel Guibert voudrait faire rejaillir sur l'éminent pontife un peu de la honte qu'il se sent pénétré. Il vit bientôt le peu de succès qu'auraient toutes les belles phrases préparées dans son esprit : aussi s'étendit-il sur les nécessités pressantes où l'on était de choisir un évêque, puis balbutia que Gaudry était bien archidiacre, attaché à l'Église de Rouen, et enfant légitime. Le pape n'approfondissait rien ; il n'opposait quelques objections que parce que Anseau était là, mais son siège était fait et toute discussion devenait inutile. Les prélats ensuite se mirent, « pour la forme et par badinage », à appuyer qui le pape, qui Guibert, si bien qu'Anseau lui-même faiblit, et abandonna l'accusation, enfin éclairé sur les largesses par lesquelles l'évêque s'était concilié tout l'entourage pontifical. On amena

Gaudry : reconnu digne de l'épiscopat, il fut oint par le Saint-Père lui-même, dans l'église de Saint-Rufin; par une singulière coïncidence, véritable présage d'en haut, le texte de l'évangile du jour portait : Votre âme sera percée par une épée! (Luc, II, 35.)

Mais Guibert n'était pas encore quitte : entouré par tous les cardinaux, il dut subir leurs hypocrites déclarations d'amitié, leurs protestations d'admiration : « Votre discours nous a fait si grand plaisir », disait l'un. Un autre lui exprimait la gratitude du Saint-Père. Un camérier de Pascal II vint même ajouter quelques recommandations à ses compliments : on savait que les trois abbés avaient apporté chacun vingt livres d'argent monnayé et que l'heure était venue de partager le petit cadeau. Guibert dut supporter toutes ces hontes, et comme le crime engendre le crime, il apprit que ces soixante livres d'argent dont il avait porté une partie, étaient de l'argent volé par Gaudry en Nor-

mandie et en Angleterre. C'était donc le fruit du vol qui avait servi l'évêque indigne pour acheter les consciences; ceux qui l'avaient reçu, ceux qui l'avaient donné, ceux qui l'avaient porté, tous étaient souillés de concussion, de simonie, tous s'étaient déshonorés devant Dieu. D'ailleurs l'argent mal acquis ne profite jamais : Gaudry allait en faire la triste expérience. Il devait succomber quelque temps plus tard dans les troubles de la Commune de Laon[1].

L'incapable gouvernement de Gaudry lui créa dès les premiers mois de nombreux ennemis. Le mécontentement de toute la populace laonnaise trouva une première cause d'irritation dans le meurtre du noble Gérard, meurtre machiné et préparé au palais épiscopal pour venger le protecteur puissant et débauché de Gaudry, Enguerrand de Boves, dont Gérard avait raillé les mœurs infâmes. L'assassinat

1. Voir Augustin Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, XVI, XVII, XVIII : Histoire de la commune de Laon.

une fois préparé, Gaudry s'en fut à Rome pour donner le change, laissa à son frère Rorigon le soin de punir, avec ses amis, le diffamateur Gérard, tandis que ses flatteries et ses cadeaux lui concilieraient définitivement l'amitié pontificale : Gérard est assassiné dans la cathédrale.

Mais le scandale se répand, et l'on appelle Hubert, l'évêque de Senlis, pour purifier l'église souillée par le meurtre. Un sermon de Guibert précéda cette imposante cérémonie. L'abbé, libre de parler sans timidité et à cœur ouvert puisque Gaudry était loin, sur la demande du doyen Anseau et des chanoines, reprit courage et, pour expier ses récentes faiblesses, flétrit comme il convenait les assassins de Gérard. La colère de Dieu s'était manifestée par cette anarchie qui depuis un siècle désolait la ville de Laon, par le désordre des mœurs, par ce forfait sans précédent : il prévoyait d'autres malheurs si les chrétiens ne prenaient pas de sévères résolu-

tions pour changer leur vie et réformer leurs âmes.

Et, comme premier effet de la colère divine, Guibert annonça que tous ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Gérard allaient être excommuniés. Puis on purifia solennellement l'église. Bientôt, tous les amis de Gaudry et d'Enguerrand connurent l'anathème qu'on avait lancé sur eux; le roi Louis devait intervenir. Malgré les lettres que Gaudry lui avait fait envoyer de Rome, par Pascal II, il décida de le chasser de son siège, de lui enlever ses provisions, de vider le palais épiscopal pour que l'évêque ne pût s'y réinstaller. Mais Gaudry ne se laissait pas effrayer pour si peu. Il revenait tranquillement de la ville sainte, rapportant aux évêques et abbés de son diocèse et des diocèses limitrophes « des dépêches apostoliques dans lesquelles le pape se montrait plein de tendresse pour lui, et une ample provision de lettres pontificales duement scellées ». Il passa sans s'y arrêter devant les églises les

plus vénérables du pays, et accueillit avec d'amicales effusions, protestations, caresses et embrassements sans fin tous ses amis excommuniés qui venaient à sa rencontre. Ils se concertèrent avant de rentrer à Laon pour préparer un coup décisif : il fallait, malgré les ordres de Louis le Gros, qui l'avait fait exiler de Laon, réinstaller par la force Gaudry à l'évêché, puis flétrir publiquement ceux qui avaient excommunié les assassins. Mais Guibert les gênait. On connaissait son attitude énergique pendant l'absence de Gaudry; il fallait l'intimider. C'était contre lui que les coupables avaient tourné leur colère; son sermon, l'excommunication qui avait suivi envenimaient leur haine. « Quand l'archidiacre Gautier, un des assassins, parlait de l'abbé de Nogent, on croyait, à entendre sa fureur, ouïr le fracas du tonnerre : grâce à Dieu, Guibert ne fut atteint d'aucun coup de cette foudre. » Gaudry savait tout; arrêté par les forces du roi aux portes de la ville, il fit

venir l'abbé, furieux contre lui, mais en apparence très affectueux; il lui montra les lettres du pape, et lui demanda au nom d'intérêts supérieurs de ne pas se prononcer pour son exclusion.

Devant un si grand prélat, entouré de tous ces homicides et excommuniés, et si ouvertement protégé par le pape, pour la troisième fois, Guibert fut lâche. Il faiblit, et « de mauvais cœur et de mauvaise foi » promit de travailler pour Gaudry dans la mesure de ses forces. Le prestige de la grandeur, de la puissance l'impressionnait encore : il n'était pas assez fort pour braver ouvertement ceux qu'il condamnait au fond de son âme.

Rassuré de ce côté, Gaudry rassembla une troupe de cavaliers, fit de ridicules préparatifs pour rentrer à Laon en triomphateur, pilla le pays environnant, puis, devant l'inutilité de ses efforts, se décida, pour simplifier les négociations, à envoyer une forte somme d'argent au roi. L'effet fut immédiat : il rentra

sans résistance dans son évêché. Alors, pour comble d'infamie, il réunit le clergé et le peuple de Laon à l'église Saint-Nicolas-des-Bois, et excommunia publiquement ceux qui avaient osé condamner les assassins de Gérard ! Cette audace inouïe devait lui coûter cher. Les amis du noble Gérard, le peuple indigné, la Cour elle-même, qui avait reçu plus de promesses, paraît-il, que d'espèces sonnantes, tout le monde se tourna contre lui. Seul le clergé se taisait, intimidé par les certificats que lui avait délivrés le Siège apostolique.

La révolte couvait : elle éclata lorsqu'en l'absence de Gaudry, parti demander de l'argent au roi des Anglais, l'archidiacre Gautier gouverna Laon.

L'anarchie y était maîtresse. Personne ne se sentait plus en sécurité. Depuis le roi, dont on volait les chevaux, rouant de coups ses soldats qui les menaient le soir à l'abreuvoir, jusqu'aux laboureurs qu'on jetait sans raison en prison pour leur faire payer une rançon,

tout le monde était menacé. Les marchés se vidaient; le vol, l'assassinat, le brigandage restaient impunis. Enfin, pour soutirer de l'argent au peuple, le clergé et les grands s'entendirent avec les délégués des bourgeois « pour leur accorder, moyennant une redevance annuelle, la faculté de fonder une Commune ». On paye, et voilà la Commune instituée. Gaudry, à son retour de Normandie, refusa d'abord d'adhérer à ce traité. Il céda, pour toucher sa part de l'argent des bourgeois, et le roi enfin, payé lui aussi par le peuple, confirma cette Commune.

Mais Gaudry n'avait qu'une pensée : ramener les serfs à leur ancienne servitude, opprimer de nouveau les bourgeois de la Commune, reprendre son autorité despotique sur Laon. Après les falsifications de monnaies qui irritaient tout le monde, il indigna le peuple entier en faisant arracher les yeux à un dizainier que n'aimait pas son protecteur Enguerrand; et, comme il sentait l'opposition

grandir de jour en jour, il invita le roi Louis à venir à Laon pour s'entendre avec lui : il fallait détruire la Commune. Les bourgeois, qui flairaient l'affaire, payèrent plus de quatre cents livres au roi pour qu'il observât son serment. Gaudry lui donna le double pour qu'il lui prêtât son appui. Louis, ainsi abondamment dédommagé de ses frais de voyage, ses coffres remplis de l'or populaire et de l'or épiscopal, s'en retourna ironiquement, sans prendre parti pour personne, à Paris.

Mais les bourgeois, indignés contre l'évêque parjure, décident la guerre, la révolte ouverte.

Toutes les boutiques se ferment. On complote l'assassinat de Gaudry et de ses complices. Lui cependant, aveuglé par sa légèreté et son orgueil, ne voit rien et ne veut rien voir. Au moment des fêtes de Pâques, aux cris de *Commune! Commune!* la révolte se précipite, la fureur populaire se déchaîne; on assiège le palais épiscopal, et après avoir assassiné tous

ses amis, on finit par découvrir l'évêque caché dans un tonneau. D'un coup de hache, Bernard des Bruyères lui fend la tête, et livre son cadavre aux fureurs de la foule triomphante en délire. Nous n'avons pas à raconter les atrocités qui suivirent ce meurtre, ni à recommencer l'admirable récit d'Augustin Thierry. Avec les détails les plus réalistes, Guibert nous décrit cette révolution qui dura des semaines et des mois, qui mit la ville entière à feu et à sang, les pillages, les vols, les brigandages, les scènes de carnage, les supplices atroces qui en furent le juste couronnement.

On reconnut après coup les présages sinistres qui avaient précédé ces malheurs : un globe de feu tombé sur la ville, des apparitions d'incendies imaginaires, des rumeurs de malins esprits, la naissance d'un enfant à deux têtes, qui vécut trois jours, tous prodiges qui, sans aucun doute, annonçaient ces funestes événements.

Après avoir tout détruit, il fallait recons-

truire : de pays en pays, les clercs de Laon promenèrent les Saintes Reliques pour recueillir l'argent nécessaire à la reconstruction de la cathédrale ruinée. De France en Angleterre, les mendiants religieux répandent miracles, guérisons, prodiges extraordinaires. L'argent afflue dans leur caisse. En même temps, l'ordre rentre dans la grande cité, et Guibert put se retirer à Nogent, loin de la politique et de ses déboires, de ses compromis et de ses lâchetés, pour se livrer au travail, à la glorification de Dieu, à la direction de ses moines.

Il avait trop vu la tristesse des choses du siècle pour désirer encore y jouer un rôle. Il se sentait mieux dans le calme du couvent. Là, seul avec son Dieu et ses frères, il passe ses dernières années à expier ses péchés de jeunesse et ses faiblesses d'homme en écrivant les mémoires que nous venons de parcourir. Il y faisait une amende honorable de ses fautes, en rendant grâces au Sauveur de l'avoir fait moins mauvais que tant d'autres.

Il en profitait pour flétrir les vices de ceux qui avaient souillé la Sainte Église, et les atrocités qui avaient dévasté son diocèse. Les châtiments divins, qui écrasent les uns et les autres, devaient servir d'enseignement aux générations futures.

Puis, pour continuer cette œuvre de croyant et d'éducateur, il composa son histoire de la première croisade [1], les *Gesta Dei per Francos*, nouvelle glorification de Dieu, et du magnifique élan religieux qui avait transporté en Orient la noblesse et le peuple de France.

Enfin des études de critique religieuse et de théologie inspirèrent ses traités des Reliques, de l'Eucharistie, ses commentaires sur les Livres Saints; il avait tant usé ses yeux dans les veilles qu'il ne pouvait plus, comme il le dit dans une de ses préfaces, polir ses phrases et s'attacher à l'élégance du style : la faiblesse

1. Il semble que les *Gesta Dei per Francos* sont antérieurs à ses mémoires puisqu'il les avait montrés à Gaudry. D'autre part, il a pu travailler à l'histoire de sa vie, peu à peu, depuis son entrée à Nogent-les-Vierges.

de sa vue le forçait à dicter sa prose à un secrétaire[1].

Après avoir achevé ces travaux de science, d'éducation et de théologie, il s'éteignit à Nogent, entre 1121 et 1124; il laissait à ses moines un souvenir édifiant et durable, et la mémoire d'un homme qui avait su se faire beaucoup pardonner parce qu'il avait beaucoup aimé.

1. Préface d'Amos-Osée.

LIVRE II

La société française d'après l'œuvre de Guibert.

CHAPITRE I

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE LAÏQUE ET RELIGIEUSE SOUS PHILIPPE Ier

Il est difficile d'avoir du passé une idée exacte, de se rendre compte de l'état d'esprit et des mœurs des sociétés disparues et, quand on connaît une époque, de savoir comment les contemporains la jugeaient. Le moyen âge surtout a longtemps été mal jugé par les historiens, parce qu'ils n'en avaient pas étudié les textes d'assez près, et que la plupart de ceux qui nous restent sont peu expressifs, documents d'archives, cartulaires monastiques, chroniques sèches et brèves écrites par des annalistes aussi dépourvus de sens histo-

rique que de psychologie. Ils composaient leurs ouvrages dans un but manifeste d'édification religieuse, ou pour défendre la politique d'un prince ou d'un parti. La vie elle-même se montre peu dans ces œuvres souvent grossières, à peine littéraires, et si l'auteur a fait de bonnes humanités, le plagiat de Suétone ou de Salluste leur enlève toute valeur. Ces œuvres ne reflètent ni l'état social ni l'état moral de la France Capétienne; d'abord parce que la France n'est guère jusqu'à Philippe Ier qu'une expression géographique, et surtout parce que seules les luttes politiques de l'entourage princier occupent les chroniqueurs qui racontent la vie des rois. Quant aux chroniques monastiques, elles nous apportent plus de détails sur la mort d'un abbé, la procession de la Fête-Dieu, ou la translation de reliques vénérées dans le diocèse, que sur la société elle-même qui vivait autour du monastère.

L' « Histoire de ma vie » de Guibert est un document d'une autre portée : ce sont de véri-

tables mémoires, écrits par un lettré, issu d'une famille noble du Beauvaisis, et resté en relation, même après son entrée dans les ordres, avec la partie laïque de sa famille. Loin de se confiner dans son couvent, il entre en contact avec le siècle. Il voyage; ses fonctions d'abbé le font intervenir dans les conflits qui divisent le clergé du XIIe siècle, dans les luttes sociales les plus importantes du moyen âge, dans le grand mouvement communal. Naturellement, la vie, les mœurs et les études monastiques occupent une place bien légitime dans son ouvrage : il nous montre dans ses confessions l'esprit qui animait les religieux de son temps, catholiques orthodoxes ou hérétiques, les idées qui les passionnaient, les miracles, les prodiges qui exaltaient leur foi. Il recherche la vérité parce qu'il écrit pour Dieu, et que, quels que soient les défaillances ou les vices de ses contemporains, clercs ou laïcs, il est sûr que Dieu parviendra toujours à triompher. C'est pourquoi il juge avec impartialité

et clairvoyance les hommes qu'il a connus, la société au milieu de laquelle il a vécu et les événements auxquels il a assisté.

Né à Beauvais, ou près de Beauvais, moine à Saint-Germer, puis abbé de Nogent-sous-Coucy, près de Laon, c'est naturellement le monde laïque et religieux du Beauvaisis qu'il nous montrera. Il avait passé son enfance auprès des seigneurs, amis et parents de sa famille; puis sa jeunesse au milieu des moines dont il fut le confrère avant d'être leur directeur. Il nous fait vivre avec eux, dans le Beauvaisis, le Laonnais et le Soissonnais : c'est là son champ d'observation, c'est là qu'il a vu presque tous ceux dont il parle. Il a connu le pape Pascal à propos de l'élection épiscopale de Laon (1106), le roi Louis au moment des insurrections communales de Laon et de Soissons; les évêques avec lesquels il fut en relation sont ceux de Beauvais et de Laon; la noblesse qu'il a fréquentée et dont il nous rapporte les exploits, c'est la petite féodalité

batailleuse et cruelle de ces mêmes régions.

L'image qu'il nous donne de cette société est bien celle de la société française, car au XIe siècle et au début du XIIe, les territoires qui s'étendent autour de Laon, Beauvais et Soissons sont véritablement avec Paris le noyau de la France future, le domaine capétien par excellence.

I

En haut de l'échelle sociale, il y a d'abord le Pape, souverain pontife, qui, de Rome, règne sur toute la chrétienté. Guibert a le plus grand respect pour les papes, à cause de l'idée qu'ils représentent, à cause de la suprématie qui les élève au-dessus des puissants de la terre, et des grandes choses que certains d'entre eux ont accomplies. L'ancien moine de Cluny, qui prit avec la tiare pontificale le nom d'Urbain II, devait avoir toutes ses sympathies. Ce pape austère, réformateur intran-

sigeant, qui s'appuya toujours sur le clergé régulier pour lutter contre l'épiscopat débauché du royaume capétien, était, de plus, cher à notre moine parce qu'il était le premier qui eût organisé et fait aboutir la Croisade. En lisant l'histoire de cette campagne en Palestine, intitulée par Guibert : *Gesta Dei per Francos*, on sent l'admiration enthousiaste que l'orateur du Concile de Clermont avait su éveiller en France. D'abord, les Français étaient fiers d'avoir été choisis par le Saint-Père, élus les premiers pour cette gigantesque expédition, et par cet Urbain II « qui, sauf erreur, nous dit Guibert, était le premier pape français ». Cet ennemi implacable du roi de France Philippe Ier, qui, avec l'aide de son âme damnée, Hugue de Lyon, le farouche légat apostolique, révolutionna l'épiscopat français, était un homme d'une telle sainteté que la fin de sa vie et son tombeau même furent illustrés par des miracles.

Comment ne pas y croire, après qu'un jeune

homme fut frappé d'hémiplégie pour en avoir douté devant son sépulcre? L'enthousiasme que provoqua Urbain II, en arrivant en France pour prêcher la croisade, fut indescriptible. « De mémoire d'homme vivant », aucun pape n'était venu dans ces provinces. Aussi, vers Clermont en Auvergne, se pressait une affluence considérable : prélats, clercs, nobles, lettrés, bourgeois, manants, tous accouraient vers lui, et quand le Concile fut réuni, « la gravité calme avec laquelle il présida l'assemblée, sa politesse mesurée, l'éloquence piquante avec laquelle il répondait aux objections », lui concilièrent la faveur de tous les assistants.

Guibert, qui était un savant, admire surtout ses talents de lettré : sa facilité à parler en latin, « l'élégance littéraire de son discours », celle de ses péroraisons et cette abondance de parole « qui le fit parler si longuement qu'aucun des auditeurs ne put garder un souvenir complet de sa harangue ». Et Guibert

s'étonne avec respect « de ce que la grande affluence n'émoussât pas le génie de l'orateur, et de ce qu'il ne fût pas troublé par cet entourage imposant de prélats, de lettrés et de savants grammairiens ». Le pape avait su gagner tous les cœurs en n'écartant aucun solliciteur, quelque modeste fût-il, en prêtant une oreille favorable aux bavardages « de ces importuns plaideurs qui lui demandaient d'intervenir dans leurs futiles procès ». Enfin tout le clergé bien pensant approuvait la fermeté avec laquelle, dédaignant les sollicitations des grands et les offres de riches présents, il avait, en terre de France, excommunié le roi adultère, Philippe, qui, après avoir indignement répudié sa femme, Berthe, vivait en concubinage avec Bertrade, la comtesse d'Anjou.

Mais ce courage n'était rien à côté de la prédication de la croisade : « Le monde entier, dit Guibert, l'admira avec étonnement! »

Son successeur Pascal II avait moins grande allure. C'était un homme conciliant

qui voulait contenter tout le monde, et craignait beaucoup plus les antipapes que les hérétiques. Après avoir absous Philippe Ier, il n'avait pas craint de venir lui demander son appui, sans s'inquiéter de sa mauvaise vie, et, tort grave aux yeux du monde érudit, « il était beaucoup moins lettré qu'il n'eût convenu à sa haute dignité ». Ce qui indignait surtout Guibert, c'est la vénalité de cette cour pontificale, la faiblesse du pape, entouré de ses courtisans, officiers, chambellans, secrétaires, camériers, et prélats de toute sorte, qui profitaient du voyage en France pour remplir leurs poches, et, au lieu de prêcher la réforme, étaient les premiers à favoriser la simonie, pourvu qu'ils pussent eux-mêmes y participer.

Nous avons raconté la triste histoire des compétitions à la suite desquelles Gaudry obtint le siège épiscopal de Laon, grâce à la corruption de l'entourage du pape et à la faiblesse du pape lui-même.

*
* *

Guibert ne devait pas pardonner à Pascal II sa lâcheté vis-à-vis de Gaudry. Il ne la lui pardonnait pas, peut-être parce que lui-même n'avait guère été courageux, et qu'il se sentait responsable en partie de ce qui était arrivé. Cependant, l'abbé de Nogent était flatté de ce que la France fût encore le pays choisi par Pascal II comme terre d'asile, quand il avait à lutter contre l'Empire. Son patriotisme était agréablement touché par la pensée que la France et son roi servaient d'alliés au Saint-Père. Peu importait alors la qualité des individus, la faiblesse du pape, l'immoralité du Roi !

Et pourtant Guibert n'avait guère d'estime pour Philippe Ier. Le religieux, qui craignait la simonie au point de se féliciter de n'avoir pas reçu un canonicat à l'âge de douze ans, ne pouvait aimer un roi qui tirait de la simonie le plus clair de ses revenus. Le moine austère

qui se reprochait avec tant de contrition les erreurs de sa jeunesse et les dépravations de son imagination, aurait difficilement pu estimer un roi qui s'affichait cyniquement avec la femme d'un de ses vassaux. Bien plus : si, par sa conduite indigne, Philippe encourait l'excommunication pontificale, il n'avait même pas de respect pour le châtiment qui devait le corriger; il raillait ces sentences d'interdit que le pape croyait terribles; et il disait en plaisanterie à Bertrade, quand il entendait les cloche sdes villes, dont il s'éloignait, se mettre en branle à son départ : « Entends-tu, ma belle, comme ils nous chassent? » Sa concubine le valait : c'était elle qui faisait enfoncer les portes des églises qu'on fermait sur leur passage. C'était elle aussi qui avait répondu au poète Baudry de Bourgueil, venu, un sac d'or à la main, demander un évêché : « Votre concurrent nous en a donné le double; attendez qu'il soit nommé, puis vous le ferez déposer

comme simoniaque, et alors on pensera à vous! »

On comprend le peu de cas que le pieux Guibert faisait d'un tel roi. La cour royale tout entière imitait son seigneur; et que ce fût pour l'élection de Gui à l'évêché de Beauvais, d'Engeran ou de Gaudry à celui de Laon, la même vénalité l'emportait, l'or triomphait de tout avec l'intrigue, la violence et la concussion. Les grands de l'entourage du roi ne reculaient devant rien. Ils avaient de qui tenir : les serviteurs valaient le maître.

Pourtant, Guibert est juste : Louis VI est corrompu comme son père; Guibert le reconnaît néanmoins « bon, doué de grandes qualités, si remarquable dans sa personne qu'il semblait fait exprès pour la majesté du trône, courageux dans la guerre, ennemi de toute lenteur dans les affaires, et d'un cœur ferme dans l'adversité. Mais il ouvrait trop facilement son âme et son oreille aux hommes vils et corrompus »; Guibert le vit à l'œuvre

au moment de l'établissement de la commune de Laon, quand Louis se faisait payer par Gaudry d'un côté, et par les bourgeois de l'autre; puis, lors de la révolte, quand l'évêque et ses amis refusaient de tenir leurs promesses : le roi se laissa alors encore acheter par les deux partis, et, après avoir reçu l'or de l'évêque et l'or du peuple, il s'en retourna à Paris, laissant Gaudry et ses bourgeois se débrouiller comme ils pourraient. Il aurait pu être honnête au moins dans sa vénalité! Mais, nous dit Guibert, sa cupidité l'aveuglait, « source féconde de dommage et de blâme pour lui, et de malheurs pour beaucoup de gens ».

Et pourtant, bien que Guibert n'aime ni Philippe Ier ni Louis le Gros, ces usurpateurs débauchés et malhonnêtes, il ne peut s'empêcher, lorsqu'il parle des rois étrangers, de laisser son patriotisme de Français reprendre le dessus : quand il blâme les excès du faste royal, il ajoute « *des nations étrangères* », « car

chez les rois de France, dit-il, on vit toujours dominer une naturelle modestie, de sorte qu'ils réalisaient cette parole du sage : « Vous a-t-on établi chef? Ne vous élevez point : soyez parmi les autres comme l'un d'entre eux ».

*
* *

Si la cour est vénale, si le roi est débauché et simoniaque, les nobles seigneurs, ses vassaux, possesseurs de grands fiefs ou petits hobereaux de province, ne valent guère mieux. Ceux des nobles que Guibert a connus de près, — noblesse du Beauvaisis, du Laonnais, de l'Amiénois et du Soissonnais, — il nous les montre libertins, cruels, toujours en guerre les uns contre les autres, occupés à piller les biens de leurs voisins, à martyriser leurs serfs, à ravager les terres des couvents et des églises, terribles pour le pauvre peuple qui ne savait leur résister. Il n'a pas craint de nous donner une triste idée de son père, le

noble Évrard, qui, après avoir trompé sa pieuse femme, attendait au purgatoire que les prières de cette sainte lui eussent ouvert les portes du ciel. Son frère, ses petits cousins sont des galopins élevés sans aucun respect pour Dieu, et deviennent des chevaliers intéressés, avides, immoraux et méchants. Les familles sont divisées, déchirées par des haines terribles. On ne saurait mieux donner une idée de ces mœurs qu'en choisissant entre toutes l'histoire du noble Enguerrand de Boves, de son fils Thomas, et de sa concubine, la dépravée et adultère comtesse de Namur : tous ont joué un rôle actif dans l'insurrection communale qui ensanglanta la ville de Laon.

II

Cousin d'Engeran, évêque de Laon, « libéral, prodigue et dépensier sans mesure », Enguerrand de Boves affectait pour les églises un respect et une munificence sans bornes.

Mais il était « tellement adonné à l'amour du sexe », qu'il avait toujours autour de lui quelques femmes achetées ou empruntées, et ne faisait rien « que ce à quoi le poussait leur effronterie ». Après avoir échoué dans de nombreux projets de mariage, il se mit à rechercher les femmes d'autrui, parvint à séduire la comtesse de Namur, dont le mari était son cousin, et finit par vivre publiquement avec elle. Tous deux, pressés par la honte, auraient peut-être abjuré cette union, suppose Guibert, si l'évêque de Laon, aveuglé par sa parenté avec Enguerrand et les flatteries de la comtesse, n'avait poussé sa lâche condescendance jusqu'à favoriser cet adultère, et à absoudre les deux criminels.

Cette jeune comtesse était la fille du second lit de Roger, comte de Porcien. Avant son mariage, elle avait déjà causé des malheurs dans sa propre famille ; sa mère, de médiocre condition, poussa Roger à déshériter en sa faveur les enfants qu'il avait eus de sa pre-

mière femme, pour lui faire faire un beau mariage : elle apporta le comté de Porcien en dot à Godefroy, comte de Namur.

Pendant que celui-ci guerroyait en Lorraine, elle s'installa à Tournus, au château de Porcien; et là, « elle arriva au comble d'un déshonneur aussi public que monstrueux ». Déjà grosse d'un fruit adultérin, elle accepta Enguerrand pour nouvel amant.

Godefroy, trompé, bafoué, allait se venger cruellement; une guerre acharnée s'alluma entre les deux rivaux, et, comme il était coutume alors, leurs gens y prenaient part. Tous ceux qui tombaient entre les mains de Godefroy étaient impitoyablement pendus à des fourches patibulaires, les yeux crevés, les pieds coupés; dans une rencontre douze hommes d'Enguerrand furent ainsi saisis, et suspendus à la même potence. Pillages, incendies, assassinats; la guerre était déclarée : l'amour et la haine se chargeaient de l'alimenter.

Pendant ce temps, le noble Enguerrand n'oubliait pas son rôle de grand seigneur, intrigant et influent. A la mort de son cousin, l'évêque, qui de son côté avait vécu dans de telles débauches que les infirmités contractées par ses vices l'avaient petit à petit mené à une paralysie générale, scandalisa tous ceux qui assistaient le moribond par ses protestations de tendresse, et les indécents embrassements dont il le comblait. Puis il s'occupa de faire nommer un autre évêque, aussi indulgent pour son adultère, et aussi dévoué à sa personne. Le roi Philippe n'avait rien à lui refuser : tous deux vivaient dans un semblable concubinage. Enguerrand avait déjà fait nommer par ses intrigues son cousin à qui on avait d'abord refusé trois évêchés pour cause d'inconduite et d'indignité; il saurait lui faire donner un successeur digne de lui. Il avait déjà l'appui du roi ; le clergé lui était gagné à cause de ses largesses; achetant habilement les uns et les autres, il fut le principal auteur

de l'élection de Gaudry, le riche chevalier, chasseur et fauconnier, référendaire du roi des Anglais.

Enguerrand avait en Godefroy un ennemi acharné; il allait en avoir un autre : le châtelain d'un monastère de filles du Laonnais, le noble Gérard, brave et vaillant chevalier, qui s'était fait dans tout le pays une réputation de courage. Gérard avait, dans sa grande franchise, l'habitude de railler tous ceux dont la conduite méritait le mépris; les faveurs dont l'avait jadis comblé Enguerrand ne l'intimidèrent pas : il se mit, d'abord en secret, puis ouvertement, à dénigrer la comtesse de Namur, enfin à la diffamer en termes violents. Or lui-même avait jadis compté parmi ses amants : il aurait dû garder une réserve d'autant plus respectueuse que sa liaison avait duré fort longtemps. Une vieille jalousie le poussait peut-être; et comme, d'autre part, il s'était marié, il n'était pas fâché de donner ainsi le change à sa femme. Mais la comtesse avait

bon bec et peu de scrupules. Elle répondit si bien à ses sarcasmes, que la jeune épouse de Gérard ne tarda pas à apprendre l'ancienne liaison de son mari. Ce fut alors, entre les femmes, une guerre terrible : « Elles commencèrent à s'attaquer en paroles infâmes, et plus elles étaient instruites de leurs anciens et mutuels déportements ; mieux elles se connaissaient réciproquement, plus elles parlaient l'une de l'autre d'une manière honteuse ». Chacune ne pensait qu'à machiner la ruine de l'autre. Par malheur pour Gérard, il se laissa aller à insulter grossièrement Gaudry, Enguerrand et leurs amis. Ceux-ci ne songèrent plus qu'à se venger d'une façon éclatante. Tous les grands de la ville se concertèrent ; le meurtre du châtelain railleur fut décidé : plusieurs des femmes les plus riches entrèrent même dans le complot. Là-dessus, Gaudry partit pour Rome afin de mieux cacher son jeu, et le pauvre Gérard devina sa perte par un songe terrible qu'il fit le sixième jour

après l'octave de l'Apparition de Jésus-Christ : il lui semblait que deux ours lui arrachaient du corps le foie et le poumon. Quelques heures après cette sinistre vision, il se rendait à l'église Notre-Dame. Aussitôt les espions des conjurés, aux aguets, courent au palais épiscopal annoncer que Gérard est dans l'église. Tous, leurs épées cachées sous leurs manteaux, précédés par Rorigon, le frère même de l'évêque, se précipitent, et surprennent Gérard au moment où il priait devant l'image du Sauveur. L'économe de l'évêché saisit sa robe, l'emprisonne dedans et s'écrie : « Tu es pris ! » Gérard, tournant vers lui son œil farouche (il était borgne), lui réplique : « Va-t'en d'ici, parasite obscène ! » Mais Rorigon accourt, lui assène un coup d'épée au milieu du front, à la naissance du nez, et son cadavre est mutilé sous les coups redoublés de tous les conjurés.

Ce meurtre, qui allait provoquer incidemment toute la terrible révolte de Laon, l'in-

surrection de la commune contre l'évêque, l'assassinat de celui-ci, l'incendie et le pillage de la ville, n'était que le premier acte des tragédies causées par les amours de la comtesse de Namur. Quand Gaudry revint de Rome, Enguerrand et la comtesse, devenus les familiers de l'évêché, l'accablèrent de prévenances, et le poussèrent à absoudre les criminels, publiquement, en pleine église.

Il alla plus loin. Enguerrand avait un fils, Thomas, avec lequel la comtesse l'avait brouillé, comme jadis sa mère avait brouillé son mari Roger avec ses enfants du premier lit. Enguerrand fit partager sa haine à Gaudry, au point qu'il suffit à un malheureux dizainier du Laonnais de s'être montré favorable à Thomas, pour mériter les plus abominables tortures. Gaudry le fit saisir, emprisonner dans le palais épiscopal, et, au milieu de la nuit, chargea un nègre qui lui servait de domestique et de bourreau de lui arracher les yeux. Tous ces crimes ne devaient pas

rester impunis; on sait comment Gaudry les expia par une mort aussi atroce. Celui-là même qui le découvrit dans le tonneau où il s'était caché, et l'en fit sortir à coups de bâton pour offrir sa tête à la hache de Bernard des Bruyères, était un officier de son ami Enguerrand, le prévôt Theudegaud. Pour n'être pas compris dans la disgrâce des familiers de l'évêque, il s'était jeté dans le mouvement communal, et, à la tête d'une bande d'enragés, avait envahi le palais de l'évêque. Pour lui voler son anneau, il arracha un doigt du cadavre, et souilla de boue ses restes mutilés!

Puis la Commune s'étendit. Elle avait besoin d'un chef, et ne sut mieux choisir que Thomas, ce fils déshérité d'Enguerrand, sorte de brute sauvage et féroce qui avait passé sa jeunesse à s'enrichir des dépouilles des pèlerins qui partaient pour la Terre Sainte. Après avoir « contracté plusieurs mariages incestueux », il était arrivé à exercer une grande puissance sur le pays par la terreur qu'il inspirait, et les

richesses qu'il avait accumulées. Il ne se contentait pas de tuer : il commençait par torturer ses victimes avec des raffinements de supplices révoltants : « Il suspendait ses captifs en l'air, de sa propre main, par les organes les plus délicats, qui, cédant au poids du corps, étaient arrachés, et laissaient un libre passage à la sortie des intestins » ; « il les pendait par les pouces, et leur chargeait les épaules d'une grosse pierre pour ajouter à leur poids ; il les frappait jusqu'à la mort de coups de bâton, et leur brisait tous les os. » Innombrables étaient ses victimes, mortes de faim, de pourriture, de supplices innombrables, dans les fers de ses cachots. « Un jour, il enfonça sa lance dans la bouche d'un malheureux, si profondément que le fer força les intestins et ressortit par le fondement. » Il trancha d'un coup d'épée les deux pieds d'un de ses captifs que ses brûlures empêchaient de courir.

Ce Thomas était l'âme de l'insurrection, le

chef de la révolte, du pillage, de l'incendie. Il avait entraîné après lui toute la racaille de Laon, et se préparait à une résistance ouverte.

Sur ces entrefaites, la soi-disant épouse d'Enguerrand avait pris un nouvel amant, le noble Gui. Elle sut si bien « tourner la tête de son époux par de feintes caresses » que celui-ci, après avoir flairé quelque infidélité, appela lui-même Gui auprès de lui, et sur les conseils de sa femme le fiança à sa fille, jeune innocente « qui servait ainsi de manteau à ces criminelles amours ». Bien plus, Gui et Thomas étaient ennemis d'enfance : Enguerrand chargea son futur gendre de défendre ses terres contre son terrible fils. Hôte et protecteur du père, fiancé de la fille, amant de la belle-mère, Gui exaspéra la lutte. Un jour, Theudegaud, cet ancien officier d'Enguerrand qui avait participé au meurtre de Gaudry, fut pris par les soldats de Gui. En plein carême, il avait tant bu et mangé, qu'il en rendait son repas et il disait à qui vou-

lait l'entendre, caressant amoureusement son ventre gonflé, « qu'il était plein de la gloire de Dieu! » Sans pitié pour son ancien prévôt, Enguerrand le traîna aux fourches patibulaires.

Puis, comme Thomas avait entraîné dans la campagne tout le peuple de Laon, Enguerrand, Gui et la comtesse en profitèrent pour aller, comme les autres nobles des environs, piller la ville désolée, et faire main basse sur les richesses et les trésors abandonnés. Le soir, ils rentraient chez eux, attachant, comme distraction, par les pieds, à la queue de leur cheval, quelque moine rencontré sur les routes, pour « lui faire jaillir la cervelle » sur les pierres du chemin.

Thomas, pendant ce temps, était de son côté excommunié par tous les archevêques et évêques de France, dans chaque concile synodal, dans chaque conseil royal, et tous les dimanches, par chaque prêtre dans sa paroisse.

La comtesse, « qui portait un cœur plus féroce que celui d'une ourse » (la férocité était naturelle, vis-à-vis d'un beau-fils pareil !), poussa Enguerrand à répudier publiquement Thomas et à le déclarer son ennemi mortel ; « il fit ainsi d'un fou, un furieux ». Sa barbarie devint encore plus atroce. Par de nouvelles intrigues, la comtesse lui suscitait chaque jour de nouveaux ennemis. Lui, continuait à désoler les terres paternelles. Le beau-fils et la marâtre se ressemblaient et par leurs cruautés et par leurs débauches. « Elle n'était pas plus retenue par ses devoirs vis-à-vis d'Enguerrand, que Thomas ne s'en tenait à ses épouses, ne leur épargnant jamais les rivalités d'amours étrangères, ou de viles prostituées. » Tous deux assouvissaient leur rage réciproque par d'effrayants carnages, et le massacre d'innocents paysans. En un seul jour, Thomas fit crever les yeux à dix de ces malheureux qui en moururent aussitôt.

Pourtant, un soir, sous la foi de serments

sans nombre et moyennant de somptueux cadeaux faits à la comtesse, le père et le fils se réconcilièrent, la marâtre admit Thomas dans son intimité. Enguerrand avait besoin de Thomas pour lutter contre la commune d'Amiens[1], qui s'était révoltée comme celle de Laon, et menaçait de détruire et de ruiner ses droits de comte. Thomas avait été appelé par le peuple pour lutter contre Enguerrand. On rivalisa de présents : ce fut Enguerrand qui l'emporta.

Avec l'aide d'Adam, gouverneur de la Tour de la ville d'Amiens, il s'y réfugia avec Thomas, et la guerre commença entre la ville soulevée et la Tour menaçante. Comme le clergé avait dans cette révolte donné la main à la Commune, Thomas ravagea les biens de l'Église, établit un camp dans une des métairies épiscopales, et pilla les autres. Il réunit un jour dans une église tous les clercs qu'il avait faits prisonniers, et y mit le feu, brû-

1. Voir Augustin Thierry, ouvrage cité, XIX.

lant pêle-mêle avec eux des bourgeois, des moines, des lépreux, des enfants et des femmes enceintes.

Cependant la comtesse, qui ruminait toujours sa perte en secret, heureuse de voir à quels dangers il s'exposait, le trahit, révéla une de ses expéditions au chef des rebelles, le vidame d'Amiens, et Thomas, surpris, cerné, ne se sauva qu'à grand'peine, transpercé de blessures, et le jarret tranché d'un coup de lance.

Puis, comme le fils d'Adam, le gouverneur de la Tour que défendaient Enguerrand et Thomas, était fiancé à Adalbèle, la fille de Thomas, ce fut Adam que la comtesse essaya de trahir. Et Enguerrand, soudain, par un revirement de politique incompréhensible et qu'on ne peut expliquer que par les intrigues de la comtesse, change brusquement de parti, et s'unit à son ancien ennemi le vidame d'Amiens et aux bourgeois révoltés, contre le roi Louis le Gros qui venait pacifier le pays.

Le roi Louis, fatigué de ces perpétuelles révoltes, avait organisé une expédition contre Thomas, Enguerrand et la commune insurgée. Il avait commencé, après deux jours de lutte, par prendre d'assaut Thomas dans son château de Coucy; puis, uni au clergé et à l'évêque Godefroy, il avait fait installer par les troupes royales tout un système de tours, de machines, catapultes, remparts et bastions pour s'emparer de la ville en révolution! Les femmes elles-mêmes s'acharnent au travail. Enfin tout est prêt, des deux côtés vole une grêle de pierres et de traits; quatre-vingts femmes jonchent le terrain, et le roi est frappé d'un coup de javelot en pleine cuirasse. Les soldats royaux lâchent pied, les révoltés se précipitent sur leurs machines, et restent maîtres de la situation. Enguerrand triomphe et le roi abandonne la ville, ordonnant de tenir la tour bloquée pour forcer les assiégés à se rendre, épuisés par la famine. « Ce blocus dure encore aujourd'hui, écrit Guibert,

et l'on ne saurait dire combien chaque jour il périt de bourgeois. Car, Adam, campé en dehors de la tour, désole par de continuelles hostilités, les faubourgs, Enguerrand et le vidame. Si de tels maux ouvraient l'intelligence de ceux qui en entendent ce récit, ils apprendraient qu'il n'est pas permis à un évêque de provoquer ses ouailles à s'entr'égorger[1]. »

Nous voici loin du moyen âge d'opéra-comique, vu à travers les romans de chevalerie. La vraie société du XIe et du XIIe siècle, avec sa brutalité sauvage et grossière, dépravée et cruelle, qui mit tant de raffinement dans les supplices, et d'énergie dans le brigandage, se montre tout entière dans cette histoire. Naïvement contée par Guibert, éparpillée, çà et là, à travers toutes les pages de son livre, j'ai

1. Le récit du revirement de politique d'Enguerrand est très compliqué dans Guibert. Tout ce qu'on peut en dégager est que, la comtesse ayant brouillé le vidame et Thomas, c'est pressé par sa femme qu'Enguerrand s'était uni aux bourgeois.

tâché de la reconstituer au milieu de vingt autres semblables, non moins atroces.

A Soissons, la famille comtale se déshonore par des crimes odieux, une vie indigne, et — chose horrible pour le pieux moine — un attachement diabolique aux doctrines juives : c'est un Juif qui aide la comtesse de Soissons à crever les yeux et à arracher la langue à un malheureux diacre, puis à empoisonner son propre frère.

Guibert raconte dans tous leurs détails réalistes la vie et la fin également scandaleuses du misérable comte Jean de Soissons. Il ne tait même pas ses blasphèmes impies et ses gesticulations furieuses qui pourraient faire croire à l'agonie d'un épileptique.

Quelques nobles, cependant, s'amendaient parfois, et, retirés du monde, dégoûtés de cette société barbare au milieu de laquelle ils vivaient, peuplaient des couvents, qu'ils enrichissaient par de grandes donations. Par leur humilité et leur obéissance, ils servaient

d'exemple à tous leurs frères chrétiens. L'un d'eux, noble de Semur, après avoir pendant plusieurs années vécu en honteux concubinage, est tout à coup frappé de la grâce, et pousse le fanatisme jusqu'à se mutiler, en expiation de ses péchés. D'autres, sans pousser aussi loin l'exaltation religieuse, embrassent avec enthousiasme la vie monastique : le riche et gracieux Évrard de Breteuil, le plus brillant et le plus élégant seigneur du pays, se retira dans les forêts, et, « après avoir connu le faste des richesses », vécut en anachorète-charbonnier. Jadis, il n'avait de soins que pour ses vêtements recherchés, et poussait l'orgueil jusqu'à s'offenser de ce qu'on lui adressât la parole : devenu ermite, il traitait son corps avec un tel mépris, que la grossièreté de sa mise, l'humilité de son maintien, la maigreur de ses membres, le rendaient méconnaissable. Et pourtant, c'était un fin lettré qui aimait la poésie et se plaisait aux savantes discussions. La foi avait tout

emporté pour le plus grand bien de son âme.

Puis, c'est Simon, le fils du comte Raoul, un des plus puissants seigneurs de France, époux en secondes noces de la mère du roi Philippe. Au moment de la translation des cendres de son père, à la vue du cadavre pourri de celui qui jadis avait été si grand, « il se mit à réfléchir sur la misère de la condition humaine ». Et, abandonnant une fiancée chérie, il n'hésita pas à s'enterrer, jeune encore, dans le monastère de Saint-Claude, dans la comté de Bourgogne.

D'autres se contentent de doter les couvents, de les enrichir. Le comte de Nevers donne aux Chartreux qui viennent de s'installer près de Grenoble sa précieuse vaisselle d'argent. Devant le refus de ces austères religieux qui méprisaient les richesses, il leur envoie des cuirs de bœufs et des parchemins pour leur bibliothèque.

Mais combien d'Enguerrand et de Thomas

nous rencontrons pour un Simon ou un Évrard.

*
* *

Les femmes ne trouvent guère plus d'indulgence auprès de Guibert. Il avait vécu dans l'intimité d'une trop sainte femme, pour ne pas juger sévèrement toutes celles qu'il voyait s'éloigner de l'austère et pieuse honnêteté; et celles-ci ne manquaient pas. A côté de la comtesse de Namur, nous voyons la mère du comte de Soissons se complaire aux crimes les plus odieux, et même faire un souper copieux le jour du carême : Dieu la punit en la rendant muette, paralytique, « véritable pourceau! » En voulant l'opérer, on lui coupa maladroitement la langue, et elle mourut, à l'octave de Pâques, dans d'atroces souffrances.

Leurs contemporaines n'ont rien à leur envier : sur les femmes, sur les jeunes filles, le même souffle de perversité avait passé.

Quand Guibert les compare à leurs aïeules, il s'écrie douloureusement :

« Combien misérablement, depuis cette époque, la pudeur et l'honnêteté ont peu à peu disparu dans la conduite des jeunes filles ! Elles ont secoué la surveillance des femmes âgées, et dans toutes leurs manières on ne remarque plus qu'une gaîté folle, on n'entend plus que des plaisanteries, on ne voit plus que des roulements d'yeux, et de frivoles babils; leur démarche est étourdie; toutes leurs habitudes n'ont rien que de répréhensible. Leurs vêtements sont bien loin de l'antique simplicité : des manches larges, des tuniques étroites, des souliers dont la pointe se recourbe, à la mode de Cordoue; tout enfin nous montre l'oubli complet de la décence. Une femme se croit parvenue au comble du malheur quand elle passe pour n'avoir point d'amant, et c'est pour chacune un titre de noblesse et de gloire de compter le plus grand nombre de tels courtisans. Nul ne

rougit plus de la légèreté et de la licence parce qu'il voit tous les autres entachés d'un pareil défaut. Pourquoi avoir honte d'une passion qu'on sait au cœur du reste des humains? — Mais que parlé-je de honte quand il s'agit de gens qui ne sont accessibles qu'à la honte de rester en arrière quand il s'agit de donner l'exemple de la débauche! Nul ne craint de vanter ses bonnes fortunes, nul n'est méprisé pour avoir déshonoré la femme qu'il aime[1]! »

Ne croit-on pas entendre un austère moraliste du xxe siècle parler de nos mœurs relâchées et regretter le bon vieux temps? Il est peu probable d'ailleurs que le commencement du xie siècle fût beaucoup plus moral que la fin, et les lamentations de Guibert venaient probablement de ce qu'il connaissait ses contemporains mieux que ses aïeux.

Pourtant, il y a d'honnêtes femmes. Et d'abord, quel admirable exemple de constance

1. *Monodiae* (liv. I, chap. xii).

dans la foi conjugale, de piété et de sacrifice, nous donne la mère de Guibert! Elle n'est pas seule : la fiancée désolée du comte Simon, qui s'était retiré à Saint-Claude, embrasse de désespoir la vie religieuse et s'enferme dans un couvent. D'autres font preuve de courage et de dévouement dans la révolution de Laon. Voyant sa dernière heure venue, la femme d'Adon, vidame de la ville, demande pardon à son époux des torts qu'elle a pu commettre envers lui : tous deux se tiennent longtemps serrés dans les bras l'un de l'autre, puis affrontent courageusement ensemble les fureurs de la populace. — Une cousine de Guibert escalade les murs avec l'agilité d'un acrobate, s'habille en homme pour mieux se sauver, donne par son calme du courage à son mari épouvanté, et finit par sortir de la ville avec une robe de religieuse.

Mais ces exemples sont rares. La vertu et la foi étaient trop intimement unies pour que la société laïque gardât longtemps ces femmes

supérieures. Elles sentaient que leur salut dépendait d'une vie austère, loin des hontes qui les entouraient, et elles cherchaient dans les monastères le recueillement et la paix qui devaient leur ouvrir le ciel.

III

On pourrait accuser Guibert d'avoir vu la société laïque de son temps avec un esprit partial de moine exclusivement attaché à l'Église, et croire que le religieux critiquait à plaisir les vices et les hontes des laïques. Mais ce qui nous permet d'ajouter foi aux histoires atroces qu'il nous conte sur la noblesse du Beauvaisis, c'est qu'il ne se montre ni plus indulgent ni plus modéré quand il parle du monde ecclésiastique. Comme il écrivait pour Dieu et non pour les hommes, il ne craint pas de dire tout haut ce qu'il pense des prélats débauchés et simoniaques qu'il voyait autour de lui souiller l'Église de France, et il nous fournit par ses

mémoires la meilleure justification de la campagne de réforme entreprise par la papauté au milieu du XIe siècle, afin de purger le clergé des plaies qui le gangrenaient. Il fallait que le mal fût bien profond pour que Grégoire VII et Urbain II se fussent émus à ce point. Guibert, en racontant ce qu'il savait sur ses contemporains, ne croyait pas se montrer plus « anticlérical », ni causer plus de tort à la religion, que les papes réformateurs, qui faisaient réunir par leurs légats des conciles pour protester contre le concubinage et la simonie, coutume ordinaire, généralement admise en France.

Quand il avait douze ans, et que sa mère voulait se retirer du siècle, elle demanda à l'évêque de Beauvais, Gui, l'autorisation de séjourner à la Châtaigneraie, campagne attenante aux domaines de son église. Elle ne voyait alors en lui que le prélat « orné de toutes les qualités d'un homme de cœur, dont la prestance convenait merveilleusement à la

dignité dont il était revêtu. » Mais ces qualités n'avaient pas empêché Hugue de Die, le farouche légat qui se faisait un jeu de déposer les évêques français coupables de simonie, de le poursuivre pour ce crime. Afin d'échapper à ses foudres, il avait dû se réfugier comme simple religieux au monastère de Cluny. Et Hugue ne soupçonnait pas tous ses crimes. Guibert nous raconte, en effet, que, parmi les personnes de sa maison, il y avait un jeune chevalier, « que Gui aimait d'une façon singulière, plus que tous ses compagnons ». Le pauvre chevalier avait cédé à contre-cœur à cet amour infâme. Tourmenté de remords terribles, il faisait d'inutiles efforts pour y échapper. Il fallut une apparition du démon pour le ramener dans la bonne voie. Quant à Gui, il ne se corrigea pas, et Guibert ne nous dit pas que son séjour à Cluny l'ait purifié.

A Reims, l'archevêque Gervais avait été remplacé par Manassès, simoniaque fameux qui remplit de ses luttes contre Hugue de

Die tout le pontificat de Grégoire VII. Toujours excommunié et déposé, puis absous et réintégré sur son trône archiépiscopal par l'admirable indulgence du Saint-Père, il mettait du moins une crânerie amusante dans sa façon de comprendre les fonctions ecclésiastiques. Non content d'avoir acheté son évêché, il vendait les offices religieux au plus offrant, se dispensait de comparaître aux conciles auxquels le mandait le légat, et avait « conçu un tel orgueil de son élévation au trône de Reims, qu'il n'y avait ni luxe ni faste dont il ne s'entourât ». Il vivait au milieu d'hommes d'armes plutôt que de clercs, et disait ironiquement à qui voulait l'entendre : « L'archiépiscopat de Reims serait bien bon, s'il n'y fallait chanter la messe ! »

Les prélats indignes n'étaient malheureusement pas rares à cette époque. C'est pendant que Guibert était encore à Saint-Germer que l'archevêque de Tours obtint de Philippe I[er] la nomination à l'évêché de Jean, simple archi-

diacre d'Orléans. Le vénérable prélat, Ives de Chartres, l'accusait de mœurs infâmes. Le scandale était public.

Quand, par hasard, on croit avoir nommé un saint homme à un évêché, comme l'abbé de Nogent-sous-Coucy, Geoffroi, que le légat pontifical Richard d'Albano confirma sur le siège d'Amiens, on s'aperçoit avec tristesse que le succès et la gloire lui font tourner la tête : il ne tarda pas à imiter ses devanciers et ses semblables. Tout le monde proclamait les mérites de Geoffroi; Guibert lui-même vantait les talents administratifs qu'il déploya comme abbé : aussitôt qu'il fut évêque, il trahit ses promesses, et se montra le plus faible des hommes. Aussi Guibert, qui se pique de connaissances classiques, lui applique-t-il le vers du poète latin :

Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.

Mais parmi les évêchés de France, il n'en est pas qui fut plus éprouvé que celui de Laon.

Depuis plus d'un siècle, tous ceux qui s'étaient succédé sur le trône épiscopal avaient déshonoré l'Église : Adalbéron d'abord, qui trahit la foi jurée, et livra son seigneur et roi, le dernier descendant de la race du grand Charles, à l'usurpateur Hugue Capet; puis Hélinand, qui, après savoir exploité la cupidité du roi Henri pour acheter son évêché, avait couvert d'or le roi Philippe pour obtenir la métropole de Reims, et prétendait enfin arriver au trône pontifical!

Après lui, Engeran, que nous avons déjà vu favoriser l'adultère de son cousin Enguerrand de Boves et de la comtesse de Namur, et qui, dépourvu de toute affection pour Dieu, tournait en dérision la tempérance et la vertu, et « se montrait ouvertement, par ses propos licencieux, presque un bouffon ou un baladin ». Il avait des mœurs si abominables que Guibert préfère les taire! D'après ce qu'il a osé dire des mœurs des autres évêques, nous ne savons plus que supposer.... Toujours est-

il qu'en punition de ses débauches et de ses vices, Dieu lui envoya « une infirmité, maladie à la suite de laquelle ses sens furent tout à coup tellement engourdis qu'on ne pouvait tirer de lui une parole raisonnable ». « Sa langue et ses yeux nageaient déjà dans les flots de la mort », quand la vue de son cousin le réveilla, pour le faire délirer jusqu'au moment où il rendit l'âme.

Enfin Gaudry, sur le compte de qui nous sommes déjà suffisamment édifiés. Mais Guibert avait des motifs d'ordre plus intimes pour en vouloir à Gaudry : cet évêque avait en effet poussé l'insolence jusqu'à traiter une des cousines du moine, pieuse femme réservée et respectable, de « Puante », de « Paysanne », et il avait refusé de lire son ouvrage sur les Croisades, « livre estimé de toutes les personnes lettrées ». Guibert lui gardait rancune de cette offense faite à sa vanité d'écrivain.

On comprend, en lisant ces pages, l'opportunité de la réforme de Grégoire VII. L'état

du clergé était devenu un danger pour l'Église; les principales hérésies n'eurent d'autre origine que le désir de quelques âmes pures de retourner à la religion du vrai Christ, en se séparant d'une église corrompue. Ce n'est d'ailleurs pas sans opposition que les ordres pontificaux s'imposaient au clergé de France. Guibert fut témoin de l'effet produit par la déclaration du Saint-Siège sur les clercs mariés, « la fureur de jalousie qui échauffait contre eux les clercs célibataires, au point qu'ils demandaient avec rage qu'ils fussent privés de leurs bénéfices et qu'on leur interdît le sacerdoce ». La lutte fut vive : à Cambrai, on brûla Ramhir pour avoir osé soutenir les ordres du Souverain-Pontife; — en plein concile de Paris le pieux abbé Gautier soulève un tumulte épouvantable pour avoir osé prendre la défense des mandements de Grégoire VII : de tous côtés, clercs et moines se précipitent sur lui, le rouent de coups, le couvrent de crachats et

le traînent en prison; — à Thérouanne, l'évêque Lambert de Bailleul, qui avait voulu faire observer la nouvelle règle imposée par le pape, est saisi dans son église envahie, et supplicié : on lui coupe les dix doigts et on lui arrache la langue!

En présence de ces brutalités, on comprendra combien nous semblent véridiques les histoires d'Enguerrand de Boves, du terrible Thomas et de la comtesse de Namur.

Si le haut clergé donnait un tel exemple, on peut deviner ce que valaient les clercs, prêtres, chanoines, diacres, qui encombrent les églises et les chapitres. Guibert, malheureusement, s'occupe peu de ce petit monde qui semble n'être qu'une imparfaite copie des grands prélats, moins leur haute allure. Il y en avait de brutaux, tel ce prêtre qui, condamné par le doyen de son église à payer une petite amende pour une faute dénoncée par un prêtre bourguignon, se mit en embuscade pour surprendre de nuit son délateur, et, au

moment où il rentrait chez lui, lui fracassa la tête d'un coup de massue; le malheureux en mourut, ajoute Guibert, sans avoir eu le temps de faire son testament. Un autre put impunément faire percer d'une flèche un de ses confrères, en pleine église, pendant qu'il célébrait la messe!

Ce que Guibert leur reproche surtout, c'est la cupidité, l'amour du lucre, de l'argent acquis à tout prix, par le pillage, le vol, ou l'exploitation de la crédulité humaine sous forme de pratiques religieuses. A ce propos, il se révèle à nous réformateur et presque esprit fort. Il avait remarqué avec quelle âpreté les clercs de Laon recueillaient des trésors pour reconstruire leur église, en exhibant des reliques extraordinaires à travers les campagnes et les villes de France ou d'Angleterre. Plus tard, il écrit contre les fausses reliques un traité des plus curieux dans lequel il fait preuve non seulement de bon sens, mais aussi d'un sens critique d'au-

tant plus louable qu'il était à peu près seul à juger ainsi, et à oser exprimer son jugement[1].

*
* *

Si Guibert traite avec autant de dureté le clergé séculier, on pourrait croire que c'est afin de mieux garder toute son estime et son admiration pour le clergé régulier dont il faisait partie. Il n'en est rien. Nous verrons qu'ici encore il sait juger avec impartialité, sans aucune étroitesse, sans même céder à l'esprit de rivalité qui animait les clunisiens contre les nouvelles congrégations naissantes. Moine lui-même, il admire la simplicité des moines au milieu desquels il a vécu ; il reconnaît avec un certain orgueil à quelle perfection morale la vie austère et pure des couvents peut amener les âmes, même les plus per-

1. Voir plus loin l'analyse donnée par M. A. Lefranc du *De Pignoribus Sanctorum*.

verties; surtout il est fier de sentir le Seigneur vivre en perpétuelle communion avec ces élus qui peuplent les monastères, puisqu'à chaque moment, par des visions et par des miracles, il manifeste et sa volonté, et l'intérêt qu'il prend aux affaires de l'ordre. Dieu devait s'occuper avec plus de soin de ces hommes voués à lui, consacrés à sa personne et à celle de son divin fils, que de ceux qui vivent égarés dans le siècle. N'est-ce pas cette noble conception de la vie monastique qui l'a saisi d'une si profonde émotion, quand il nous raconte sa première entrevue avec les religieux assemblés au chapitre de l'abbaye de Saint-Germer? Et, même après avoir éprouvé bien des déboires de la part de ses frères en religion, envieux de ses succès, jaloux de son intelligence, il ne cache pas sa tristesse lorsqu'il doit les quitter pour remplir les augustes fonctions d'abbé.

Il admire l'institution monastique sans s'aveugler sur les défauts ou les vices des

individus : moines frivoles, gourmands, brutaux, voleurs, débauchés, il ne nous cache rien. Chacun de ces exemples d'ailleurs est une salutaire leçon pour ses lecteurs, car il nous décrit complaisamment les justes punitions que Dieu leur infligeait. Qu'importe l'indignité de certains membres du clergé régulier, quand on songe à l'admirable influence de cet état monastique qui entraîne à la sainteté, au dévouement, au sacrifice, des jeunes nobles, riches et brillants, Évrard, Simon, Thibaud!... La fortune leur souriait; séduits par le charme sévère, mais divin du cloître ou de la retraite, ils ont préféré une vie de privations, d'austérité ascétique. Et si c'est un moine qui prêche, il ne prêche pas pour sa chapelle; il sait bien de quels maux sont accablés les monastères bénédictins et les réformés clunisiens : la richesse des maisons, l'origine noble et laïque des abbés ont entraîné tout l'ordre dans une corruption qui le désole. Il regrette « les temps anciens où

florissait la vie monacale », où, à l'étranger comme en France, s'élevaient partout des établissements religieux. « Une si grande multitude venait s'y réfugier qu'on s'étonnait de voir une si étroite enceinte contenir une telle affluence d'hommes »; il regrette le temps où Luxeuil et tant d'autres célèbres monastères se fondaient et se développaient, où, comme le disait Raoul Glaber, la France se couvrait « ainsi qu'une robe de mariée, d'un manteau blanc de cathédrales ».

Mais « le relâchement de la sainte règle de vie » suivit le succès; avec la fortune « on méprisa le travail des mains ». Les moines qui encombraient les couvents, les abbés qui les dirigeaient, étaient non pas « des hommes qui avaient abandonné le siècle par dégoût pour le péché », mais des cadets de famille voués à la vie monacale par la volonté de leurs parents, ou de riches nobles qui gouvernaient leurs abbayes comme un suzerain gouverne son fief et qui vivaient en grands

seigneurs au milieu de leurs bénéfices. C'était « à qui dilapiderait les richesses des églises, prodiguerait leurs ressources en folles dépenses » ; « la religion était oubliée ». Il fallait une réforme [1].

Et le moine de Saint-Germer, l'abbé de Nogent, ne craint pas d'opposer à l'ordre bénédictin et clunisien, auquel il appartenait, l'admirable austérité, la piété simple et vraiment religieuse de l'ordre rival que saint Bruno venait de fonder : les Chartreux. Le Rémois Bruno, « qui était instruit dans les arts libéraux et les hautes sciences », avait fui sa patrie où régnait l'impie et simoniaque Manassès. Il

1. La réforme était pressante en effet : après les Chartreux, fondés par Bruno, ce fut Cîteaux, que Robert de Molesmes fonda pour lutter contre la décadence clunisienne.

Guibert ne parle guère des femmes. Nous pouvons suppléer à ce silence par une lettre curieuse de saint Ives. L'évêque de Chartres demandait à Gautier de Meaux de faire fermer le monastère des nonnes dépravées de Sainte-Fare. « Il faut, déclare Ives, ou réformer le couvent, ou le confier à des moines », en prescrivant de tenir les religieuses sous une rigoureuse discipline, afin « d'arracher à leur perte les âmes de ceux qui périssent par la société de ces femmes ! »

avait choisi, près de Grenoble, un rocher escarpé, « d'un aspect effrayant, auquel on parvenait par un sentier difficile, et au-dessous duquel s'ouvrait un gouffre profond » ; il y élut domicile avec treize frères, et y établit la règle nouvelle. Les cénobites, au lieu d'être réunis dans le cloître, avaient chacun leur cellule, où ils travaillaient, mangeaient et dormaient. Une fois par semaine, le pourvoyeur leur donnait les aliments permis : du pain et des légumes qu'ils faisaient cuire chez eux. Le dimanche, si quelque personne charitable leur en donnait, ils mangeaient du poisson et du fromage, mais jamais ils n'acceptaient ni or, ni argent, ni ornements d'église. Ils ne parlaient jamais, portaient un cilice sous leurs vêtements et se livraient aux travaux des champs, à l'élevage ou à l'étude, en vue de laquelle ils avaient, dans leur pauvreté, amassé une riche bibliothèque; « car moins ils possédaient de biens matériels, plus ils travaillaient pour acquérir cette nourriture

qui ne périt point, mais vit éternellement. » L'enthousiasme qu'ils provoquèrent fut immense. Bruno alla convertir la Pouille et la Calabre, refusa la dignité épiscopale et travailla, par la création d'innombrables filiales, à développer son ordre. Grands monastères et « petites maisons pour abriter deux ou trois frères », la sainte règle se répandait partout. « Dans les campagnes, les bourgs, les villes, les châteaux forts, dans les forêts et les champs, on vit soudain surgir des essaims de moines; on entendit retentir le saint nom de Dieu dans les lieux où les bêtes féroces avaient jusque-là établi leur retraite, et les larrons leur domicile. »

Riches et pauvres, femmes, enfants, vieillards, c'était partout de nouvelles conversions, et le moine qui avait approuvé sa mère quand elle abandonnait un fils de huit ans pour se retirer au couvent, cite avec admiration ces femmes de haut rang qui renonçaient à leur mariage et oubliaient leurs affections de mères

et d'épouses, pour transporter loin du monde toutes leurs richesses, et se consacrer à Dieu. Il oublie seulement de nous dire ce qu'en pensaient les enfants et les maris ainsi dépouillés et abandonnés!

Malgré cette belle tentative, malgré la réforme de Cîteaux, dont Robert de Molesmes prit l'initiative un quart de siècle plus tard, le monachisme était gravement atteint.

*
* *

Après les grands prélats et le petit clergé, Guibert nous parle aussi du peuple. Il le connaît peu, car il l'a peu fréquenté. Il vivait au couvent, en dehors de la foule, et n'eut l'occasion de le voir de près qu'au moment de l'insurrection de la commune de Laon. Cette révolution, qui désola la ville et le pays de Laon, bien que dirigée contre un évêque indigne et haï de Guibert, lui est particulière-

ment odieuse parce qu'elle s'opposait à l'Église, et qu'il en a vu les horreurs. Il ne nie pas la légitimité des revendications du peuple; il justifie même le soulèvement, puisque l'évêque n'avait pas tenu ses engagements. Mais il souffre de voir une foule ignorante se faire justice elle-même, au lieu d'attendre que Dieu ait accompli son œuvre. Il n'avait pas plus que ses confrères le sens de la démocratie. Voici comme il juge l'institution de la Commune : « Commune! nom exécrable et nouveau : tous les habitants rachètent par un cens annuel les obligations ordinaires de la servitude, moyennant quoi ils sont exemptés des autres charges et redevances imposées aux serfs ». Ce qui lui paraît énorme, nous semble aujourd'hui fort peu révolutionnaire. Mais la servitude était alors une condition sociale admise et qu'il valait mieux ne pas transformer. Ces monceaux d'or sortis de la poche des bourgeois et des serfs enrichirent l'évêque et les seigneurs,

mais causèrent leur ruine ; car, étonnés de voir la richesse de ce peuple qu'ils pressuraient depuis si longtemps, ils voulurent prendre plus qu'on ne leur donnait, et parjurèrent le serment de la Commune. D'où l'insurrection que la mort de l'évêque concussionnaire n'arrêta pas. Alors Guibert peut à bon droit critiquer la brutalité de ce peuple, qui d'ailleurs n'avait guère de bons exemples sous les yeux, autant que nous pouvons en juger par le haut clergé et la petite noblesse du Beauvaisis. Il s'indigne contre ces sauvages qui, non contents d'avoir tué Gaudry, mutilent et souillent son cadavre, pillent le palais épiscopal, envahissent et incendient un monastère de nonnes; contre ce serviteur d'un moine qui, après avoir tué son maître, « avec lequel il vivait dans une trop grande intimité », le laisse pourrir dans sa chambre, puis, craignant d'être trahi par l'odeur du cadavre, le fait rôtir dans la cheminée, « sous un de ces ustensiles qu'on appelle séchoirs » ; contre

ces sacrilèges qui profitent des troubles de Laon pour piller les trésors de l'Église ; ou contre ce paysan qui, par haine pour un prêtre, coupe en petits morceaux un crapaud et le cache dans le vase destiné au vin sacré. Le prêtre, malade à mourir, le ventre plein de petits crapauds, ne pût, paraît-il, vomir sa « multitude de petits reptiles » qu'en absorbant de la poussière du tombeau de saint Marcel dans de l'eau bénite.

*
* *

Papes incapables, rois indignes, nobles vicieux et cruels, femmes frivoles, prélats simoniaques et débauchés, clercs ignorants et cupides, peuple sauvage, telle est la société au milieu de laquelle vivait Guibert. Il fallait que sa foi fût bien forte pour lui permettre de voir la main de Dieu diriger tout ce monde barbare, et que la puissance de Dieu fût

prodigieuse pour arriver à faire de grandes choses avec de pareils instruments.

Mais Guibert ne désespère jamais : Dieu fait son œuvre, et le monde ne peut que progresser.

CHAPITRE II

JUIFS, SORCIERS ET HÉRÉTIQUES

Pour le moine Guibert, outre l'opulence et la débauche, une des principales causes de corruption et de perdition morale qui menaçaient le clergé régulier était la sorcellerie. Sans parler encore de l'hérésie raisonnée et convaincue, qui est souvent une forme dissidente de la foi chrétienne, la sorcellerie, magie noire, dévotion à Satan, faisait des ravages dans les monastères. L'exaltation mystique dans laquelle vivaient certains de ces religieux, la terreur divine, la crainte du diable, les visions et les miracles fantastiques

dont ils étaient chaque jour spectateurs, devaient fatalement les entraîner à la sorcellerie : d'abord pour écarter le démon, puis pour l'attacher à quelque ennemi, enfin pour se le concilier et obtenir de lui la fortune ou la puissance. On croyait vivre en perpétuel voisinage avec Satan et ses armées de démons, innombrables et terribles bandes qui épiaient spécialement les couvents, car leur maître, paraît-il, était friand des âmes de religieux. Elles avaient pour lui d'autant plus de valeur qu'elles s'étaient plus rapprochées de Dieu, et il n'y avait pas une maladie, pas un accident, pas une mort subite ou violente dans laquelle on ne reconnût l'intervention du « Prince du Mal ».

Mais le simple religieux catholique n'est pas spontanément sorcier. Il ignore en quoi consistent les sorcelleries et le culte de Satan. Il faut que quelque méchant l'induise en tentation. Qui sera ce séducteur pervers et redoutable? — Le Juif. Ici se révèle tout l'antisémi-

tisme naïf du moyen âge, qui considère non la question de race, mais uniquement la question religieuse : et Guibert ne juge pas autrement que ses contemporains.

Le Juif est l'héritier de Judas, de celui que Dieu a élevé jadis d'autant plus haut qu'il voulait l'abaisser plus bas; le Juif qui ne croit pas à l'Eucharistie, qu'on ne brûle pas encore parce qu'il est Juif, mais qui est souvent brûlé à cause des crimes qu'on lui impute. — Guibert raconte sans indignation comment les habitants de Rouen, sur le point de partir pour la Croisade, traitèrent les Juifs assez nombreux qui se trouvaient dans la ville. Ils disaient : « Nous désirons aller combattre les ennemis de Dieu en Orient; mais nous avons sous les yeux des Juifs, race plus ennemie de Dieu que ne l'est aucune autre : c'est prendre l'affaire tout à rebours! » A ces mots, ils courent aux armes, « chassent de force ou par artifice les Juifs dans une église, où ils les massacrent tous sans pitié et sans égard pour

le sexe ni l'âge ». Pourtant, ajoute Guibert, on épargnait ceux qui voulaient bien embrasser la foi chrétienne : le Baptême ou la Mort! Il ne dit pas si les conversions furent nombreuses.

Beaucoup de Juifs étaient instruits, et naturellement considérés comme sorciers. Plusieurs de ceux dont parle Guibert avaient étudié la médecine : de là à être empoisonneurs et alchimistes, il n'y a qu'un pas. C'est un Juif qui aide la comtesse de Soissons à crever les yeux et à arracher la langue à un malheureux diacre, puis à empoisonner son propre frère. C'est dans la maison d'un Juif que le misérable comte Jean de Soissons donnait ses rendez-vous d'amour à « la vieille et laide prostituée » avec laquelle, « dans les fureurs de sa honteuse lubricité », il trompait sa jeune et belle épouse. En même temps, pour donner le change, il envoyait, « quand les lumières étaient éteintes », un de ses parasites prendre sa place dans le lit de sa femme.

Cet ami et protecteur des Juifs était si bien circonvenu par eux, il montrait pour leurs doctrines un si vif penchant que, « chose que les Juifs eux-mêmes n'oseraient jamais », avoue Guibert, il parlait du Christ en termes criminels. Il proférait de telles abominations que les Juifs, effrayés d'avoir un ami aussi compromettant, le regardaient comme un insensé. Un soir, le samedi de Pâques, il était allé veiller dans l'église ; abordant un humble clerc, il lui demande de lui expliquer les mystères de la Semaine Sainte. Tandis que le clerc lui parle candidement de la Passion et de la Résurrection, il l'interrompt en traitant son récit de fable mensongère. Celui-ci, étonné, lui demande ce qu'il vient alors faire dans l'église : « C'est, répliqua le comte, que je m'amuse à regarder les belles femmes qui viennent y passer la nuit ! »

La mort de cet ami des Juifs fut digne de sa vie : après avoir eu la vision d'un effrayant et immense globe de feu, il se rendit encore

chez sa vieille prostituée. « Mais ce fut avec l'affreuse mort qu'il coucha », dit Guibert. Comme il souffrait d'horribles tortures, il manda un clerc pour le consulter sur la nature de ses urines. Apprenant qu'il allait mourir, et pressé d'expier sa vie de débauches par le repentir, la confession et de pieuses donations, il s'écria, hors de lui : « Tu veux, je le vois, que je donne mes biens aux parasites, c'est-à-dire aux prêtres! Ils n'en auront pas seulement une obole.... D'ailleurs, de plus malins que toi me l'ont dit : toutes les femmes doivent être communes, il n'y a aucun péché à se livrer à leurs caresses ». Après ces blasphèmes, il gesticula comme un fou furieux, renversant tout le monde, menaçant sa femme de coups de pied, si bien qu'il fallut le ligoter, lui tenir les mains et attendre ainsi que, enfin épuisé, il rendît son âme au Diable.

Mais le comte Jean était un laïc, un noble issu d'une famille déjà tarée, d'un père débauché, d'une mère fratricide. Il n'y avait

rien d'étonnant à ce qu'il se laissât entraîner par les Juifs. Bien plus grave était l'action du Juif quand elle s'attaquait à quelque religieux, véritable fils du Christ et pauvre brebis du grand troupeau du Sauveur. Et pourtant la malice savait triompher de la foi! Le Juif rôdait toujours autour des couvents, comme les troupes des démons, ses frères : c'est ainsi qu'un moine, élevé, depuis son enfance, dans le cloître, tombé malade et placé par l'abbé dans une cellule attenante au monastère, « eut l'occasion de parler de son mal à un certain Juif qui avait étudié la médecine ». Une confiance charmante s'établit entre eux; ils se révélèrent mutuellement leurs secrets, et bientôt le moine, « plein de curiosité pour les étranges artifices du Juif, qui s'entendait en maléfices », insista auprès de lui pour qu'il lui permît de participer à ses sorcelleries. Le Juif lui promet d'être son entremetteur auprès du diable, et, au jour dit, au lieu convenu, il le met en présence du « Prince Scélérat ». Le

moine ayant demandé au démon de l'initier à sa doctrine, celui-ci lui déclare qu'il doit pour cela renoncer à la foi chrétienne et lui offrir un sacrifice. — « Et quel sacrifice? — Le sacrifice de ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, dit Satan. — Quoi donc? — Une libation de tes forces viriles, et, lorsque tu les répandras devant moi, tu en goûteras le premier ainsi que doit faire le sacrificateur! » Et Guibert de s'indigner justement : « O crime, ô honte, et celui de qui on exigeait une telle chose était prêtre! Offense sacrilège à l'hostie sacrée! » Le misérable fit la libation demandée et reçut, en échange, du Malin le don magique : il était enchanteur. Il parvint même à métamorphoser une femme en un chien énorme! Mais Dieu, dans son infinie bonté, lui envoya une salutaire maladie, et la confession sauva son âme.

Les Juifs toutefois ne sont pas à jamais damnés : ils peuvent se convertir. C'est ainsi que dans le massacre de Rouen, le jeune

comte Guillaume sauva un enfant en bas âge, dont il avait eu pitié, le fit baptiser et élever dans la religion chrétienne par sa mère, la comtesse Hélisende, puis au couvent de Saint-Germer, où Guibert le connut. C'était un moine modèle, reconnaissant à ses sauveurs de l'avoir tiré des erreurs du judaïsme, plus attaché à l'austérité de la règle qu'aucun de ses compagnons, et qui fut, par sa pénétrante et vive intelligence, la gloire du couvent. C'est pour lui que Guibert écrivit son livre *Contre les Juifs*, traité de théologie sur l'*Eucharistie* et pamphlet dirigé contre l'infâme Jean de Soissons. Le jeune moine goûta tellement l'ouvrage de Guibert « qu'il travailla dans sa pieuse ardeur à en composer un du même genre, avec les arguments de la foi ». — Nous pensons qu'à côté des Juifs sorciers, des Juifs empoisonneurs et des Juifs convertis, il y avait encore au XIe siècle quelques Juifs, restés fidèles au Talmud, et cependant honnêtes gens, dont Guibert ne nous a pas

parlé... parce qu'il ne les connaissait pas, ou ne voulait pas les connaître.

La religion catholique avait d'autres ennemis que les Juifs. Le XIe siècle, en particulier, vit se produire en France une émouvante éclosion d'hérésies, parallèle à la campagne de réforme ecclésiastique provoquée par le Saint-Siège. En dehors des hérésies d'école, sorties des discussions théologiques, sur l'essence de l'Eucharistie ou la prédestination et la grâce, et qui datent de bien des siècles, fruit naturel des recherches scolastiques et du développement de la pensée libre, illustrées par Claude de Turin, Gotteschalck, Scot Érigène, et, plus tard, par le célèbre Bérenger de Tours, nous constatons à la fin du XIe siècle un mouvement hérétique d'un caractère tout différent. Ce mouvement semble être né d'un besoin de réforme, réalisée, non pas officiellement par l'Église comme celle de Grégoire VII, mais par les individus eux-mêmes, devenus seuls juges de ce qu'il con-

venait de garder et de pratiquer dans le Christianisme. L'immoralité du clergé avait provoqué ce mouvement : immoralité des monastères trop riches, dirigés par des abbés plus chevaliers que moines; immoralité du clergé séculier, débauché et simoniaque, que le pape même ne parvenait pas à corriger. Puisque les ministres étaient indignes, ne valait-il pas mieux se faire une conception intime, individuelle, de la foi, l'appliquer à sa manière, et vivre conformément aux leçons du Christ? Les papes eux-mêmes étaient responsables de ce mouvement par leurs décisions contradictoires : Alexandre II, par exemple, tout en condamnant le concubinage des clercs, prétendait que les sacrements donnés par les prêtres mariés n'en étaient pas moins valables; Urbain II, réformiste intransigeant, vient dire le contraire. Qui croire? De qui recevoir les sacrements dès lors? A qui se fier? Ne valait-il pas mieux s'en tenir à la parole du Christ, beaucoup plus simple et plus édifiante, beau-

coup plus rapprochée aussi de la vérité de Dieu que les contradictions de ses ministres? Si bien que l'hérésiarque, au XIe siècle, « s'oppose à la tradition, s'écarte du sentier battu par sa façon de comprendre le dogme et les institutions de l'Église, non par incrédulité, mais par piété, en voulant ramener les mœurs et la discipline à l'âge d'or de la constitution chrétienne [1] ». Afin de bien montrer leur supériorité sur le clergé corrompu qui les entourait, ces hérétiques menaient une vie austère de privations et de sacrifices, considéraient l'union sexuelle comme un péché, et, de crainte de recevoir les sacrements de mains impures, renonçaient au baptême et à la communion.

Guibert, qui n'est pas très au courant des différentes sectes et de leurs doctrines, les traite tous de Manichéens, à cause des analogies qu'il trouve entre leurs idées et celles

1. Luchaire, *Histoire de France.*

des Manichéens dont parle saint Augustin. Il ne nous dit cependant pas qu'ils crussent comme eux au double principe du Bien et du Mal; leur prétention de « mener une vie conforme à celle des apôtres », c'est-à-dire de retourner à la foi ancienne et aux pratiques religieuses du Ier siècle, nous porterait plutôt à les rattacher aux Vaudois ou à la secte des Apostoliques, qui se développera au XIIe siècle, et qu'il ne faut pas confondre avec celle des Néo-Manichéens ou Cathares[1]. Il était, d'ailleurs, difficile de se rendre compte de la doctrine de ces gens qui refusaient, même soumis à la torture, de révéler leurs convictions. Ils ne reconnaissaient pour juge que Dieu, et opposaient un stoïque mépris aux tentatives du clergé, qui cherchait à leur faire abjurer leurs erreurs.

Naturellement, l'imagination exaltée des

1. Cela réfuterait, d'ailleurs, ce que dit M. Luchaire sur ces hérétiques, en reportant à trente ans plus tôt l'origine des Apostoliques, qu'il fait sortir en 1145 du château de Monticor.

moines du moyen âge, les confidences ou les aveux mensongers des disciples qui les avaient abandonnés, peut-être pour n'avoir pas eu la force de se plier à l'austérité de la règle imposée, ne contribuèrent pas peu à en faire, aux yeux des orthodoxes, des monstres, et à leur faire attribuer non seulement des idées impies, mais aussi des pratiques et un culte abominables.

Guibert fut, avec son cousin Lysiard, évêque de Soissons, juge dans un procès instruit contre deux de ces hérétiques, les frères Évrard et Clément, du village de Bussi, dénoncés par une vieille matrone qu'ils avaient ensorcelée pendant plus d'un an, et par un diacre qui prétendait les avoir entendus proférer de méchants discours! De quoi sont-ils accusés? Guibert résume ainsi leur doctrine : « Ils déclarent nul le baptême des petits enfants; l'Eucharistie est pour eux un objet d'horreur »; ce qui s'explique fort bien par leur opposition aux sacrements donnés par des

prêtres indignes. « Ils condamnent le mariage et regardent comme criminelle l'union d'une femme et d'un homme. » Résultat naturel de leur austérité, qui leur commandait la continence, comme le pape l'ordonnait à tous ses religieux! Voici une accusation plus grave : « Ils traitent de fable le crucifiement du fils de la Vierge ». Est-ce le crucifiement lui-même ou les légendes qui l'entourent qu'Évrard et Clément n'admettaient pas? C'est la seule croyance nettement antichrétienne qu'on puisse leur reprocher, et elle cadre peu avec l'ensemble de leur foi. « Ils expliquent le verbe de Dieu par des discours longs et embrouillés. » Ici Guibert ne se donne pas la peine de discuter. Et d'ailleurs, les plus vénérés des théologiens du moyen âge n'ont guère fait autre chose à ce point de vue que les hérétiques de Bussi!

Enfin, si l'on passe de la théorie à la pratique, ils se livrent à un culte monstrueux. Et Guibert nous décrit une de leurs cérémonies

(en contradiction absolue, d'ailleurs, avec l'accusation lancée contre eux de condamner l'union des hommes et des femmes), messe noire aussi criminelle que les pratiques dont on accusa les Juifs pendant tout le moyen âge.

« C'est dans des caves ou des souterrains cachés qu'ils tiennent leurs assemblées : là, les deux sexes sont confondus pêle-mêle; là, pendant que les lumières sont allumées, une des femmes relève sa robe à la vue de tous les assistants, et se présente, dans cet état indécent, à celui qui est prosterné derrière elle. Aussitôt, on éteint les lumières, tous se mettent à hurler : Chaos! Chaos! et chacun s'unit à la première femme qui lui tombe sous la main. S'il en résulte une grossesse, aussitôt l'accouchement terminé, on se réunit de nouveau dans le même souterrain : on allume un grand feu, tous s'assoient autour, se passent l'enfant de main en main, puis le jettent dans le brasier, et, lorsqu'il est consumé, font de ses restes une espèce de pain, dont chacun mange

en guise de communion[1]. Quand on en a mangé, on ne revient jamais de cette hérésie. »

Le procès était difficile à instruire. Quand on les interrogeait, les coupables répondaient, simples d'esprit qui croyaient que le royaume de Dieu leur était réservé : « Ne cherchez pas, au nom de Dieu, à sonder si profondément nos idées : nous croyons tout ce que vous dites ». Sur le baptême, ils répètent les paroles de saint Marc : « Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé ». Et ils « s'expliquent dans les termes les plus chrétiens », si bien que, incapable de les convaincre d'erreur,

1. Ce sacrilège, la parodie de la communion sous cette forme infâme, est une des inventions du clergé du XI[e] et du XII[e] siècle. Les hérétiques, manichéens ou autres, des premiers siècles de l'Église, étaient aussi accusés de se livrer à de monstrueuses orgies; mais, ce qui fait véritablement ressembler ces scènes, que Guibert nous raconte, à des messes noires, c'est l'introduction de cet élément nouveau, le simulacre de la communion avec une hostie sacrilège. De là dérivera plus tard le cérémonial de la messe noire proprement dite, dans laquelle le prêtre dissident commence par consacrer une hostie véritable sur le ventre d'une femme nue avant de se livrer à d'autres pratiques sataniques.

Guibert conclut que, comme les Priscillianistes, ils appliquent la maxime :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

Cependant, il fallait les éprouver : on décida de les jeter dans une cuve pleine d'eau. Après avoir reçu la Sainte Communion, ils jurèrent n'avoir jamais rien dit, cru ni enseigné de contraire à la foi chrétienne. Clément, jeté dans le bassin, surnage! L'évêque ne savait quel parti prendre. Il s'en rapporta au Synode de Beauvais. Heureusement pour ses hésitations, le peuple des fidèles avait moins de scrupules. Pendant l'absence de Lysiard et de Guibert, il courut à la prison, enleva les frères hérétiques, et sur un bûcher élevé en dehors de la ville, les brûla! La question était tranchée. Guibert trouve légitime le zèle du peuple de Dieu contre ces misérables.

Cette histoire étrange, ce récit, un des premiers sans doute[1] que nous ayons de la

1. Une preuve du peu de fondement qu'avaient ces accusations d'orgies sataniques vient de l'identité même qu'on

célébration d'une messe noire, nous intéresse particulièrement après ce que Guibert nous a dit des Juifs. En effet, il est à remarquer qu'au moyen âge les accusations odieuses lancées contre les Juifs (surtout au sujet du meurtre rituel) ne sont autre chose que la répétition fantaisiste de celles dont on accablait les sorciers de toute sorte, les magiciens et nécromans qui trouvaient dans le mysticisme catholique un facile champ d'exploitation. Nous avons vu, d'un côté, un Juif accusé d'un acte de sorcellerie accompagné de pratiques immondes; d'autre part, Guibert, par le récit de la messe noire des hérétiques apostoliques de Bussi, nous donne un exemple des accusations qui seront souvent reprises contre les Juifs au cours du XIIe siècle et surtout du XIIIe au XVIe siècle. Celles-ci n'étaient pas plus

trouve dans tous les récits analogues. Le même cliché servait, suivant les circonstances, pour des hérétiques fort différents. En 1027, dans l'affaire des hérétiques d'Orléans, on reproche aux accusés de se livrer aux mêmes débauches, et à peu près dans les mêmes termes. Voir, à ce propos, le texte curieux du *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, 109-115.

fondées que celles-là. Mais il est curieux de voir d'où elles sortirent, comment on les formulait, et comment, en somme, l'Église catholique devait toujours triompher par les mêmes moyens, par les mêmes fables, de tous ceux qu'elle ne pouvait asservir à sa foi. On ne doit pas oublier néanmoins que, très certainement, une foule d'empoisonneurs commirent leurs crimes, en s'attribuant, comme sorciers, un pouvoir surnaturel.

CHAPITRE III

L'ORIENT MUSULMAN
ET LES DÉBUTS DE LA PREMIÈRE CROISADE

Les qualités d'observateur et de psychologue que nous avons remarquées chez Guibert de Nogent, quand il décrit les mœurs de ses compatriotes, se retrouvent dans son histoire de la première croisade qu'il intitule *Gesta Dei*. Le savant abbé, au lieu de se contenter de reproduire les récits de ses prédécesseurs, se permet de juger, de critiquer, de discuter les *Gesta* anonymes qui sont le premier récit de cette expédition. Bien plus : il ajoute à ce texte primitif toute une introduction, dans laquelle, tirant de son propre fonds tout ce qu'il savait

sur l'Orient, il nous dépeint le monde musulman tel qu'il croit le connaître. Puis il nous conte, dans une série de chapitres originaux, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu dire des préparatifs de la croisade, la prédication d'Urbain II, l'enthousiasme et le départ des premières bandes.

Il nous a paru intéressant de rechercher ce que le moine catholique pensait des hérétiques orientaux, et de voir comment il appréciait l'entreprise de ses coreligionnaires. Dans ces pages, qu'il n'emprunte à personne, on remarque le plus curieux mélange d'ignorance et de sens critique, de superstition et d'impartialité, de naïveté et de réelle observation. Le moine de Nogent est le premier de nos historiens qui ait compris, sans l'appliquer toujours, ce qu'étaient la méthode et la critique historiques.

Avant d'aborder le récit même de l'expédition, Guibert nous raconte[1] ce qu'il sait des

1. M. Thurot, dans la préface de son édition des *Gesta Dei*

hérésies orientales et des erreurs du « nouveau prophète Mathomus » (Mahomet), erreurs « qui ont infesté les lieux mêmes jadis illustrés par le Sauveur ». Toute la terre d'Orient, divisée entre les sectes d'Arius et de Manès, séparée de la sainte tradition catholique et inondée par les Eunomiens, Eutychiens, Nestoriens et tant d'autres, était rapidement devenue, à cause du relâchement des mœurs et de la religion, la proie des Gentils. Dans cet état d'anarchie que favorisait le Dieu chrétien, irrité de l'impiété avec laquelle ces hommes s'étaient écartés de la foi de leurs ancêtres, se développèrent l'esclavage, la prostitution obligatoire et réglementée au bénéfice de l'empereur, l'usage de communier avec du pain fermenté. Telle était la conception qu'avait Guibert de la décadence et de la dissolution de l'empire d'Orient. Il nous rapporte

(*Historiens des Croisades*, t. IV, p. xv-xx), indique avec précision tous les chapitres de l'œuvre de Guibert, qui ne sont empruntés à aucun historien antérieur, et forment par conséquent la partie absolument originale de son histoire.

des racontars de moines quand il prétend que l'empereur de Constantinople forçait tout père de famille à faire d'un de ses fils un eunuque, et d'une de ses filles une prostituée, qui était tenue de lui remettre la moitié de ses recettes. Mais il est dans le vrai lorsqu'il décrit l'état d'anarchie qui divisait l'Orient, et la rapidité avec laquelle se répandit la religion de Mahomet; il a bien vu comment la discorde religieuse a entraîné l'anarchie politique et, partant, la faiblesse de ces peuples qui, ennemis les uns des autres, faisant appel à l'étranger, ont fini par provoquer l'invasion de l'Occident sur l'Orient.

Retournons à nos hérétiques : corruption des mœurs, corruption de la religion, cette décadence ne devait pas tarder à les ramener au plus bas paganisme. Un homme se trouva alors, véritable mauvais génie de ces races perdues, qui hâta leur chute. C'était un ermite ambitieux qui voulait se faire nommer patriarche d'Alexandrie. Convaincu d'hérésie, il échoua

dans ses orgueilleux projets, et « médita, dans son iniquité, sur les moyens de répandre au dehors son perfide venin, et de se venger en pervertissant les dogmes de l'Église catholique ». Le démon lui suggéra d'aller trouver le jeune Mathomus, futur prophète, qui « recueillera ses enseignements et les répandra avec lui ». L'ermite va trouver son prophète, et commence par lui faire faire un beau mariage avec une riche veuve, éblouie par les prédictions de gloire dont on entourait son futur mari. Mais ce Mathomus n'était qu'un débauché épileptique : « il avait fréquemment de violentes attaques du mal d'épilepsie, ou mal caduc, qui tournait ses yeux, décomposait son visage, faisait écumer ses lèvres et se choquer brusquement ses dents ». La jeune épouse, effrayée et inquiète, va trouver son ami l'ermite, qui la rassure en lui disant que ces attaques étaient la preuve même de l'inspiration divine. Rassurée et fière d'être unie à un homme appelé à de si hautes destinées, elle

reprend la vie conjugale, et, avec l'ermite, accompagne son mari dans ses prédications.

Partout Mathomus proclame la religion nouvelle; partout il est, grâce au démon, accueilli comme un prophète. Les peuples les plus éloignés accourent à lui, avides d'entendre prêcher cette foi qui permettait à ses sectateurs de se livrer à toutes les turpitudes. En effet, ce prophète enseignait d'abord que Jésus n'était qu'un homme; que la loi de Moïse et celle du Sauveur n'étaient que des fables; que tous devaient « user librement des plaisirs de la chair » et « s'abandonner à la volupté plus que ne font les animaux, non par voie de mariage, mais par tous les excès d'une débauche effrénée, au point de se livrer à des désordres qu'il n'est pas décent de rappeler, et que les bêtes ignorent complètement ». Enfin il « adopta la circoncision » et « lâcha les rênes à toutes les impuretés ».

Mais il fallait à cette foule idolâtre une loi écrite : Mathomus devait leur apporter un livre

divin. Quelle supercherie allait-il inventer pour faire croire ses fidèles à la révélation du dogme nouveau? Il écrivit son livre, le *Coran*; puis, dans son esprit fertile, imagina le stratagème suivant : après avoir réuni la multitude de ses disciples dans une grande plaine, il leur imposa un jeûne de trois jours, afin de mieux recevoir la loi que Dieu leur enverrait, et rentra dans sa tente pour préparer sa ruse. Or, Mathomus possédait une vache si bien apprivoisée qu'elle accourait à lui dès qu'elle entendait le son de sa voix. Il attacha son livre aux cornes de l'animal, l'enferma dans sa tente, et, le troisième jour, parut au milieu de son peuple pour faire un discours. « Mais à peine la vache l'eut-elle entendu parler qu'elle bondit hors de la tente, et, traversant la foule, vint se coucher aux pieds de l'orateur comme pour le féliciter et lui offrir le livre attaché à ses cornes. » Nul ne pouvait douter de l'origine miraculeuse de la loi nouvelle. Tous furent remplis d'admiration, et ce

livre, déroulé, présenté à l'impatience haletante des fidèles, remplaça désormais pour eux les saintes Écritures.

Les débauches qui suivirent, la dépravation de mœurs qu'encourageait la religion du prophète, on peut les deviner. La doctrine impie se répandit en Afrique, en Égypte, en Éthiopie, en Libye, en Espagne même!... Quant à Mathomus, il trouva une mort digne de sa vie. Un jour qu'il sortait seul, il fut frappé d'une attaque d'épilepsie, au milieu d'un troupeau de porcs. Ceux-ci le dévorèrent si complètement « qu'on ne retrouva de l'excellent législateur que les talons ». Ainsi « périt ce pourceau, livré aux pourceaux, et dévoré par eux, afin que son ministère d'obscénités fût terminé par la fin la plus obscène ».

Et Guibert se flatte d'avoir écrit sur ce sujet un quatrain qui sera *aere perennius*, *regalique situ pyramidum altius* :

« Celui qui avait vécu en pourceau est dévoré par les dents des pourceaux. Ses mem-

bres bienheureux, devenus les excréments des pourceaux, sont resplendissants. Que celui qui veut l'adorer porte à sa bouche les talons qui restent de lui, et à son nez ce que les pourceaux en ont rendu. »

C'est contre les infâmes disciples d'un tel apôtre, de ce Mathomus faux prophète hystérique, que, sous le pontificat d'Urbain II, les Français allèrent guerroyer en Orient. Cette expédition grandiose, qui allait pendant deux siècles déverser sur la Grèce, l'Empire Byzantin, la Palestine, l'Égypte et même la Tunisie, des multitudes fanatisées par l'idée religieuse, et, peut-être aussi, heureuses de trouver un libre champ pour la guerre, le pillage et le massacre, avait fortement impressionné Guibert. L'idée de faire une guerre désintéressée pour défendre la cause de la religion chrétienne devait plaire au moine catholique, et il ne ménage pas ses éloges à ceux qui l'ont entreprise. Après avoir énuméré toutes les guerres de l'antiquité, et fait grand étalage

d'érudition en parlant des guerres médiques et d'Alexandre, de Philippe et de Xerxès, de la bataille des Thermopyles, puis des Chaldéens et des Romains, il compare à la lutte nouvelle ces guerres fameuses de l'antiquité. Certes, il ne refuse ni le courage ni la vaillance aux guerriers qui ont illustré ces époques lointaines. Mais on reconnaîtra aussi, ajoute-t-il, qu'il est juste de flétrir à jamais cette fureur opiniâtre de faire partout la guerre sans aucun autre motif que la passion de gouverner le monde! Le voilà donc nettement antimilitariste, notre bon abbé de Nogent, et ennemi déclaré de la guerre de conquête. Il blâme les hommes « d'exalter la lie fangeuse de ces siècles », et trouve que dans l'histoire de ces pays envahis par la force des armes des Gentils, dans ces soulèvements de peuples rassemblés par leurs rois pour porter le pillage et la guerre chez le voisin, « c'étaient la terreur et la violence qui contraignaient les soldats à suivre les chefs ». Au

contraire, quelle admirable expédition que la croisade! « que ces peuples marchant sans maîtres, sous la seule impulsion de Dieu, très loin de leur patrie, de la mer du Nord au fond de la Méditerranée, non par le désir d'une vaine renommée, ni par avidité d'acquérir des richesses nouvelles, ni pour reculer les frontières de leur nation, ni même (motif plus honorable) pour défendre la liberté et la chose publique, mais pour Dieu! »

Guibert connaît bien l'humeur guerroyante de ses contemporains, chevaliers pillards et bretteurs. Aussi trouve-t-il une ingénieuse explication du plan divin : c'est afin d'offrir un nouveau moyen de salut aux chevaliers qui s'entre-massacraient que Dieu a suscité les guerres saintes; pour que ces braves guerriers ne fussent pas tous contraints de gagner le ciel en embrassant la vie monastique, mais pussent y arriver en « demeurant dans leurs habitudes ».

N'était-ce pas Dieu, en effet, qui inspirait

une guerre aussi désintéressée, pour laquelle l'ardeur et la joie du départ faisaient dédaigner les honneurs, les richesses, les seigneuries, et les femmes les plus belles? C'est à la France spécialement que s'adresse le Souverain-Pontife; c'est par la France que passent les étrangers venus du Nord, « ces Écossais sauvages qu'on a vus accourir du fond de leur pays couvert de brouillards, jambes nues, vêtus de casaques au poil hérissé, portant sur leurs épaules un sac de vivres », et les autres barbares qui « ignorent tout langage humain » et ne savent que croiser leurs doigts pour faire comprendre qu'ils vont vers Dieu.

C'est sur la France, en somme, que rejaillit toute la gloire de cette guerre sainte. Aussi quel noble enthousiasme de patriotisme, je dirais même de nationalisme indigné, dans la réponse que fit l'abbé de Nogent à l'archidiacre de Mayence qui raillait les Français! « Si vous tenez les Français pour tellement faibles et lâches que vous croyez pouvoir

insulter par vos plaisanteries un nom dont la célébrité s'est étendue jusqu'à la mer Indienne, dites-moi donc à qui le pape Urbain s'adressa pour demander des secours contre les Turcs? N'était-ce pas aux Français? »

La France était donc la nation élue par Dieu pour accomplir son œuvre; le récit même de ces actions sera intitulé par Guibert : *Gesta Dei per Francos.*

L'empereur d'Orient, qui ne recherchait pas si loin l'intervention divine et connaissait peut-être, mieux que ne semble le faire l'honnête abbé de Nogent, le fond de l'âme de nos chevaliers, leur écrivait en même temps[1] : il réclamait leur secours, non seulement « par amour pour les saints apôtres », mais parce qu'ils trouveraient là-bas « de l'or et de l'argent que les Gentils possèdent en quantités incalculables »; et comme il les savait sen-

1. Lettre aujourd'hui reconnue apocryphe. — Cf. Riant, *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 71; et G. Paris, *Revue critique*, 1879, t. II, p. 379.

suels, il leur disait « qu'ils y trouveraient des femmes d'une remarquable beauté ». Argument qui choque fort le bon Guibert en même temps qu'il froisse son patriotisme. « Il était inconvenant, dit-il à ce sujet, de proposer pareille chose à des hommes sages et tempérants (n'était-ce pas s'avancer bien loin, et même se contredire?), et d'attirer ceux qu'il sollicitait en exaltant les charmes des femmes de son pays, comme si les femmes grecques ou turques étaient douées d'une si grande supériorité sur ce point qu'elles dussent être préférées aux Françaises! » Le pieux moine parlait-il en connaissance de cause? J'ose espérer que non. En tout cas, cette indignation partait d'un louable sentiment.

Quel que fût le motif qui poussait l'Occident à se ruer sur l'Orient, l'enthousiasme des croisés fut admirable. Aussitôt le concile de Clermont terminé, « il s'éleva une grande rumeur à travers toutes les provinces de la France ». Chacun poussait ses parents et ses

voisins à s'engager dans la « voie de Dieu ». Suzerains et vassaux, bourgeois et pauvres manants, tous sont enflammés d'un zèle si ardent « qu'ils ne s'arrêtent pas à considérer les richesses dont ils disposent, ni le regret de renoncer à leur maison, à leurs vignes, à leur champ ». Les résultats économiques de cet enthousiasme frappèrent notre historien : cette année-là, une terrible disette éprouvait la France; de riches accapareurs avaient acheté tout le grain, et les pauvres en étaient réduits à se nourrir de racines; aussitôt la croisade annoncée, chacun se met à vendre à vil prix tout ce que renferment ses greniers, afin de s'acheter un équipement, et la disette est conjurée! « Les richesses des avares ressortirent tout d'un coup, et ce qui paraissait fort cher auparavant était soudain vendu partout pour une somme modique : si bien que la famine se transforma pour les malheureux en une abondance miraculeuse. »

Ce n'était pas une armée, c'était un peuple

en mouvement qui parcourait la France. Aux cris de : *Dieu le veut!* hommes, enfants, jeunes filles, vieillards, tous voulaient partir; et avec leurs attelages de bœufs ferrés comme des chevaux, traînant de lourds chariots sur lesquels ils entassaient provisions et petits enfants, ils partaient, sans rien savoir, sans rien comprendre. Aussitôt qu'ils apercevaient un château ou une ville, ils demandaient si c'était bien là cette Jérusalem vers laquelle ils marchaient!

Les conséquences sociales de cet enthousiasme ne sont pas moins curieuses : la France, jusque-là déchirée par les troubles et les brigandages, résultat naturel des incessantes guerres privées, est soudain pacifiée. Au lieu de piller son voisin, on s'en va trouver l'évêque le plus proche, lui demander de vous marquer du signe de la croix, suivant les ordres du Saint-Père; et bientôt, chacun portant sur sa poitrine la croix de laine, symbole de la campagne entreprise, on vit défiler à

travers les plaines de France les bandes de Pierre l'Ermite; puis les troupes de Godefroy, d'Hugue, de Robert et de Raymond, les quatre seigneurs qui dirigeaient l'expédition militaire, sous la conduite du légat pontifical, Ascelin, évêque du Puy.

Guibert admire ce grand mouvement, mais il n'est pas aveuglé par le chauvinisme : le pieux abbé, qui prêchait toujours la modération, fut bientôt indigné des scènes de brutalité et de sauvagerie inutiles qui déshonorèrent l'expédition de Pierre l'Ermite. Il nous montre les Français, ses compatriotes, abusant de l'hospitalité des Hongrois, pillant leurs maisons, incendiant leurs granges, violant leurs filles. Cette « insolence, que ni la douceur des populations grecques, ni l'affabilité de l'empereur de Constantinople ne put adoucir », méritait une désapprobation devant laquelle le moine catholique ne recule pas. Il les flétrit, livrant leurs crimes à la postérité. Et s'il admire par ailleurs « l'extrême viva-

cité » des Français, il critique « leur légèreté », et les blâme « de se montrer au milieu des autres nations plus arrogants qu'il ne convient ».

Ces quelques traits sont d'un observateur bon psychologue qui, s'il ressuscitait aujourd'hui, ne trouverait peut-être pas que ses compatriotes aient beaucoup changé.

Désordres, massacres, pillages inutiles, Guibert ne cache rien de ce qui pourrait ternir la réputation des Français. Mais qu'importe? Ils accomplissaient le « Dessein de Dieu » ; et, si leurs moyens furent barbares et grossiers comme leurs âmes et leurs mœurs, leur œuvre du moins était grandiose.

CHAPITRE IV

L'ÉVEIL DU SENTIMENT NATIONAL EN FRANCE AU XI[e] SIÈCLE

Or, Guibert de Nogent vivait précisément au moment où se constituait la nation française. Après une révolution dynastique, la jeune France féodale s'affirmait en face de l'Allemagne; après avoir été dominés par leurs petits-cousins, les Carolingiens avaient subi la tutelle des Empereurs saxons et franconiens : depuis Hugue Capet, le royaume avait une dynastie vraiment nationale, indépendante, la cause du Roi devenait la cause du pays : leurs destinées étaient confondues. Qu'était ce pays à l'origine? Un duché autour

duquel gravitaient quelques comtés vassaux. Le Roi était suzerain plus que souverain ; mais, sorties de ce duché, la nation et la royauté vont se développer ensemble. Après un demi-siècle d'anarchie, la France se forme, le royaume s'organise. Petit à petit, par alliances ou par conquêtes, la suzeraineté du Roi s'étend. Il devient un souverain — et la Patrie se constitue. L'œuvre vraiment grandiose de Philippe Ier fut l'unification de cette France nouvelle. Il avait entrepris de rattacher à la couronne le plus grand nombre possible de principautés voisines, de rendre plus étroits les liens de vasselage qui liaient à lui les comtés dont il était le suzerain. S'il fut batailleur, c'est qu'il devait résister aux attaques de ceux qui voyaient ses États grandir à leurs dépens, profiter de la succession de Flandre (1070-1072), tenir en échec le duc de Normandie qui venait de décupler ses forces en conquérant l'Angleterre (1066). Il réalisa quand même son œuvre : en affermissant son pou-

voir, il assurait la vie de son royaume. Avait-il senti que la France devenait une grande nation, puissante et unie, dont il serait le centre? Pourquoi pas? Sa lutte contre la papauté ne fut autre chose qu'un effort prolongé pour créer, dans les diocèses soumis à son autorité, un clergé national, qui coopérât avec lui à l'émancipation de cette France nouvelle. La réalisation partielle de cet idéal, idéal parfois même inconscient, réalisation souvent non préconçue, mais que provoquaient les incidents et les luttes de chaque jour, est un titre de gloire suffisant pour celui que des ignorants ont appelé Philippe le Faible.

C'est sous le règne de Philippe Ier que s'est véritablement constituée la France. En effet, ne fallait-il pas que notre pays fût une *nation* au sens moderne du mot, et que les Français eussent conscience de ce qu'était leur Patrie, pour créer cette grande œuvre nationale : les *Chansons de Geste*? « L'Épopée, dit Gaston

Paris[1], est nationale par son sujet, elle l'est encore en ce qu'elle n'emprunte rien au dehors : elle est la création la plus spontanée, la plus directe du génie national. » Or, l'éveil de ce sentiment national, nos premières *Chansons de Geste*, datent du roi Philippe[2].

D'autre part, l'idée de « Patrie française » opposée aux pays d'outre-Rhin, apparaît pour la première fois, nettement exprimée, sous Philippe Ier. Devant l'ennemi héréditaire du Capétien, l'Empire, représentant l'ancien ordre de choses en face de la jeune France féodale, le pieux moine de Saint-Germer, devenu plus tard abbé de Nogent, comprit le premier que le royaume de Philippe devenait la Nation française.

Guibert était un moine, et son patriotisme

1. *La Littérature française au moyen âge*, Paris, 1890, p. 34.
2. *Ibid.*, p. 39 : « Les poèmes auxquels on peut attribuer la plus haute antiquité sont, dans l'état où ils nous sont parvenus, de la seconde moitié du XIe siècle; et on ne peut dire qu'il s'agisse de simples remaniements de forme : ils présentent des traits qui ne peuvent être antérieurs à cette époque. »

revêt tout d'abord un caractère ecclésiastique, c'est-à-dire que ce sont les grands événements religieux auxquels la France a été mêlée qui lui révèlent la grandeur de son pays en face des autres nations européennes. La France avait été choisie par Urbain II comme terre d'élection pour la prédication de la première Croisade. Guibert était fier avec ses contemporains de cette marque d'estime que leur donnait le Saint-Père. « De mémoire d'homme vivant, dit-il, aucun pape n'était venu dans ces provinces. » L'enthousiasme que provoqua le voyage du pape fut un enthousiasme national. Tous, riches et pauvres, nobles et manants, furent conquis par cette idée grandiose de la Croisade. C'est la France catholique que Guibert célèbre alors dans ces pages lyriques où il nous montre le pays soulevé, fanatisé, se ruant vers l'Orient aux cris de : « Dieu le veut ! » N'oublions pas que ce pape, qui entraînait le peuple et faisait des Français les élus de Dieu, excommuniait en

même temps leur Roi pour simonie et adultère.

Mais ce patriotisme catholique ou chrétien change bientôt de caractère. Au lieu de s'en tenir à l'exaltation du peuple qui fait de si grandes choses, Guibert va bientôt se tourner contre ceux qui ne l'imitent pas, et toujours par esprit chrétien, il flétrit l'Empereur, cet « homme sans humanité », ces Allemands « qui ne font rien que ce qui peut peiner et ennuyer le Saint-Père », qui « résistent toujours aux commandements de Rome », et se plaisent à croupir sous le coup d'un anathème prolongé ; et il comprend alors tout ce qui sépare ces deux nations, l'une dévouée à l'Église, l'autre qui ne cherche qu'à lui nuire. Son patriotisme se détermine, se précise : c'est la France, chrétienne malgré son Roi, en face de l'Allemagne, qui, depuis un demi-siècle, fatiguait la Papauté avec la lutte des Investitures.

Il suffira, quelques années plus tard, que le

Roi soit rentré dans la communion de l'Église, que Pascal II ait absous Philippe Ier et vienne lui demander « aide et conseil » contre l'Empereur, pour que Guibert compare son très chrétien souverain à Pépin, à Charlemagne, secourant Étienne et Adrien, humiliant devant le Saint-Père l'arrogant Didier, roi des Lombards. « Toutes les fois que les Papes ont de graves ennuis, s'écrie-t-il, ils viennent demander secours aux Français. » Et le moine, qui, la veille, ne trouvait pas de paroles assez dures pour son roi, simoniaque et débauché, oublie l'inimitié personnelle qu'il avait contre lui. Son patriotisme s'élargit; devant ce roi qui va aider le Pape, et l'aider contre l'Empereur, contre ces Allemands détestés, ce qui n'était d'abord qu'un sentiment religieux, devient vis-à-vis de son souverain un sincère loyalisme français. Nous avons déjà dit avec quelle verve il répondit à l'archidiacre de Mayence qui se permettait de railler devant lui l'accueil fait à Pascal II par Philippe et

le peuple français : « Si vous tenez les Français pour tellement faibles et lâches que vous croyez pouvoir insulter par vos plaisanteries un nom dont la célébrité s'est étendue jusqu'à la mer Indienne, dites-moi donc à qui le pape Urbain s'est adressé pour demander des secours contre les Turcs? N'est-ce pas aux Français? Si ceux-ci n'eussent par leur activité et leur courage opposé une barrière aux progrès des barbares, ce ne sont pas *tous vos Teutons*, dont le nom n'est même pas connu, qui eussent servi à quelque chose! » Cette opposition bien marquée entre le Teuton et le Français, l'enthousiasme de l'auteur pour ces derniers, semble un témoignage certain de l'existence de l'idée et du sentiment de patrie.

Cinquante ans auparavant, ce sentiment n'existe pas, ou du moins il n'est nulle part aussi nettement exprimé. Ce n'est pas là le patriotisme dynastique qu'on rencontre chez Richer. Richer, corrigeant un récit de son his-

toire pour nous montrer l'Allemagne et Henri l'Oiseleur soumis à Charles le Simple[1] (au lieu de la Belgique et de Gislebert), cherchait à grandir le souverain à la dynastie duquel il était attaché, aux dépens de la vérité historique. Chez Guibert de Nogent, rien de semblable. Le sentiment de patrie est tellement fort chez lui, qu'il dépasse les préférences dynastiques. Comme beaucoup de membres du clergé régulier au XI[e] siècle, il comprenait que la révolution capétienne, détrônant l'ancienne famille des Carolingiens, traditionnels amis du Saint-Siège, était défavorablement jugée à Rome; aussi, gardant une secrète préférence pour les Caroligiens, il reprochait à « ces étrangers d'avoir usurpé des droits qui appartenaient au grand Charles ». Mais il comprend que les destinées de la France devaient suivre un autre cours, aussi reconnaît-il « l'utilité d'un changement (de dynastie) qu'expliquaient

1. Richer, *Histoire de son temps*, I, 22.

les circonstances où l'on était alors ». Il ne cache pas ses sentiments, mais ses affections ne l'empêchent pas de discerner la vérité ; bel exemple d'impartialité à opposer au soi-disant patriotisme de Richer.

C'est n'est pas seulement à cause de l'attitude amicale que Philippe a montrée vis-à-vis du Pape, et du traité d'alliance fait avec lui contre l'Empereur, que Guibert oublie son animosité contre le roi qui vendait les évêchés et qui vivait avec la femme de son vassal. C'est aussi simplement parce qu'il est le roi de France en face des autres souverains ; et lorsqu'il parle des rois étrangers, il éprouve le besoin de se laisser aller à une petite « tirade patriotique » qui montre bien son respectueux attachement pour la dynastie régnante. — On ne peut s'empêcher de sourire de ce naïf loyalisme, lorsque, blâmant les excès du faste royal, il s'empresse d'ajouter « des nations étrangères — car chez les rois de France on vit toujours dominer une naturelle modestie ; de sorte

qu'ils réalisaient cette parole du sage : Vous a-t-on élevé chef? ne vous élevez pas; soyez parmi les autres comme l'un d'entre eux ». C'est peut-être exagéré comme éloge; c'est en tout cas touchant de Guibert à Philippe Ier.

De même qu'il sait juger son Roi tout en le respectant, Guibert, s'il aime la France, n'hésite pas à juger sévèrement les Français quand ils le méritent. Il est patriote, mais il n'est pas chauvin : il ne cache pas leurs défauts à ses contemporains. A l'occasion de l'expédition de Pierre l'Ermite, le pieux abbé, ami de la modération, est indigné des scènes de brutalité et d'inutile sauvagerie qui déshonorèrent ce prélude de la croisade. Cette « insolence que ni la douceur des populations grecques, ni l'affabilité de l'Empereur de Constantinople[1] ne put adoucir », méritait une désapprobation devant laquelle le moine ne recule pas.

1. L'aveu est intéressant de la part d'un chrétien français.

S'il se permet de juger sévèrement ses compatriotes, du moins ne peut-il tolérer la même liberté aux étrangers. Selon lui, personne d'autre qu'un Français n'a le droit de dire ses vérités aux Français. Nous avons vu avec quelle indignation il répondait à l'archidiacre de Mayence, le détracteur des Français. Nous avons vu aussi que lorsque l'Empereur de Constantinople essaya d'attirer les Croisés en Orient en leur promettant « de l'or et des femmes d'une beauté remarquable », le patriotisme de Guibert fut froissé et trouva inconvenant de proposer pareille chose « à des hommes sages et tempérants ».

S'il qualifie les croisés de « sages et tempérants », c'est uniquement pour répondre à cet Oriental qui se permettait de les traiter de pillards et débauchés. Lui-même savait fort bien à quoi s'en tenir. Il n'aimait pas la guerre, ne comprenait pas le besoin qui poussait les hommes à s'entre-tuer. Il souffrait de voir les instincts pillards et belliqueux des

chevaliers français; d'autre part, il savait combien seraient vaines ses lamentations sur l'humeur guerroyante de ses contemporains, surtout à propos d'une guerre sainte. Aussi a-t-il trouvé, nous l'avons vu, une explication ingénieuse au plan divin qui avait présidé à ce mouvement de croisade : C'était afin d'offrir un nouveau moyen de salut aux chevaliers qui s'entre-massacraient, que Dieu avait suscité les guerres saintes.

Guibert, d'ailleurs, n'aime pas la guerre. Il faut, déclare-t-il, « flétrir à jamais cette fureur opiniâtre de faire la guerre, sans autre motif que de gouverner le monde », et « s'indigner contre les hommes qui exaltent la lie fangeuse des siècles passés en narrant les faits de Philippe et d'Alexandre, les luttes glorieuses ou terribles, les guerres médiques, les campagnes des Romains ». — Et il est curieux de le voir déplorer « ces pays envahis, ces soulèvements de peuples, rassemblés par les rois pour piller leurs voisins, ces guerres

dans lesquelles la terreur et la violence contraignaient les soldats à suivre leurs chefs » ; — de le voir ailleurs s'emporter contre les guerres privées qui ruinent le pays, désolent les campagnes et mettent à feu et à sang les riches provinces de France, — et de ne jamais l'entendre dire un mot contre les guerres de Philippe I[er]. Peut-être comprenait-il la nécessité de ces guerres-là, par lesquelles Philippe édifiait son royaume et créait cette France dont il était si fier.

Cette France, Guibert la concevait déjà telle qu'elle devait être dans les siècles futurs. Il comprenait, dans ce qu'il appelait la France, la France réelle, géographiquement une, et non le seul territoire du Roi capétien. Lorsqu'il parle des succès du Normand Bohémond, il dit : « La mère de l'Empereur de Constantinople avait prédit à son fils qu'il serait chassé de son Empire par un Français. Or Bohémond est Normand, et la Normandie fait partie de France. » Et Guibert, jugeant la

prédiction réalisée, est tout fier du rôle joué en Orient par un Français.

Or, à cette époque, la Normandie, loin d'être une partie de la France, était un duché fort peu soumis à son suzerain, une puissance redoutable en face du Capétien, depuis que le duc de Normandie était devenu roi d'Angleterre. La lutte engagée par Henri Ier d'Angleterre au XIe siècle ne devait finir que quatre siècles plus tard. Pourtant Guibert sentait que la Normandie « était une partie de la France » ; il devinait la Patrie future.

Il y a plus : non seulement Guibert ne pouvait souffrir qu'on dît du mal des Français, non seulement il aimait la France, mais encore il avait foi en elle. Dans cette éternelle querelle des Anciens et des Modernes, qui déjà au XIe siècle défrayait les conversations des lettrés, il prend nettement parti pour les Modernes. Il part en campagne contre « ces hommes qui dénigrent toujours les actions des Modernes pour exalter les siècles passés ».

« Sans doute, dit-il, on peut vanter chez les Anciens un bonheur fondé sur la modération, une activité dirigée par la sagesse, mais nul ne devrait mettre ces qualités toutes mondaines au-dessus des vertus de notre temps. »

Les vertus de son temps, c'était par elles que la France allait, au XIIe siècle, devenir une des premières nations du monde chrétien. Cette France que le roi Philippe avait constituée, avait faite, pour ainsi dire; cette France que Guibert avait comprise le premier, et d'où était déjà sortie notre Épopée nationale, devait réaliser l'œuvre la plus grandiose que l'Histoire ait jamais enregistrée : d'une part, l'immense mouvement religieux, les croisades; en même temps, un grand mouvement social : les Communes; et dominant tout le siècle, l'éclosion étonnante d'une philosophie, d'une littérature et d'un art nationaux : notre scolastique, notre poésie épique et dramatique, nos cathédrales gothiques.

Ainsi, tandis que Philippe Ier créait la nation

française, c'est l'idée religieuse qui fit d'abord comprendre à Guibert la grandeur de la France, qui lui fit prendre conscience du sentiment de la patrie. Puis, son patriotisme, se dégageant de l'idée religieuse, se dessina plus exclusif en face des nations voisines. En patriote éclairé, il a su aimer son pays tout en le jugeant. Mais s'il critique les défauts ou les vices de ses contemporains, parce qu'il les aurait désirés meilleurs, il n'admet pas que les étrangers se permettent de les dénigrer. Enfin, non seulement il a su aimer la France, mais il a eu confiance en elle; il a compris qu'elle avait encore de grandes choses à accomplir : il semble avoir pressenti l'œuvre de ce siècle au seuil duquel expirait le souverain qui l'avait préparée : la barbarie de la Patrie n'était que de la jeunesse.

CHAPITRE V

GUIBERT ÉCRIVAIN.
SA MÉTHODE. SON ESPRIT. CONCLUSION.

I. — La méthode historique chez Guibert[1].

Il est peu d'historiens du moyen âge aussi intéressants que Guibert de Nogent; non pas qu'il ait beaucoup écrit, ni que son œuvre

1. Guibert de Nogent a été jugé avec une injuste sévérité par Sybel (*Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 2e éd., p. 33-34). Sybel profite de ce que Guibert dit lui-même sur le soin littéraire apporté à la rédaction de son livre pour prétendre qu'il n'a su faire autre chose que de mettre en bon latin le récit de l'Anonyme, pour lui reprocher son manque d'originalité, sa prétention, son orgueil, sa pédanterie, pour trouver « insupportable sa personnalité littéraire ». Peut-être la germanophobie de Guibert est-elle pour quelque chose dans cet étrange jugement. — Nous ne nous attarderons pas à la notice tout à fait médiocre de Michaud (*Biblio-*

historique embrasse une période considérable (elle se réduit à certains chapitres des livres I et II et au livre III de l'Histoire de sa vie et à ses *Gesta Dei per Francos*), mais parce qu'il s'est fait avant d'écrire une idée précise de son devoir d'historien. Il exprima la conception très nette de la tâche qu'il voulait accomplir dans la préface et dans le début de chacun de ses livres des *Gesta*, nous donnant ainsi une véritable profession de foi, qui pourrait souvent servir aujourd'hui encore de règle de méthode, mais qui n'a, malheureusement, guère été observée par les auteurs de chro-

thèque des croisades, t. I, p. 123); pour donner un exemple de la critique avec laquelle Michaud a analysé Guibert, nous citerons cette simple phrase : « Le seul document utile que nous offre le commencement de son histoire est la lettre qu'écrivit l'empereur Alexis au comte de Flandre » (p. 125). — Potthast porte sur Guibert un jugement aussi superficiel qu'injuste. Il ne sait trouver autre chose à dire de ses *Gesta* que « Märchenhaft und wundervoll » (*Bibl. Medii Ævi*). — Thurot (*Revue historique*, 1876, t. II, p. 104) n'a guère cherché à donner une appréciation sur l'œuvre de Guibert. Il s'est surtout attaché à faire la liste complète de ses additions au texte de l'Anonyme. — Enfin, M. A. Lefranc a rendu justice à Guibert dans son étude sur le *De Pignoribus sanctorum* (*Études d'histoire dédiées à G. Monod*).

niques et d'annales postérieurs à Guibert. Si les conditions défectueuses où se trouvait alors, par suite de l'état des sciences historiques, un esprit observateur et critique, l'ont empêché de réaliser toujours l'idéal qu'il s'était proposé, sa tentative n'en est pas moins intéressante, et ses efforts, d'une part, la théorie qu'il a exposée, d'autre part, nous ont paru dignes de mériter l'attention.

Esprit indépendant, presque frondeur, si l'on en juge par son *De Pignoribus sanctorum*, il avait beaucoup connu les hommes et les avait observés en psychologue et en moraliste. Sa situation élevée dans l'Église lui avait donné l'occasion d'entrer en relations avec le pape Pascal II, avec le roi Louis VI, avec les personnalités les plus éminentes de la noblesse et du clergé. La haute culture qu'il avait acquise par quarante années de travail (1064-1104), dans le monastère de Saint-Germer, lui permettait de connaître et de juger les anciens aussi bien que ses contemporains. Il était, si

l'on peut employer cette expression, l'homme le plus intellectuel de son siècle.

Après avoir beaucoup vu et beaucoup lu, il voulut écrire. Honteux des faiblesses auxquelles il avait cédé lorsqu'il s'était occupé des affaires du diocèse de Laon, dégoûté des atrocités qui avaient ensanglanté l'insurrection communale de Laon, il avait compris qu'un honnête homme ne pouvait se mêler à l'action politique sans se risquer à des compromissions qui révoltaient la droiture de sa conscience, et il se retira dans la solitude du couvent qu'il dirigeait, pour consacrer à la science ses dernières années[1].

Deux idées dominent son œuvre. D'une part le moraliste (et il ressemble par là à tous les historiens ses contemporains) cherchait dans

1. C'est surtout à ses mémoires qu'il consacra ses dernières années. Il avait écrit les *Gesta* entre 1104 et 1112. Thurot, qui essaye de déterminer (*Revue historique*, 1876, t. II, p. 105, n. 8) l'époque où ceux-ci ont été rédigés, oublie ce fait important : Guibert raconte au livre III de ses *Monodiae* qu'il avait offert à Gaudry un exemplaire de ses *Gesta*, qui étaient donc terminés avant 1112.

l'histoire une leçon qui pût instruire la postérité : il glorifiait Dieu en écrivant le récit de la première croisade, aussi bien qu'en racontant sa propre vie. L'œuvre divine se manifestait en Palestine par la victoire des croisés sur les infidèles, comme au cours de l'existence du moine de Saint-Germer par le triomphe de la vertu sur ses mauvais instincts. — Mais, tandis que ses contemporains s'efforcent avant tout d'édifier leurs lecteurs en leur montrant par un procédé grossier la supériorité des chrétiens sur les hérétiques et les musulmans, Guibert, qui connaît trop bien et les vices de ses semblables et ses propres imperfections, cherche plus haut sa leçon. Il ne cachera rien de la véritable nature de ses frères ni des petitesses ou des défauts de son caractère; mais il montrera Dieu triomphant quand même, d'autant plus grand que ses instruments, — les hommes, — auront été plus mesquins[1]. Cette conception de

1. *Gesta*, II, 1.

l'œuvre divine nous garantit sa sincérité : il ne dépeindra pas les hommes meilleurs qu'ils ne furent parce qu'ils étaient chrétiens.

D'autre part, l'historien, et c'est ici que nous voyons son originalité, comprend l'importance de l'œuvre entreprise par l'écrivain qui livre un manuscrit aux siècles futurs et se propose comme objet de « faire connaître la vérité[1] ». La recherche de la vérité, telle sera l'unique préoccupation qui le soutiendra au milieu des difficultés de sa tâche; c'est elle qui développera en lui ses qualités de critique. D'ailleurs, faire connaître la vérité, même nue et laide, est pour l'historien un moyen d'instruire et de moraliser : les lecteurs, s'ils sont de bonne foi, prendront le mal en horreur en voyant combien de crimes ont engendrés les vices des hommes[2].

1. Préface : « Dubitare non volui quod rei gestae mihi indueret veritatem ».

2. Cette idée revient souvent dans ses *Monodiae*, lorsque, souvent par sincérité, parfois peut-être par imitation de saint Augustin, il s'accuse de tous les vices. Il la reprend

Pour faire connaître la vérité, il faut d'abord la trouver. Or, cette découverte dépendra non seulement de l'intelligence, mais aussi du caractère de celui qui la cherche : il faut qu'il soit de bonne foi, qu'il soit impartial. Guibert sera impartial, parce qu'il n'a pas de passion politique; tandis que la plupart des historiens du moyen âge, lorsqu'ils n'écrivent pas en vue d'édifier leurs semblables, sont dominés par la pensée de faire prévaloir la politique d'un prince ou d'un parti, et dénaturent sans scrupule les événements au profit de la cause qu'ils défendent[1], Guibert sait rester impartial. Après l'amour de Dieu, le seul sentiment qui anime son œuvre est l'amour de sa patrie[2], et avec une telle force

quand il retrace l'histoire de l'évêché de Beauvais et des évêques indignes qui y furent appelés pendant tout le XIe siècle.

1. Comme Richer, dans le passage où, pour faire croire que Henri l'Oiseleur est vassal du roi de France, il transforme le texte primitif de son histoire. Voy. plus haut, p. 243.

2. Mais son patriotisme ne l'aveugle pas. S'il aime la France, il sait aussi, comme nous l'avons vu, juger sévèrement les Français.

qu'il dépasse de beaucoup ses préférences dynastiques. Bien qu'au fond de son cœur il soit partisan des Carolingiens et qu'il reproche « à ces étrangers d'avoir usurpé les droits qui appartenaient à la race du grand Charles[1] », il admet la révolution capétienne comme un fait inévitable, comprend que les destinées de la France avaient pris un autre cours et reconnaît « l'utilité d'un changement qu'expliquaient les circonstances où l'on était alors ». S'il ne cache pas ses sentiments, ses affections ne l'empêchent du moins pas de discerner la vérité et de la dire. Il appartenait à la fraction réformatrice du clergé français; partant il ne peut avoir une grande estime pour son roi, à qui ses mauvaises mœurs avaient valu d'être excommunié[2], et qui pratiquait sans scrupule la simonie. Il le jugera cependant sans parti pris et sans haine et saura au besoin prendre sa défense si des étrangers l'attaquent devant

1. *Monodiae*, III, 1.
2. *Gesta*, II, 2.

lui[1], et même en dire du bien s'il le compare aux autres souverains[2]. Il était clerc, et l'on pourrait croire qu'il aurait pris parti, dans la révolution communale de Laon, pour l'épiscopat contre le peuple insurgé; d'autant plus qu'il n'aimait pas le peuple, auquel rien ne l'attachait. Le moine considérait la foule comme méprisable, le fils du noble Évrard la regardait comme taillable et corvéable à merci; il trouvait insensées les prétentions sociales et politiques[3] de ce peuple qui n'avait jamais été bon qu'à obéir et à souffrir les caprices des grands; il ne pouvait comprendre une tentative d'émancipation du peuple et le caractère révolutionnaire de cette tentative devait froisser un ami de l'ordre. Cependant,

1. Je fais allusion à sa conversation avec l'archidiacre de Mayence (*Gesta*, II, 1). Voy. plus haut, p. 242.

2. Lorsqu'il parle du faste des rois, il ajoute « des autres nations, car en France on vit toujours nos rois garder la modestie recommandée par l'Écriture ». Voy. plus haut, p. 245.

3. Cf. *Monodiae*, III, 8, le passage célèbre où il s'écrie : « Commune, nom odieux!... Voy. plus haut, p. 193.

il reste impartial. Il regrette, certes, ce qui s'est passé à Laon, il blâme les violences atroces, l'incendie des lieux saints, l'outrage infligé à l'épiscopat, à l'Église elle-même, dans la personne de Gaudry. Mais il cherche à comprendre, à faire retomber les responsabilités sur les vrais coupables, et, s'il n'excuse pas les violences de la révolution de 1112, du moins il les explique, et excuse la révolution elle-même en montrant que ceux qui en ont le plus pâti étaient les premiers à l'avoir provoquée[1].

Cette impartialité, nous la remarquons encore dans les jugements qu'il porte sur les gens de cour et d'Église dont il a l'occasion de parler. Comme il ne s'est pas ménagé lui-même[2] quand il racontait l'histoire de sa propre vie, il ne croira pas qu'il soit non plus nécessaire pour le bien de l'Église de ménager ses ministres[3]. Il les jugera sévère-

1. *Monodiae*, III, 10-13.
2. *Monodiae*, III, 4.
3. Voy. par exemple, au ch. I de notre livre II, ses jugements sur Gui de Beauvais, Engeran de Laon, Gaudry, la

ment, mais avec justice, sachant se garder du dénigrement systématique aussi bien que de l'admiration exagérée.

I

Il ne suffit pas d'être intelligent et impartial pour découvrir la vérité et la faire connaître aux autres, il faut encore avoir des connaissances nombreuses, et, non seulement par une culture générale soignée, mais par une véritable érudition, il faut, pour faire le récit d'événements contemporains, avoir approfondi l'histoire ancienne. Enfin, c'est la méthode qui permettra à l'historien de mettre à profit ce qu'il aura appris.

Ses connaissances, il les acquerra de deux façons, suivant qu'il traitera des événements dont il aura été témoin ou de ceux qu'il ne connaît que de seconde main. Pour les premiers,

cour pontificale et les moines et prêtres dont il a l'occasion de parler.

il lui suffit d'être bon observateur, et nous avons vu que sa haute situation le mettait en état de voir de près certains incidents de la vie publique qui se sont déroulés pendant qu'il était abbé. Toutes les fois qu'il parle de ce qu'il a vu lui-même, il donne à son récit une vie et une chaleur qu'ont rarement les chroniqueurs de son temps. S'il n'a pas assisté lui-même au concile de Clermont[1], où Urbain II prêcha la première croisade, il a du moins pu se rendre compte par lui-même de l'enthousiasme fanatique qui a soulevé alors la France entière. Il a vu ces chariots[2] sur lesquels les premiers croisés entassaient leur famille et leurs bagages et partaient sans savoir où ils allaient; il a vu les bandes de croisés de toute

1. Comme le prétendent les Bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire*. Cela nous paraît erroné; nulle part le texte de Guibert ne permet de le supposer. Au contraire, l'aveu qu'il ignore le nom de l'évêque du Puy fait croire qu'il n'assista pas au Concile. On n'a qu'à comparer, pour s'en rendre compte, le récit du concile de Clermont (*Gesta*, II, 2) avec celui de l'assemblée de Langres, où Guibert vit Pascal II (III, 4).

2. *Gesta*, II, 3.

nation qui traversaient la France, en montrant par leurs signes, à défaut de paroles, qu'ils voulaient partir pour la cause de la foi. Le récit de l'élection de Gaudry, évêque de Laon, et les débats qui en résultèrent ne sont pas moins intéressants. Quand il nous montre Pascal II, le pape réformateur, venu à Langres[1] pour juger cette élection simoniaque, accompagné de cette suite innombrable de camériers, d'officiers pontificaux, de prélats-domestiques, qui tous sont à l'affût des trésors apportés par le nouvel évêque pour faire valider sa nomination, il atteint, dans la satire, une perfection qui fait penser à Tacite ou à Saint-Simon. Enfin, nous croyons inutile de citer les pages si dramatiques, dans lesquelles il retrace par le détail tous les événements, tous les incidents de la tragique histoire de la révolution laonnaise, qu'Augustin Thierry n'a eu qu'à traduire pour en faire le

1. *Monodiae*, III, 4.

meilleur chapitre de son récit sur la commune de Laon.

Lorsque Guibert nous raconte les événements dont il n'a pas été témoin, il faut qu'il ait recours à des tiers qui aient assisté à ces événements ou à des livres déjà écrits sur le sujet qu il traite. Ainsi, dans son histoire de la première croisade, il mettra à contribution non seulement les récits de cette expédition, qu'il trouve dans les *Gesta*, dans Foucher de Chartres, mais encore ceux des croisés qu'il connaît, et qui, de retour de Palestine, lui ont rapporté de vive voix ce qu'ils avaient vu en Orient des guerres des chrétiens[1]. Ici encore la haute situation qu'il occupait dans le clergé lui permettait d'être mieux renseigné qu'un autre, et il s'en fait gloire. Il a plus de confiance en ses témoins qu'en tous ceux qui, avant lui, ont écrit cette histoire. « Suivant les rapports que m'en ont faits ceux qui ont vécu

1. Préface.

dans ces contrées... », dit-il à chaque instant, et les renseignements fournis par ces témoins oculaires lui permettent d'ajouter des chapitres entiers, et surtout une foule de détails vivants, au texte original de l'Anonyme[1]. Grâce à eux, il n'a pas besoin, pour écrire une histoire vraie, d'être allé lui-même en Orient : « Je n'ai appris ce que je raconte, dit-il, que d'hommes dont le témoignage est parfaitement conforme à la vérité. Si l'on me reproche de n'avoir pas vu par moi-même, on ne saura, du moins, me reprocher de n'avoir pas entendu[2]... ; les historiens écrivent non seulement ce qu'ils peuvent voir, mais encore ce qu'ils apprennent par les relations d'autrui ». « Esprit toujours avide de nouveautés, » il utilisera toutes les sources qu'il aura à sa portée, afin de créer une œuvre qui remplace véritablement tout ce qui existait jusque-là.

1. Pour s'en rendre compte, il suffit de se rapporter à l'article de M. Thurot (*Revue historique*, 1876).

2. *Gesta*, IV, 1.

Il ne se contente pas de raconter l'expédition elle-même. Pour l'expliquer, il remonte bien plus loin et nous parle de l'antiquité. Or, il s'y connaît; il avait lu non seulement tous les pères de l'Église, mais aussi les principaux historiens anciens : César, Hirtius, Salluste, Suétone, Justin, Trogue-Pompée, Sidoine Apollinaire, et il sait tirer profit de ses lectures à l'occasion du sujet qu'il traite. Il essaye de faire comprendre une manœuvre de l'armée des croisés, en la comparant à celles des légions de César [1], il réfute les *Gesta* par un texte de Justin [2], il convainc d'erreur Eusèbe de Césarée [3], il discute les théories esthétiques de Salluste et renvoie pour plus amples renseignements à Solin, Trogue-Pompée, Jordanis. Cette culture générale lui permet de parler en connaissance de cause des guerres de l'antiquité, de citer Philippe,

1. *Gesta*, VIII, 14.
2. *Id.*, VI, 5.
3. *Monodiae*, I, 2.

Alexandre, Xerxès, Darius[1]; il montre qu'il a des idées assez précises sur l'histoire des peuples de l'Orient, sur la civilisation grecque et romaine. Enfin, sur l'expédition elle-même, il connaît l'œuvre de l'Anonyme, qu'il prétend refaire, et celle de Foucher de Chartres, qu'il met à contribution et discute plusieurs fois[2].

Il ne cache jamais ses sources et ne cherche pas à faire avant tout une œuvre originale; il prétend faire mieux que ses devanciers, mais leur rend ce qu'il leur doit. Quand, par hasard, il n'a aucun document écrit sur tel point étudié, il l'avoue sincèrement; ainsi, au sujet de l'Islam et de Mahomet, il dit : « Comme je n'ai pas appris que l'on eût rien écrit[3] sur la vie et la conduite de cet homme, nul ne doit s'étonner si je rapporte ce que j'ai entendu dire à son sujet par quelques-unes des personnes qui en parlaient le mieux ».

1. *Gesta*, I, 1.

2. *Id.*, VIII, 9. Il reproche à Foucher d'avoir admis un prétendu miracle.

3. *Id.*, I, 3.

Ailleurs, il reconnaît qu'il a lu quelque texte concernant Pélage, sans se rappeler dans quel livre[1].

Ses lectures et ses conversations lui ont donc donné une base solide, un fond de connaissances qu'il pourra utiliser. Pour les mettre en œuvre avec profit, il devra non seulement rapporter les faits qu'il connaît, mais les critiquer; non seulement raconter les événements et peindre les personnages, mais les juger ; en un mot, il faut qu'il ait cette méthode historique, sans laquelle il ne sera qu'un compilateur et non un historien.

II

Sa méthode sera fort simple : un livre a été écrit sur la croisade, Guibert le trouve imparfait. Cependant il ne refera pas un

1. *Gesta*, I, 2.

ouvrage tout différent. Malgré leurs défauts, les *Gesta* sont vrais dans leur ensemble, « des témoins oculaires le lui ont affirmé ». Il reprendra donc cette œuvre imparfaite en la corrigeant d'après les témoignages nouveaux. Ceux-ci lui ont apporté sur l'Orient des lumières qui ont manqué à l'Anonyme. « Les nombreuses différences que l'on trouve entre mon rapport et ceux de l'auteur qui a écrit avant moi, dit-il, je les ai puisées dans les relations des hommes qui ont assisté à cette guerre. » Il a « souvent comparé » leurs récits, il « s'est assuré des discordances[1] », il y a « ajouté » ce qu'il a appris de nouveau. Nous avons déjà parlé de ses additions; ses corrections portent sur des interprétations nouvelles de certains faits qu'il cherche à mieux expliquer que ne l'avait fait l'Anonyme, soit grâce à des témoignages oraux[2],

1. Préface.
2. Le début de la croisade, par exemple, la prédication d'Urbain.

soit à l'aide de ses connaissances sur l'histoire ancienne[1]. Enfin, s'il juge les événements autrement que l'auteur des *Gesta*, c'est « en les appréciant à sa manière, non en les altérant[2] ».

Il nous a donné un exemple de son souci de la vérité et de sa défiance à l'égard des textes, lorsqu'il découvrit un poème relatif à la fondation du monastère de Nogent. Comme c'était une source unique, il ne pouvait pas le passer sous silence. Mais, d'autre part, comme il n'avait aucun point de comparaison, aucun moyen de contrôle, il n'en use qu'avec réserve[3]. Il montre une tout autre assurance lorsqu'il raconte ce qu'il a vu lui-même (les débuts de la croisade en France, les troubles de Laon) ou qu'il réfute avec sa raison et son

1. La peinture du monde oriental; ses réflexions sur les guerres de l'antiquité. Cf. *Monodiae*, II, § 1-4.

2. Lefranc, *op cit.*, p. 288.

3. Comme l'a bien montré M. Lefranc, p. 293, réfutant l'*Histoire littéraire*, qui prétendait que Guibert avait utilisé cette source sans faire preuve de critique.

bon sens les fables rapportées par Foucher de Chartres[1].

Il a, d'ailleurs, les mêmes scrupules à l'égard du témoignage oral. Il n'accepte pas sans restrictions les récits de ses amis, surtout lorsque ceux-ci lui rapportent des événements auxquels ils n'assistèrent point. Au sujet de Mahomet, sur lequel il n'avait aucun texte, il sait combien les renseignements fournis, même « par les personnes qui en parlent le mieux », sont incertains. Aussi s'empresse-t-il de nous prévenir « que ce serait en vain qu'on voudrait établir une discussion pour reconnaître si ces rapports sont vrais ou faux[2] ». Il admet le témoignage d'autrui, « de ceux qui ont vu et qui savent », parce qu'il n'a pu aller lui-même voir tout ce dont il parle[3]. « Si un homme véridique, dit-il, rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, on ne saurait

1. *Gesta*, VIII, 9.
2. *Id.*, I. 3.
3. *Id.*, IV, 1.

refuser d'admettre son témoignage, même lorsqu'il n'est pas possible de voir par soi-même. » Mais ce témoignage, il le sait faillible[1] : « Est-il étonnant, ajoute-t-il, que nous nous trompions en rapportant des faits auxquels nous sommes étrangers, lorsque nous ne pouvons, je ne dis pas exprimer par des paroles, mais même recueillir dans le calme de notre esprit, nos propres pensées et nos propres actions[1] ! » Du fait qu'il n'a pas de sources écrites, il tire même des conclusions intéressantes ; ignorant la date précise à laquelle Mahomet prêcha en Orient, il essaye de la déterminer à peu près : « J'ai lieu de croire, dit-il, que l'existence de cet homme profane ne remonte pas à une haute antiquité, par la seule raison que je n'ai pu déconvrir qu'aucun docteur de l'Église ait écrit contre ses infamies[2] ».

Grâce à cette méthode et à ces éléments de

1. Préface.
2. *Gesta*, I, 3.

critique, Guibert pouvait faire une œuvre sincère et véridique. Mais le rôle de l'historien ne se borne pas à raconter les faits avec précision et exactitude. Il faut encore en rechercher les causes, souvent mal déterminées, les juger, les expliquer, en tirer les conclusions, en un mot faire la philosophie de l'histoire. Il expose lui-même cette intention dans la préface de ses *Gesta* : « J'ai cru d'abord devoir exposer les motifs, les circonstances qui rendaient urgente cette expédition[1] ». Ce n'est « qu'après avoir exposé ces raisons » qu'il entre dans le récit des événements. Par là, son œuvre est toute nouvelle. Il comprenait, ce que n'avaient fait ni l'Anonyme, ni Foucher de Chartres, ni Baudry de Bougueil, ni aucun des autres historiens de la première croisade, que cette expédition n'était pas simplement le résultat d'une fantaisie de la volonté divine, mais qu'elle avait des causes

1. Préface.

plus lointaines : ce grand mouvement de l'Occident contre l'Orient était expliqué par la situation politique et sociale où se trouvait alors l'Orient grec et musulman. En quelques pages qui, malgré certaines ignorances et certaines naïvetés, sont remarquables de raisonnement et de vérité, il nous montre l'évolution du christianisme dans l'Orient romain depuis Constantin : la foi des Orientaux, « chancelante, mobile, toujours à la recherche de nouveautés », secouant l'autorité des Pères de l'Église, donne naissance aux nombreuses hérésies « de Manès, d'Arius, des Eunomiens, Eutychiens, Nestoriens et à mille autres sectes monstrueuses[1] ». La corruption des mœurs, l'esclavage et la débauche sont les effets immédiats de cette ruine de la foi. D'autre part, il constate en même temps un affaiblissement social et politique, un progrès de l'anarchie ; « si nous recherchons, dit-il, dans

1. *Gesta*, I, 2.

l'histoire ancienne, l'origine des royaumes, si nous examinons la condition ridicule des rois de l'Orient, nous ne pouvons pas assez nous étonner de la légèreté asiatique en voyant les révolutions subites qui renversaient ou élevaient tour à tour les princes de ces contrées ». Il comprend cette honteuse mobilité quand il repasse l'histoire des Antiochus et des Démétrius, changeant sans cesse d'États, expulsés et rappelés tour à tour[1]. La frivolité des Orientaux, l' « inconstance » de leurs mœurs, lui semblent, non moins que les hérésies, être la cause de cette décomposition de l'empire d'Orient, qui était le prélude de l'invasion arabe. Les gentils, les étrangers avaient facilement raison de ces peuples divisés et relâchés qui avaient perdu avec la foi ancienne toute force politique et tout lien moral. Car cet état d'anarchie provoquait des dissensions au nom desquelles les uns faisaient appel à l'étranger

1. *Gesta*, 1, 2.

contre leurs frères de la veille, et bientôt « des villes d'une noblesse illustre, Antioche, Jérusalem, Nicée, des provinces même, la Palestine, la Syrie, la Grèce, ayant perdu toute leur vigueur », se laissèrent envahir et subjuguer par les nouveaux barbares. Au moment où se préparait la croisade, l'empereur des Grecs lui-même était menacé par les Turcs[1].

C'est par un travail identique, par des raisonnements analogues que Guibert expliquera la révolte de la commune laonnaise. Pour faire comprendre l'état de trouble, le désarroi moral qui permit à cette révolution d'éclater, il remontera à un siècle en arrière. L'insurrection contre l'évêque Gaudry n'est que la conclusion de toute l'histoire de l'épiscopat de Laon. « Il faut d'abord, dit-il, expliquer comment, à notre avis, la perversité des évêques de cette ville fut la source

1. *Gesta*, I, 2.

d'où découla le principe de tout le mal. Comme cette perversité remonte fort haut et dura longtemps, il semble utile d'en parler en parlant de l'évêque Adalbéron[1]. » La trahison d'Adalbéron envers son roi, à qui il avait prêté serment de fidélité, au profit du Capétien usurpateur, la simonie, l'ignorance et la bassesse d'Hélinand, l'incurie d'Engeran, évêque « bouffon et baladin », avaient transformé Laon en un véritable « évêché pourri ». Avant Gaudry, on avait élu simultanément un laïque et un débauché; un troisième candidat, appuyé par la cour, mourut au moment du vote. Enfin, Gaudry l'avait emporté à prix d'argent. Les crimes de ses partisans, ses trahisons et ses propres forfaits furent les causes immédiates qui précipitèrent les événements : l'épiscopat de Gaudry provoqua la Commune; la conduite déloyale de Gaudry vis-à-vis de la Commune occasionna la révo-

1. *Monodiae*, III, 1.

lution de 1112. Guibert poursuit ses déductions avec précision, sans rien oublier de ce qui peut éclairer le lecteur; il se sent maître de son sujet, il le domine.

Non seulement Guibert recherche les causes des événements, mais encore il s'intéresse à leurs conséquences. Rien n'est plus curieux à ce point de vue que l'étude qu'il fait, après avoir montré l'enthousiasme excité en France par la prédication d'Urbain II, des résultats économiques de ce mouvement. Une disette terrible ruinait la France; les accapareurs avaient spéculé sur les blés et affamaient le peuple. Survient la croisade; aussitôt tout le monde des croisés s'empresse de vendre à vil prix terres, bestiaux et récoltes pour s'acheter des équipements. Ce petit fait suffit pour vider les greniers et conjurer la disette. Guibert remarque aussi les conséquences sociales importantes : tandis que jusque-là tous les seigneurs étaient uniquement occupés à ces guerres privées, terribles pour le peuple et

désastreuses pour la prospérité du pays, on vit tout à coup, comme par miracle, ces hommes belliqueux abandonner leurs querelles et supplier les évêques et les prêtres de les revêtir du signe de la Croix selon les ordres donnés par le Saint-Père. Aussitôt la paix et la tranquillité régnèrent à nouveau sur le pays de France[1].

Ainsi conçu, le travail de l'historien est chose fort délicate et difficile. Guibert n'ignore pas les écueils qu'il affronte; « que dirais-je, s'écrie-t-il, des intentions qui sont presque toujours tellement bien cachées que l'homme doué de l'esprit le plus pénétrant peut à peine les discerner en lui-même[2]? » Ce n'est qu'à force de travail et de réflexion qu'il y arrivera. Au lieu de se contenter « des raisons les plus naturelles, qui viennent à l'esprit de chacun », il fera un effort pour en trouver d'autres; c'est pourquoi il affectionne cette recherche de ce

1. *Gesta*, II, 3.
2. Préface.

qui est « obscur et compliqué », non par subtilité, mais parce qu'en présence de deux explications la plus simple n'est pas toujours la meilleure. La vie est si complexe, tant de mobiles nous échappent que la vérité n'est souvent pas ce qui a l'air d'être évident[1].

Grâce à cette érudition, à cette méthode, à ces efforts, à quoi Guibert est-il arrivé? A-t-il véritablement fait une œuvre nouvelle? Nous ne nous attacherons pas ici à déterminer le travail de « critique » par lequel Guibert de Nogent s'est fait une place à part parmi tous les écrivains de son temps. Dans sa remarquable étude sur le *De Pignoribus sanctorum, et les origines de la critique historique au moyen âge*, M. A. Lefranc a mis en lumière les qualités dont Guibert a fait preuve à ce sujet et les résultats fort intéressants auxquels il est arrivé. Nous voulons seulement montrer, par quelques-unes des appréciations les plus

1. *Gesta*, V, 1.

pénétrantes qu'il a portées dans ses *Gesta* ou dans ses *Monodiae*, l'originalité de son esprit et la justesse de son jugement. Il avait compris, en lisant les historiens anciens, la différence politique et sociale qui séparait la France féodale, livrée à l'anarchie et à toutes les violences d'une noblesse encore barbare[1], de la civilisation apportée au monde occidental par la « paix romaine ». Cet esprit modéré, ennemi du trouble, avait été frappé des grandes choses accomplies par ces nations policées, auxquelles l'organisation impériale avait apporté le calme et la prospérité, et il déclare « qu'on peut justement vanter chez les Anciens un bonheur fondé sur la modération, une activité dirigée par la sagesse[2] ». Cette simple phrase nous permet de voir que Guibert se rendait parfaitement compte, non pas seulement, comme ses contemporains, des actions d'éclat dans lesquelles ont brillé les

1. *Monodiae*, III, *passim*.
2. *Gesta*, I, 1.

Anciens, mais du caractère même de ces civilisations disparues. Il fait preuve du même discernement lorsqu'il juge les différents peuples de l'antiquité; par un mot, il donne la note juste, le trait saillant : « Nous admirons, dit-il, l'orgueil des Chaldéens, la véhémence des Grecs, la vanité du peuple juif, la souillure des Égyptiens, la mobilité excessive des peuples de l'Asie; enfin, nous considérons les premières institutions des Romains comme ayant servi utilement les intérêts généraux de l'État et favorisé l'agrandissement de sa puissance[1] ». Et si l'on blâme les peuples modernes pour leur barbarie, si l'on « exalte les siècles passés et les vertus des Anciens », Guibert nous rappellera qu'il faut mettre les choses au point et que les hauts faits des modernes (dans l'espèce il entend « la croisade ») sont d'autant plus remarquables qu'ils sont exécutés « par des hommes plus gros-

1. *Gesta*, I, 1.

siers ». Il faut tenir compte de la distance qui sépare un César ou un Alexandre d'un Baudoin, d'un Raymond de Saint-Gilles ou d'un Godefroy de Bouillon, pour juger ceux-ci impartialement.

D'autre part, il est des vertus modernes que l'antiquité ne pouvait connaître, celles qu'apporta au monde la venue du Christ sur la terre, et ces vertus, même à travers l'enveloppe grossière des chrétiens du XIe siècle, feront faire à l'humanité plus de progrès que toute la sagesse antique. « Si nous regardons de près, dit-il, la lie fangeuse de ces siècles passés que nous ne voyons que de loin, nous reconnaîtrons que notre petit doigt même est plus gros que le dos de nos pères et que nous les exaltons beaucoup plus qu'il n'est raisonnable de le faire[1]. »

Cette idée, qui domine son œuvre, de l'action divine, maîtresse de tous les événements

1. *Gesta*, I, 1.

et dirigeant le monde pour faire triompher le Christ, aurait pu déformer ses jugements et lui faire voir les choses autrement qu'elles ne furent, afin de les faire cadrer mieux avec ce plan supérieur. Mais, pour lui, l'œuvre divine correspond à peu près à ce que serait le déterminisme historique chez un historien moderne. Il a une telle foi en Dieu et en son triomphe final qu'il ne s'étonne de rien, d'aucune contradiction apparente, d'aucune incohérence qui, à nos faibles yeux, semblerait faire mentir cette théorie du plan divin. Loin d'altérer les faits, il les raconte tels quels et conclut que, si grand était le pouvoir de Dieu qu'il finirait toujours par lui assurer la victoire. Un autre eût été découragé en voyant « les mille difficultés » auxquelles les croisés étaient en butte, « les victoires achetées au prix de grands sacrifices », leurs « souffrances », leur « pauvreté [1] ». Guibert,

1. *Gesta*, IV, 4.

loin de s'étonner, en conclut que « Dieu châtie celui qu'il aime[1] ». Loin de nous montrer ces instruments de Dieu toujours victorieux, il ne cache ni leurs défaites ni les succès des infidèles et trouve encore le moyen de voir dans ces échecs la main divine : « Que personne ne s'étonne, dit-il, que cette armée, quoique remplie de sentiments de piété, se soit trouvée exposée à de si grandes souffrances, car il n'est que trop certain que ceux qui la composaient repoussaient par les plus grands crimes la prospérité que le ciel leur eût envoyée s'ils se fussent bien conduits[2] ». L'explication nous paraît sans doute un peu enfantine, mais cette façon de concevoir les choses nous est une garantie que Guibert ne cherchera à dissimuler ni les défaites ni les « souillures » des croisés.

Deux ou trois fois pourtant ses jugements sur les hommes manquent d'impartialité. Il

1. *Gesta*, VI, 1.
2. *Id.*, IV, 4.

est curieux alors de voir que c'est non pas le moine, le chrétien qui influe sur l'historien, mais le lettré. Si Guibert est un érudit, il sent sa supériorité sur ceux qui n'ont pas la même culture que lui. La principale raison qui lui fait admirer Urbain II[1] est « cette éloquence facile qui secondait sa science littéraire », ce « talent à s'exprimer en latin », l' « élégance de ses discours », le « génie de l'orateur », qui ne se laissait pas intimider par « l'affluence des plaideurs » ni par « les grammairiens habiles » qui l'entouraient. Au contraire, lorsqu'il parle de Pascal II[2], en présence duquel se discutait à Langres l'élection de Gaudry, on sent tout le mépris qu'il avait non seulement pour le pape, qui ratifiait les scandales de cette nomination en sacrant de sa propre main le nouvel évêque, mais surtout pour le mauvais humaniste qui ne goûtait pas les beaux discours latins. « Je confessai, dit-il

1. *Gesta*, II, 2.
2. *Monodiae*, III, 4.

ironiquement, que je ne pouvais rien opposer aux paroles du pontife; ce qui lui plut fort, car il était moins lettré qu'il n'eût convenu à sa haute dignité. » Un autre petit fait personnel est assez amusant : parmi les reproches qu'il fait à Gaudry, il n'oublie pas de mentionner l'antipathie qu'éprouvait l'évêque de Laon pour ses *Gesta Dei* « dont il ne daigna jamais lire une seule ligne[1] ».

En dehors de ces cas rares et insignifiants, qui ne nous permettent véritablement pas d'appliquer à son œuvre entière l'appréciation si sévère de Sybel[2], nous ne remarquons pas que Guibert ait jamais volontairement altéré la vérité ou même fait intervenir des motifs personnels dans les jugements qu'il porte. Seul, son patriotisme, très susceptible, l'entraînera parfois à décerner aux Français des éloges immérités; non pas quand il s'agit de

1. *Monodiae*, III, 12.

2. Sybel, dans le passage cité plus haut, prétend qu'il est toujours dominé par le souci des intérêts de sa caste et de son état.

les juger : sévère, mais juste, il leur dira leurs vérités sans scrupules. Nous avons vu comment il blâmait les inutiles violences des croisés en Orient ; ailleurs, il n'hésite pas, tout en admirant « l'extrême vivacité des Français », à critiquer « leur légèreté » et à leur reprocher « de se montrer au milieu des autres nations plus arrogants qu'il ne convient ». Mais s'il se permet de juger sévèrement ses compatriotes, du moins ne peut-il tolérer la même liberté chez les étrangers. Dès lors, si quelqu'un ose écrire ou dire du mal des Français, il le reprendra aussitôt, au risque de leur donner des éloges immérités[1].

Indépendamment de ces appréciations exagérées, il est évident que l'œuvre de Guibert a des défauts, des lacunes ; erreurs d'ignorance, inévitables vu l'époque à laquelle il écrivait, erreurs ou confusions explicables par le seul fait qu'il racontait des choses qu'il n'avait pas

1. *Gesta*, II, 1.

vues. Il en convient de bonne grâce et va au-devant de l'objection : « Quoique je n'aie pu aller moi-même à Jérusalem, dit-il, ni connaître les personnages et les lieux dont il est ici question, l'utilité de mon travail ne saurait en être diminuée[1] ». Lorsqu'il se trompe[2], ce qui peut arriver au plus savant, ce sera du moins de bonne foi : « Si l'on reconnaît, dit-il[3], des choses rapportées autrement qu'elles n'ont été dans la réalité, vainement un rusé censeur voudrait-il m'accuser de mensonge, car je prends Dieu à témoin que je n'ai absolument rien dit dans l'intention de tromper; est-il donc étonnant que nous nous trompions...? » « Qu'on ne nous accuse pas trop légèrement, ajoute-t-il, si nous nous trompons par ignorance; la seule chose digne d'un blâme irrémissible est de tisser volontaire-

1. *Gesta*, IV, 1.

2. Attribution à Nicomède, ami de César, de la fondation de Nicomédie. Confusion de Neapolis et *Emmaus* (cf. Thurot, *op. cit.*).

3. Préface.

ment des faussetés[1]. » Et il se rend parfaitement compte des causes d'erreurs auxquelles il se heurtera : les « grandes difficultés » qu'il a rencontrées « au sujet des noms d'hommes, de provinces et de villes[2] », les erreurs mêmes qu'il a reconnues dans les *Gesta* et qu'il n'a pu contrôler, l'absence de connaissances précises qu'on avait alors sur la géographie « de ces pays si éloignés et par conséquent mal connus », enfin l'évolution même des temps qui fait nommer autrement à quelques siècles de distance les mêmes choses et facilite par là les confusions. Non seulement il sera de bonne foi dans ses erreurs, mais encore il avoue naïvement ses ignorances : « Si je ne me trompe, dit-il, cet homme s'appelait Tetiges[3] », et ailleurs : « J'ai long-

1. Aussi, lorsqu'il est amené à reproduire dans son récit des fables auxquelles il ne peut accorder créance, il ajoute : « J'ai dit ces choses, non comme ayant un fond de vérité, mais pour satisfaire au goût du vulgaire qui aime ce qui est étrange. »

2. Préface.

3. *Gesta*, IV, 4.

temps hésité au sujet du nom de l'évêque du Puy, à peine en ai-je pu être assuré quand je suis arrivé au bout de mon ouvrage [1] ».

Guibert a même en lui l'étoffe d'un archéologue. On a retrouvé à Nogent des tombes franques qu'il avait décrites et dont il avait reconnu l'antiquité. On a pu, avec ses textes, se faire une idée de l'église de Saint-Germer.

III

Guibert de Nogent ne nous expose pas seulement comment il comprend la recherche de la vérité historique; il a aussi une conception très nette du travail de l'écrivain. L'histoire étant une œuvre littéraire destinée au public qu'elle instruira, il faut que l'historien ait un certain souci de la forme; la sèche érudition « dégoûtera le lecteur ». C'est même là une des raisons qui l'ont poussé à refaire

1. Préface.

l'œuvre de l'Anonyme, « écrite en termes plus négligés que de raison, qui souvent offensent les règles de la grammaire et sont capables par leur insipidité de dégoûter fréquemment le lecteur ». Le public « s'endormira ou se moquera » devant un récit « peu soigné », lorsque « l'histoire qu'on raconte se traîne péniblement », en présence « d'un méchant discours où l'on reconnaît qu'il eût fallu traiter le sujet d'une tout autre façon ».

Sa forte culture, la parfaite connaissance de la langue latine qu'il avait acquise au couvent de Saint-Germer en dépouillant toute la littérature ancienne dont il avait les manuscrits sous la main, lui permettaient de prétendre faire mieux que l'Anonyme; il aurait regretté « de ne pas raconter, non comme il aurait dû, mais comme il aurait pu, la gloire de son temps et d'en abandonner l'histoire à la rouille d'un écrit tout à fait mal rédigé ».

Que fallait-il donc faire pour accomplir une

œuvre parfaite, « dans laquelle il eût pu offrir un modèle pour réformer les autres »?

La plupart de ses amis lui conseillaient d'écrire en vers, « sachant que dans sa jeunesse il s'était livré à ce genre d'exercice, plus peut-être qu'il n'aurait dû ». Mais, « plus avancé en âge et en expérience », il a compris « qu'il ne fallait point dire ces choses en un langage sonore ni employer le retentissement de la poésie[1] », mais prendre « un ton plus grave, pour écrire convenablement sur un pareil sujet ». Qu'est-ce que ce « ton plus grave »? et, puisqu'il adoptait la prose, quel style lui semblerait « convenable pour traiter un pareil sujet »?

Tout pénétré encore de la conception rhétoricienne et romaine que s'étaient faite de l'histoire les auteurs latins, il était tenté d'y voir une œuvre d'art, un exercice oratoire plutôt qu'un travail d'érudit; il considérait

1. Plusieurs passages de son livre sont d'ailleurs écrits en vers.

que, dans certains sujets, « la narration doit être fleurie »; que, dans d'autres, « il faut mettre de la faconde et une ingénieuse variété ». De ce que Tite-Live avait fait un ouvrage de style brillant et soutenu, dans lequel les personnages prononcent les discours qu'ils auraient pu tenir et non ceux qu'ils ont tenus, Guibert, ignorant la sténographie, prête de même à ses héros des discours imaginaires et voudrait faire une œuvre à la fois épique et oratoire. « Il faut, dit-il, raconter les faits de la guerre avec l'âpreté de paroles qui convient et les choses divines avec un style sublime afin que l'œuvre satisfasse à cette double condition : que le dieu de la guerre ne trouve rien dans ces récits qui soit indigne de ses exploits et que la sagesse de Mercure n'y rencontre rien de contraire à la gravité du sujet traité. »

Heureusement, Guibert n'a pas tenté d'exécuter cet audacieux projet; il ne put, de son aveu, réussir à mettre en pratique ces pré-

ceptes de rhéteur. Tout ce qu'il espère réaliser, c'est une perfection de forme suffisante pour ne pas ennuyer le lecteur; il l'acquerra « en évitant une diction commune et négligée », au risque de tomber parfois dans l'obscurité ou la préciosité. Il poussera le souci de la forme jusqu'à faire rimer ses fins de phrases. Enfin, s'il ne parvient pas « à offrir dans cette histoire un modèle pour réformer les autres », il l'écrira du moins « comme il aurait voulu qu'un autre l'eût écrite pour lui ».

S'il n'a pas réalisé l'idéal qu'il s'était proposé, il demande au lecteur « quelque indulgence pour les négligences qu'on rencontrera dans son style, car il n'a eu pour composer que le temps[1] qu'il fallait pour écrire », parce qu'il « n'a pu corriger ses tablettes »; et qu'enfin « ce parchemin est écrit dans l'état où il s'est trouvé, honteusement couvert de ratures ». Cette modestie est feinte. Son style

1. Guibert exagère. Il a mis assez longtemps à écrire ses *Gesta*.

est plus poli et recherché qu'il ne le dit, et l'aveu de ces nombreuses ratures infirme ses déclarations sur « la négligence » avec laquelle il aurait composé son livre.

IV

Comment arrivera-t-il à accomplir cette œuvre? à triompher des obstacles qu'il rencontrera? D'abord, il se sent guidé par Dieu. Dieu, qui avait « daigné lui accorder la faveur d'écrire sur un tel sujet », saura lui permettre d'en faire un monument digne de lui; « Dieu, qui avait guidé ses serviteurs dans cette expédition à travers tant de dangers, saura bien lui faire connaître la vérité sur les événements passés, de la manière qui lui conviendrait le mieux[1], et lui accorder les convenances de

1. Il ne faut pas voir dans cette expression une intention de falsifier l'histoire même au profit de Dieu. Ce qui convient à Dieu c'est, avant tout, la vérité. Mais ici il se place au point de vue du style, et « la manière qui convient le mieux » signifie le style le mieux adapté.

langage selon les convenances du sujet ». Dès lors, que lui importe « d'être moqué de tous »? Il « dédaignera », en face de sa pieuse entreprise, « les éclats de rire et les plaisanteries du public ».

Il prévoit les critiques et répond d'avance aux objections. « Si quelqu'un rit de mon livre, dit-il, qu'il se garde de blâmer celui qui agit selon ses facultés et dans de bonnes intentions ; » et il ajoute, avec fierté : « Si quelqu'un le méprise absolument, au lieu de s'en tenir à une vaine dispute de mots, qu'il refasse donc ce que j'ai fait et me donne un modèle pour bien écrire ». Il revient sur cette idée dans le courant de son ouvrage et propose alors au critique qui le dédaigne « ou de corriger ses écrits, si cela lui convient, ou d'écrire lui-même s'il est trop mécontent ». Comme il a reconnu avec une parfaite bonne foi ses imperfections et les défauts inévitables de son œuvre, il déclare que « personne n'a le droit de se moquer de l'entreprise qu'il a

tentée ». Enfin, ce n'est pas sans une certaine vanité qu'il ajoute « que, si quelqu'un l'accuse d'avoir écrit d'une manière obscure, il craigne de signaler lui-même la nullité de son intelligence, car pas un homme versé dans les lettres ne peut lui faire ce reproche ».

D'ailleurs, que lui importe l'opinion d'autrui? Il écrit pour Dieu, qu'il veut glorifier, et pour lui-même. Il considère que ce travail, qui exerce son esprit, pourra « produire pour lui certains profits spirituels[1] », et, en écrivant, « il bannit les hommes de sa pensée, ne cherchant, dans ces occupations, que son avantage particulier, sans se soucier du tout de plaire aux autres ». Il sait bien qu'il ne pouvait être ni parfait ni complet. Mais il a

1. Il exposa la même idée dans l'Histoire de sa vie à propos du traité de théologie qu'il avait écrit quand il était encore novice à Saint-Germer. Son abbé avait vu d'un mauvais œil qu'il entreprît de commenter la Genèse, mais il s'attacha à ce travail à cause de l'« avantage personnel » qu'il en tirait.

une réponse toute prête pour ceux qui le lui reprocheraient : « Que ceux qui le voudront, dit-il, disent que j'ai omis plus de choses que je n'en ai rapporté; j'aime mieux être trop concis que trop long. Si quelqu'un connaît d'autres faits, qu'il les écrive comme il le trouve bon ».

Ce dédain de la critique et du « qu'en dira-t-on » est remarquable à une époque où chacun écrivait pour défendre une politique ou flatter un protecteur. Il fallait du courage à un moine du XIIe siècle pour appliquer une pareille méthode, sans se soucier de blesser ou de mécontenter les uns et les autres, depuis le pape jusqu'aux vilains, en passant par la royauté, la noblesse et le clergé. Mais Guibert s'en inquiétait peu; il ne prenait en considération ni les richesses, ni la situation de ceux qu'il nous dépeint; et il termine avec une douce philosophie : « En conséquence, j'ai pris mon parti des opinions du monde; et, tranquille et indifférent pour moi-même, je m'at-

tends à être exposé à toutes sortes de propos et comme battu de verges. Je poursuis donc mon entreprise, disposé à supporter avec égalité d'humeur les jugements de tous ceux qui viendront aboyer après moi. »

Combien l'histoire serait plus impartiale, plus juste et plus complète si tous avaient suivi ces préceptes! Il serait difficile de donner une règle plus sûre de morale, de critique et de méthode historique aux érudits de tous les temps. Si l'on songe à l'époque où Guibert écrivait et aux historiens de son siècle, on comprendra pourquoi nous le plaçons si haut.

II. — Guibert théologien.

Cet esprit critique et scientifique, Guibert, le premier, a osé l'introduire dans le domaine religieux. Avec un singulier courage, s'attaquant à une coutume qui était plus qu'un usage dans l'Église catholique, mais presque un rite,

ce chrétien convaincu a non seulement condamné l'usage de promener les reliques des saints, afin d'exploiter la crédulité des fidèles, mais n'a pas craint d'écrire tout un traité sur cette question, son *De Pignoribus sanctorum*. Toutes les fois qu'il a l'occasion de parler des reliques dans ses Mémoires, il raille ou condamne l'abus qu'on en fait. Lorsqu'il raconte comment les clercs de Laon s'en furent quêter en France et en Angleterre pour la reconstruction de leur cathédrale, en promenant avec eux les reliques qui avaient échappé à l'incendie de 1112, il les énumère, non sans raillerie : « Un reliquaire magnifique » placé dans « une châsse de grand renom », « enrichie d'or et de pierreries » avec une poésie gravée en lettres d'or, et célébrant les mystérieuses richesses qu'elle renferme ; « à l'intérieur », des morceaux de la tunique de la Sainte Vierge, de l'éponge dont on humecta la bouche du Sauveur, de la Vraie Croix, et peut-être bien aussi quelques cheveux de notre

Divine Reine ».... Est-ce ironie ou naïveté? — Quels miracles provoquaient ces reliques? Ils sont si étonnants et si nombreux que Guibert ne peut les citer tous : « Passons sous silence, dit-il, les guérisons ordinaires des malades; ne nous arrêtons qu'aux prodiges vraiment inouïs ». Et il en raconte un certain nombre, non sans mettre sa responsabilité à couvert en disant : Un clerc m'a raconté que..., le clerc de qui je tiens ce fait,... et les raille en s'écriant enfin : « Je n'écris pas une ode pyrrhique pour célébrer ces prodiges : que nos clercs les racontent en détail s'ils le veulent! » — A propos même « des plus extraordinaires, et qui méritent le plus d'être publiés », n'a-t-il pas, ailleurs, prévenu le lecteur qu'il écrit tout cela, « non comme ayant un fond de vérité, mais pour satisfaire au goût du vulgaire, qui aime les choses extraordinaires ». Remarquable aveu qui fait bien prévoir le futur pamphlétaire du *De Pignoribus sanctorum*.

Lorsqu'il parle de la tête de saint Jean-

Baptiste que se flattaient de posséder, et l'Empereur d'Orient, et les moines de Saint-Jean-d'Angély, « têtes encore recouvertes de peau et de cheveux », il dit : « Il est certain d'une part qu'il n'a existé qu'un saint Jean-Baptiste; d'autre part, on ne saurait dire sans crime qu'un seul homme a pu avoir deux têtes ! » D'où mensonge évident ou à Constantinople ou à Saint-Jean-d'Angély. « A cette occasion, ajoute-t-il, je crois devoir signaler une erreur pernicieuse et fort répandue en France, au sujet des anges, des saints. Tandis que les uns se targuent de posséder le corps d'un martyr, les autres prétendent aussi avoir ce même corps. Et cependant un corps entier ne saurait être en deux endroits simultanément. Ce mal vient du tort qu'on a de ne pas laisser les saints jouir en paix du repos qui leur est dû, dans une tombe immuable. Tout en croyant que c'est par un sentiment de piété qu'on recouvre leurs corps d'or et d'argent, je déclare que l'étalage qu'on fait de leurs ossements, l'habi-

tude de colporter leurs cercueils pour amasser de l'argent, sont des preuves d'une coupable avidité.... On aurait dû, comme pour le sépulcre de Jésus, sceller solidement les tombeaux qui renferment les corps des saints[1]. »

Les reliques des Anglais ne lui inspirent guère plus de confiance. Parlant du corps du saint martyr Edmond, il s'exprime ainsi : « Je ne dirai rien de son corps si bien préservé jusqu'ici des atteintes de la corruption, non par des onguents humains, mais par des baumes vraiment célestes, que l'on y admire des cheveux et des ongles qui poussent comme le feraient ceux d'un vivant. Mais ce qu'il est bon de rappeler, c'est que ce corps dont l'état est si miraculeux *ne souffre pas que personne se permette de le regarder* ».

Il fallait du bon sens et du courage à un religieux, bon catholique, ennemi de toutes les hérésies, pour lutter ainsi contre les cou-

1. *Gesta Dei per Francos*, l. II.

tumes et les traditions de l'Église, pour s'opposer, avec une telle insistance, à cette « habitude pernicieuse » qui infestait tout l'Occident. Il se trouvait, il est vrai, appuyé dans cette lutte par le pape Pascal II dont la sagesse et la modération succédaient à la farouche intransigeance d'Urbain II. Dans un concile tenu en 1100 à Poitiers, le pape Pascal avait, contre ce mouvement grandissant de superstition et d'adoration des reliques, fait édicter le canon suivant par ses légats, les cardinaux Jean et Benoît : « Qu'il soit interdit à aucun clerc de prêcher en promenant des reliques pour cause de lucre ».

Le *De Pignoribus sanctorum* apporte un témoignage plus frappant encore de l'esprit de prudente critique et aussi de haute probité qu'apportait Guibert dans la pratique des choses de la vie. Cet ouvrage n'a point de similaires dans toute la littérature théologique du moyen âge. Guibert nous apprend lui-même qu'il a été encouragé à l'écrire par

l'exemple de saint Augustin qui, lui aussi, a protesté contre l'abus des reliques. Mais Guibert est bien plus hardi que saint Augustin et il faut aller jusqu'au *Traité des Reliques* de Calvin pour trouver une hardiesse égale à la sienne.

M. Lefranc a donné une analyse trop complète et trop lumineuse du *Traité des reliques* de Guibert pour que nous puissions faire autre chose que de la reproduire textuellement :

« Le *De Pignoribus* est dédié à Eudes, abbé de Saint-Symphorien, près de Beauvais, qui devint plus tard évêque de cette ville et que l'auteur avait probablement connu pendant son séjour au monastère de Saint-Germer-de-Fly. La dédicace raconte les origines de l'ouvrage. En voulant seulement étudier les divers problèmes qui se posaient à propos de la dent du Christ de ses voisins de Saint-Médard de Soissons, Guibert s'est trouvé entraîné beaucoup plus loin qu'il ne le prévoyait. Il s'excuse de n'aborder le véritable

sujet de son travail que dans le IIIe livre, mais les considérations qui occupent les deux premiers livres étaient, à ses yeux, indispensables. C'est aussi l'avis du critique moderne. Il répond ensuite à un certain nombre de critiques et d'objections qui lui avaient été adressées par ses premiers lecteurs, ce qui prouve que l'apparition de l'œuvre n'alla point sans provoquer les commentaires.

« Le Ier livre a un caractère tout à fait général; il apparaît même comme étant le plus important du traité. Guibert n'a rien écrit de plus intelligent ni de plus hardi. C'est là qu'il faut chercher sa profession de foi en matière de critique historique. Habilement, il débute par une affirmation qui place tout de suite la question soulevée par la prétention des moines de Saint-Médard sur un terrain des plus favorables à la thèse négative qu'il va soutenir. « S'il est mal de se tromper sur les conditions de la résurrection générale des hommes, combien n'est-il pas plus criminel

de supposer que quelque partie de son corps ait pu manquer au Maître de toutes les créatures, lors de sa résurrection! » Et l'argumentation se poursuit alerte, incisive, rappelant à s'y tromper la dialectique dont Calvin usera plus tard en pareille matière : « Puisque toute l'espérance des mortels repose, en ce qui concerne la résurrection, sur l'exemple donné par Jésus-Christ, il est hors de doute que les conséquences de la promesse divine se trouveront nécessairement infirmées, si l'on constate chez l'auteur même de la promesse soit quelque défaillance dans sa puissance d'action, soit quelque lacune dans la réalisation des choses promises. Car, lorsque celui qui promet ne tient pas ce qu'il avait annoncé, ou bien il est accusé de tromperie, ou bien il prouve que sa puissance est inférieure à celle qu'il devait manifester et par laquelle il devait affirmer sa supériorité. Donc, qu'on ose retrancher quelque chose à Dieu en diminuant sa puissance, ou qu'on l'accuse d'infidélité dans

l'accomplissement de ses promesses : il y a là deux alternatives également horribles à concevoir et que personne n'oserait affronter sans des intentions blasphématoires. La raison ne saurait imaginer, en effet, quelque chose de plus impie et qui insulte davantage à la croyance universelle. »

« Tel est le raisonnement de forme syllogistique, présenté en une langue nerveuse et précise et dont la traduction ne peut qu'affaiblir le relief, par lequel débute notre traité, en montrant que l'existence d'une relique du corps du Christ est en contradiction avec le dogme de la résurrection. Guibert se hâte d'en déduire des conséquences assez transparentes. Comment admettre, selon lui, que dans l'intérêt étroit d'églises particulières, des atteintes aussi graves, telles que celles qui résultent fatalement de semblables inventions, aient été portées à la foi chrétienne? Cela revient à couvrir la main de lourds ornements d'or, au risque de paralyser par leur poids l'action de

tout le reste du corps. Quel inutile accroissement de beauté que celui qui donne plus d'éclat à une seule partie et compromet l'existence de l'ensemble! Assurément, la diversité des coutumes des églises, au point de vue des pratiques du culte, ne compromet nullement l'intégrité de la foi catholique. Il y a des conditions essentielles, telles que le baptême et l'eucharistie, sans lesquelles un homme ne saurait être considéré comme chrétien. Mais on peut également admettre qu'il suffit de la foi, à défaut de tout autre élément, pour obtenir le salut. A plus forte raison existe-t-il beaucoup d'actes religieux qui ne sont pas absolument indispensables pour réussir à être sauvé. On peut très bien mener une vie irréprochable et s'abstenir de ces pratiques. Tout ce qui se rattache aux corps des saints et aux objets qui ont été à leur usage rentre précisément dans cette catégorie. Ce culte est d'un caractère d'autant plus facultatif qu'il n'offre le plus souvent que des garanties tout à fait

illusoires. Les questions d'authenticité laissent place à toute sorte de réserves. Ce n'est pas la croyance populaire, mais l'antiquité de la tradition ou le témoignage d'écrivains véridiques qui devrait décider de la sainteté d'un personnage. Quelle garantie y a-t-il lorsque le culte ne repose sur aucun souvenir sérieux, ni sur des écrits authentiques, ni sur des miracles dûment constatés? Et encore, quand on parle de témoignages écrits, il faut s'entendre. La plupart des relations composées sur les saints sont si suspectes que leur mémoire en peut être plutôt salie que glorifiée chez les infidèles. « Même quand elles racontent des choses vraies, elles sont rédigées en un style si grossier, si vulgaire, si terre à terre[1], et avec si peu d'ordre, que là où elles ne le sont justement pas, elles font encore l'effet d'être fausses. » Et le réquisitoire continue plus vif

1. « Et, ut poetico verbo utar, humi serpenti eloquio proferuntur », dit Guibert. Ce dernier aimait à citer Horace de même que Sénèque. D'autres citations d'Horace figurent dans le *Traité des reliques*.

et plus hardi. L'auteur fait observer que même pour ce qui concerne une partie des apôtres, leur vie apparaît entourée d'une si grande obscurité qu'elle prête aux inventions les plus fantaisistes. Combien cette incertitude ne doit-elle pas être plus marquée pour des saints moins importants! Il expose alors — et c'est là un des passages instructifs par excellence du livre — comment les légendes hagiographiques naissent et se développent. Nous avons ici ce qu'on peut appeler la psychologie du groupe des saints inconnus, c'est-à-dire de ceux dont on est condamné à ignorer toujours les commencements, la carrière et la mort même. Le rôle de l'élément populaire dans ce domaine est indiqué avec une extrême justesse. Plusieurs histoires curieuses viennent à l'appui de ces réflexions, celle-ci par exemple : un certain abbé est honoré sous le nom de saint Pyron; Guibert, intrigué, cherche à se rendre compte des origines de son culte. Il découvre qu'il a atteint le comble de la sain-

teté : le pieux abbé pris de boisson est tombé dans un puits et s'y est noyé.

« Ces exemples cités, l'auteur demande avec raison qu'on s'inquiète, avant de proposer un mort à la vénération des fidèles, de savoir s'il a été bon ou mauvais durant sa vie. Avant de prier un saint, il importe de ne pas avoir de doute sur la réalité de sa sainteté. Les prêtres ont tort de ne pas chercher à arrêter les abus auxquels se laisse aller le vulgaire sur ce point. Élever sans cause un homme au rang de bienheureux, c'est le parer de titres faux et sacrilèges. Le devoir de régulariser le culte des saints devrait appartenir exclusivement aux prélats. Les prodiges extérieurs ne suffisent pas à établir la sainteté. Guibert a vu de ses yeux le roi Louis VI, qui certes ne prétendait pas à cette dernière, guérir les écrouelles. Il y a des gens qui servent d'instruments aux miracles, sans que ce rôle ait aucune signification au point de vue de leurs mérites propres. Les actes authentiques des

saints servent à la gloire de Dieu, pendant que les faux ne font qu'y porter atteinte. Qu'y a-t-il de moins édifiant que l'histoire dont l'abbé de Nogent certifie avoir été témoin? Un enfant, fils d'un chevalier du Beauvaisis et parent d'un personnage ecclésiastique très en vue, vient à mourir un vendredi saint. Le bruit de sa sainteté se répand, sans doute en raison du caractère sacré du jour de sa mort. Aussitôt les paysans des environs, toujours amis des nouveautés, s'empressent d'apporter des offrandes et des cierges à son tombeau. On lui élève un monument, bientôt entouré lui-même de constructions, et les pèlerins d'y affluer en foules considérables depuis les confins de l'Angleterre. L'abbé du monastère de la région, homme des plus sages, assistait avec ses moines à toutes ces impostures, et, incapable de résister à la séduction des nombreux présents que ce culte valait à son couvent, il allait jusqu'à laisser s'accomplir de prétendus miracles sans aucune réalité, *infecta miracula.*

« A la suite de ce récit, Guibert est amené à nous faire sur ce chapitre délicat sa propre confession, et avec quelle spirituelle bonhomie ! Après avoir insisté sur le côté charlatanesque des tournées de reliques, il nous conte comment un jour il lui arriva d'assister à la harangue — il vaudrait mieux traduire : au boniment — fait par le chef d'un de ces cortèges de quêteurs. L'homme montrait la châsse remplie de reliques insignes : « Sachez, s'écriait-il, sachez que dans cette petite boîte est renfermé un morceau du pain que notre Sauveur a broyé — *masticavit* — de ses propres dents. Et si vous hésitez à me croire, voilà un éminent personnage (c'est de moi qu'il parlait, dit Guibert), dont vous connaissez tous la vaste science, qui pourra confirmer mon dire, s'il en est besoin ». — J'ai rougi, avoue notre auteur, en entendant ces paroles, intimidé surtout par la présence de tous ces gens que je savais disposés à défendre le fourbe. Je me suis tu, plus pour éviter

les invectives des assistants que par crainte de l'orateur lui-même, que j'aurais dû sur-le-champ dénoncer comme faussaire. Que dirai-je? Ni les moines, ni les clercs ne s'abstiennent de ces honteux trafics, au point de faire, en ma présence et sans que j'aie le courage de m'y opposer, des déclarations hérétiques touchant notre foi. C'est le cas de répéter le mot de Boèce : *Jure insanus judicarer, si contra insanos altercarer*. Ici comme ailleurs, l'abbé de Nogent ne laisse échapper aucune occasion de dénoncer, comme elles le méritent, les superstitions populaires. (Voir aussi liv. III, chap. I.)

« Il aborde avec le chapitre III l'étude des caractères de la vraie sainteté. A ses yeux, prier à l'aventure un prétendu saint, dont on ne sait rien, sauf le nom, constitue un véritable péché. La plus grande circonspection doit donc présider à la rédaction des compositions hagiographiques. Quoi de plus illogique que de voir entreprendre pour la première fois, à l'époque

actuelle, des biographies de saints pour lesquels on revendique, d'autre part, la plus haute antiquité? On a souvent demandé à l'auteur d'en écrire de semblables. « Mais, dit-il, si je me trompe dans les choses mêmes que j'ai vues de mes yeux, que pourrai-je dire de véridique sur celles que personne n'a jamais vues? » Parole profonde, s'il en fut, qui seule suffirait à assigner une place éminente à celui qui a osé la prononcer, en un temps où la vérité qu'elle exprime n'avait jamais été davantage méconnue et méprisée. Et Guibert continue en se moquant plaisamment de ses solliciteurs. Ces fraudes d'ordre littéraire le ramènent à la question des reliques incontestablement fausses et que cependant la foi admet avec certitude. Trois exemples servent de commentaire à ses observations générales : d'abord le prétendu crâne de saint Jean-Baptiste que les villes d'Angers et de Constantinople prétendent posséder toutes les deux, ce qui suppose que la fraude et le men-

songe sont au moins d'un côté; ensuite l'histoire de la découverte supposée du corps de saint Firmin à Amiens, faite par Geoffroi, à qui notre abbé avait succédé à la tête de l'abbaye de Nogent. Nulle part peut-être Guibert ne s'est montré critique plus perspicace, et les érudits modernes qui se sont occupés de la question sont loin de l'égaler sous le rapport de l'indépendance du jugement. En dernier lieu, le récit de l'amusante confusion commise à propos de la prétendue invention de saint Exupère.

« Je signalerai seulement au passage les développements si justes consacrés aux deux thèses chères à l'auteur, dans lesquels il combat l'usage des châsses et des reliquaires d'or et d'argent, en même temps que les exhumations et les translations de corps saints ou réputés tels. Il s'élève dans ces pages à une hauteur de vues vraiment remarquable; on y constate à quel point sa pensée avait mûri, combien ses idées s'étaient affermies et pré-

cisées, depuis le temps où il lançait ses premières attaques contre ces usages abusifs.

« Craignant sans doute d'avoir contristé quelques âmes pieuses, l'auteur termine son premier livre sur plusieurs assurances consolantes. Il expose que ceux qui vénèrent de bonne foi les reliques d'un saint pour celles d'un autre, ne pèchent point, et que la prière adressée à une âme donnée à tort comme sainte est susceptible d'être agréée de Dieu, pourvu qu'elle parte d'un cœur simple et fervent.

« Avec ce livre se termine la partie générale du traité. Je me bornerai à indiquer en quelques mots la substance des trois autres livres, non moins attrayants à leur manière, mais d'une portée plus spéciale. Le second traite du corps véritable du Christ et de celui qui se manifeste dans le sacrement de l'autel. La démonstration commencée dans ce livre (chap. I et II) et continuée au livre suivant (chap. II et III, § 4), à l'aide de laquelle Guibert prouve que le Christ n'a pu laisser sur la terre aucun

fragment de son corps, pas plus une dent que telles autres reliques qu'il vaut mieux nommer en latin, est un chef-d'œuvre de dialectique. Avec quel sens de la réalité il remarque, par exemple, que les contemporains de Jésus, surtout pendant ses années de jeunesse, n'ont jamais pu se préoccuper de conserver quoi que ce soit d'un personnage dont ils ignoraient le caractère et qui n'était à leurs yeux rien de plus que tout autre de leurs citoyens. Chemin faisant, que de données curieuses sur les ravages de la simonie (chap. III, § 6), sur l'indignité de trop nombreux prêtres et évêques et sur les conséquences de ce relâchement (chap. III, § 4)! Mais c'est surtout dans le III[e] livre, où les questions spécialement relatives à l'existence de la dent sont examinées et résolues, que l'éloquent moine a déployé sa verve la plus puissante. Il y a là des traits d'ironie dignes tout ensemble de Rabelais, de Calvin et de Voltaire. Les objections des religieux de Saint-Médard, traités durement de faussaires (chap. I,

§ 3), les miracles prétendus qu'ils allèguent, leurs calculs avides et ceux de leurs pareils : tout cela est réduit à néant ou dévoilé avec une logique supérieure. On peut y voir la digne conclusion du traité, puisque le IV[e] livre, *De interiori mundo*, a un but plutôt mystique et théologique. L'abbé de Nogent traite dans ces pages de questions relatives aux visions et aux apparitions. « Il enseigne que le monde intérieur n'ayant rien qui frappe le sens, l'imagition ne peut se représenter l'état de ce monde et qu'il n'y a que la force de l'entendement qui puisse y atteindre. Les visions et les apparitions dont il est parlé dans les livres de l'Écriture Sainte étaient seulement des signes et des figures sous lesquels Dieu apparaissait aux prophètes. » Il en est de même des visions décrites par saint Jean dans l'Apocalypse. Ce livre doit, dans la pensée de l'auteur, opposer les choses du monde spirituel, la contemplation divine, l'idéale perfection, aux superstitions grossières nettement matérialistes, qu'il

s'est chargé de mettre à nu. C'est, si l'on veut, la partie positive d'édification après la critique destructive des abus du culte. »

Comme on le voit, Guibert est religieux, mais il est loin d'être superstitieux. Les prodiges, miracles, qu'il raconte dans ses mémoires, il les décrit avec l'étonnement naturel de quelqu'un qui ne comprend pas, qui donne l'explication la plus simple, Dieu symbolisant pour lui toutes les forces de la nature. Ses visions, et celles de ses amis, les apparitions de la divinité sont naturelles pour une âme qui dans son exaltation religieuse se croit en relation, en communion constante avec Dieu. Mais la plupart du temps, il ne les rapporte que pour en tirer une conclusion morale; c'est un enseignement véritable, la punition du pécheur, l'avertissement au moment de la faute, la mise en garde contre le péché. Et dès lors nous comprenons pourquoi il a encombré ses livres de ces histoires diaboliques et extraordinaires, de prêtres et

de moines visionnaires ou possédés, atteints, à la suite d'une faute grave, de maladies soudaines ou frappés de mort subite : il remplissait son devoir de moraliste et d'éducateur. Mais il a l'âme assez élevée pour refuser de croire que les peines de l'enfer pussent être des peines matérielles.

III. — L'éducateur et le moraliste.

C'est encore au point de vue moral que Guibert envisageait la psychologie, dont Anselme lui apprit à faire la classification que nous avons mentionnée plus haut; ce sont les mêmes convictions morales qui lui font blâmer la guerre offensive, excitée par l'ambition de la conquête, approuver la guerre défensive, sauvegarde de la liberté ou de la nation envahie, encourager la guerre religieuse, œuvre divine. Et il pousse le bon sens, lui le chrétien, l'homme convaincu de l'action constante de la Providence, jusqu'à condamner

le duel judiciaire, coutume légale, et officiellement reconnue par les tribunaux et par l'Église.

Enfin, c'est sur la morale qu'il fait reposer le fondement de toute son esthétique. La beauté de sa mère l'avait amené à parler de la beauté en général. Ce qu'il admirait chez sa mère, ce n'est pas la beauté plastique du visage, « louange mondaine et insensée », mais « cette beauté armée contre la corruption et placée sur un front chaste ». Il blâme Salluste d'avoir osé dire d'Aurelia Orestilla « qu'en elle un homme de bien ne pouvait louer que la beauté »; comme si un homme de bien pouvait « admirer la beauté sans les mœurs ». Il ne nie pas l'existence de la beauté extérieure, même indépendamment de toute idée morale : « on peut louer dans une idole (statue), qui n'est que le néant sous le rapport de la foi, cette heureuse harmonie, cette proportion des membres d'où résulte la beauté ». Mais, « dans ce charme passager et mépri-

sable à cause de la fragilité de la chair », on ne trouvera pas « la vraie beauté qu'il faut admirer et rechercher ».

Celle-là, on la découvrira dans la pureté morale, beauté des Anges, du Christ, beauté intime, qui, « comme la transfiguration sur la montagne », peut corriger la laideur de notre aspect extérieur. « Si nos modèles intimes sont beaux, ceux qui en reproduisent l'image seront beaux également. » Et s'il reconnaît enfin que la beauté du corps existe, il déclare « qu'elle se corrompt par son alliance avec le vice, tandis qu'elle devient véritablement un don de Dieu, digne d'être aimée et admirée, quand elle s'unit avec la vertu ».

S'il passe de la théorie à la pratique, c'est pour donner encore une leçon d'austère vertu, dans son traité sur *la Virginité*. Il a bien hésité avant de l'entreprendre; lui-même se sentait peu digne d'aborder un tel sujet. Cependant, l'utilité de l'enseignement lui fait

rédiger son livre, presque didactique. Cette vertu, si dédaignée de ses contemporains, il nous apprend par quels moyens on la garde, et comment on la perd. Cet état sublime est en effet difficile à conserver, aussi faut-il y appliquer tous nos efforts. Lui-même nous a avoué ses luttes, il parle de ce qu'il connaît pour l'avoir éprouvé.

C'est une vertu digne d'être cultivée, puisque les païens mêmes l'honorent; saint Paul était chaste, et Dieu n'a voulu naître que d'une vierge! Répondant par avance aux partisans (déjà!) de la repopulation de la France, il leur déclare : « Si vous objectez que Dieu a créé les hommes afin qu'ils procréent, je vous dirai que cela était vrai dans les temps anciens; mais maintenant il n'en est plus aucun besoin ». Il se disait que vu les mœurs de ses contemporains, il y aurait toujours assez d'hommes et de femmes non chastes pour qu'on ne décourage pas ceux qui tentent de gagner le ciel par la continence. Il fait

d'ailleurs toute une psychologie de la pudeur qui est d'un observateur très pénétrant.

Cette préoccupation morale, on la retrouve dans toute l'œuvre de Guibert, non seulement dans son *Histoire de la Croisade*, dans ses *Mémoires*, mais aussi et surtout dans ses nombreux traités de théologie. Cet homme qui, le premier en France, avait essayé d'appliquer des principes de critique historique et d'impartialité, devait aussi envisager la théologie d'une façon spéciale. Tandis qu'autour de lui, dans tous les couvents, une multitude innombrable de moines couvraient des milliers de feuilles de parchemin de leurs dissertations insipides sur les Écritures, préoccupés, dans leurs stériles commentaires scolastiques, de découvrir pour chaque phrase et chaque mot de la Bible de subtiles explications, des sens cachés, Guibert veut au contraire « s'appliquer à ne donner que le moral ». On a suffisamment discuté sur le « sens allégorique et anagogique » des livres saints; il

est futile « d'approfondir encore les mystères qu'ils renferment », de s'attacher au « sens littéral ». Il faut maintenant y rechercher les enseignements utiles, y trouver une règle de vie, discerner, dans ces récits émouvants, ce qu'ils contiennent d'humain, et en faire une œuvre morale, afin de « tirer les pécheurs de leurs désordres », leur faire « craindre les peines divines », leur faire espérer les récompenses éternelles. En un mot, pour lui, le commentaire des Écritures, comme les études de théologie en général, doivent servir de leçons et non pas être de vaines dissertations. C'est dans cet esprit que, dès son séjour au monastère de Saint-Germer, il avait rédigé son *Commentaire de la Genèse*[1]. Comme saint Augustin, disait-il, en avait suffisamment expliqué le sens littéral, il voulait maintenant, comme l'avait fait saint Grégoire le Grand pour Job, en tirer le sens moral. Et quand il aborde les

1. Dédié à Barthélemy, év. de Laon, 1113.

prophètes, Osée, Amos, Jérémie, « auteurs pleins d'obscurités qu'Origène et Apollinaire avaient abandonnés », « loin de rechercher en eux le sens de la lettre », il ne s'attachera qu'au « sens tropologique[1] ».

Il exprima ces théories, non seulement dans les prologues de chacun de ses commentaires, mais aussi dans un curieux traité sur la *Prédication*. Il était si pénétré de la nécessité de propager ses idées parmi ses contemporains, que dans une intention d'enseignement pratique, à l'usage des clercs prédicateurs, il écrivit son *Liber quo ordine sermo fieri debeat*, (Comment faire un sermon). L'éducateur s'y révèle tout entier en même temps que le moraliste. D'abord, pour que le sermon soit bon, il faut que le prédicateur lui-même soit moral : « Celui qui se charge d'annoncer la parole de Dieu, doit chercher uniquement à lui plaire, et avoir la conscience pure. » Il faut être

1. Tropologia in ... Amos ..., dédiée, à saint Hubert, qui habitait près de lui.

simple, et s'efforcer non de briller, mais de convaincre : « Le prédicateur qui se recherche lui-même dans la beauté de l'éloquence, pèche par ostentation, et offense ses auditeurs ». Et il continue en donnant de sages préceptes sur l'abondance et la brièveté, et sur la nécessité pour le savant prédicateur de se mettre toujours à la portée de son public, ce que faisaient si rarement les moines ou clercs du moyen âge, trop heureux d'étaler leur érudition et de faire parade d'une science souvent plus obscure que profonde.

Il y a certainement dans ces pages un souvenir personnel : il savait combien le vieux pédagogue qui avait formé son enfance était loin de réaliser l'idéal de l'éducateur, combien ses leçons étaient souvent infructueuses à cause de l'incapacité du maître. Aussi, quelle parfaite connaissance de l'esprit de l'enfant il nous montre, quand, dans sa fine critique des moyens d'éducation employés par son ancien professeur de grammaire, il dit : « Il avait tort

de me tenir sans relâche appliqué à l'étude. En effet, plus l'esprit d'un jeune enfant est tendu par une application continuelle, plus il s'émousse, plus l'excès du travail diminue ses forces. Il est nécessaire de ménager avec modération notre intelligence déjà fatiguée de l'enveloppe de notre corps : si la nuit succède au jour, ce n'est que parce que notre force ne peut demeurer privée de repos ». Et plus loin, prenant pour terme de comparaison les saisons de l'année, œuvre divine, il ajoute : « En donnant toute notre attention à une chose quelconque, il convient de varier l'objet de notre attention, afin que l'esprit, s'occupant alternativement de plusieurs choses, revienne comme délassé et frais ; afin que notre nature, facile à se fatiguer, trouve dans la variété de ses travaux une espèce de soulagement ».

Il faut, je crois, arriver jusqu'au siècle dernier pour voir mettre systématiquement en pratique ces méthodes d'éducation, et sur-

tout ce principe de la variété des études, condition essentielle du travail chez l'enfant. Combien peu de pédagogues du moyen âge se sont inspirés de ces doctrines, qu'ils auraient pu trouver chez Guibert, source précieuse, car elles sont, nous dit-il, le fruit de sa propre expérience.

IV. — Le polémiste.

Mais Guibert n'est pas seulement un éducateur et un moraliste. La morale prêchée contre des vices précis, contre des individus déterminés, pour des idées neuves et originales, est déjà une lutte : Guibert est avant tout un esprit combatif. Le *De Pignoribus sanctorum* est un véritable ouvrage de polémiste. S'il a écrit ce pamphlet contre certains catholiques qui abusaient ou mésusaient de la religion, il attaquera aussi au nom de la foi les ennemis de l'Église, les hérétiques et les Juifs.

Çà et là, dans son œuvre, nous avons déjà vu qu'il ne les aimait pas. Il va discuter leurs idées, réfuter leurs erreurs dans des ouvrages théoriques. Contre les hérétiques, contre le fameux Béranger de Tours qui passionna tout le monde religieux de la deuxième moitié du XI[e] siècle, encourut l'excommunication et dut aller à Rome s'expliquer avec le Saint-Père, il écrit un traité : *De la bouchée de pain donnée à Judas, et de la vérité du Corps du Seigneur.* Il y expose des idées orthodoxes sur l'Eucharistie, le sujet qui depuis des siècles, depuis Agobard, Claude de Turin, Gotteschalk, préoccupait tous les penseurs, et il s'élève énergiquement contre les partisans de la présence idéale du corps du Sauveur dans l'Eucharistie, affirmant qu'elle contient le vrai corps de Dieu, concluant pour la présence réelle.

Il traite le même sujet dans un autre livre. S'attaquant non plus aux hérétiques, mais aux Juifs, spécialement à ce Jean, comte de Soissons, ami des Juifs et sacrilège, qui

« critiquait l'Église catholique et se permettait des discours injurieux contre le Sauveur », il écrit le *Traité de l'Incarnation, contre les Juifs*. Sans le nommer, il prend à partie le comte Jean et fait sentir l'odieux de sa conduite : n'osait-il pas « faire profession de catholique, fréquenter les églises, recevoir les sacrements, tout en faisant valoir les objections des Juifs contre Jésus-Christ? » Et Guibert réfute alors ces trois hérésies des Juifs : Ils n'admettent pas que Dieu se soit fait homme dans le sein d'une vierge; ils raillent les chrétiens d'adorer le crucifix, et reprochent dans leur ignorance, aux catholiques, d'adorer trois Dieux dans la Trinité! Ses raisons étaient si fortes qu'un clerc de Laon, pour en prouver l'excellence à un juif, n'hésita pas, paraît-il, à subir l'épreuve du feu, dont il sortit victorieux.

Pour compléter cette énumération de ses œuvres, ajoutons que ce catholique sincère et fervent avait ses heures de rêverie mystique.

Lui qui jadis avait été voué à la Sainte Vierge au moment des couches de sa mère, nous révèle ce côté mystique de sa nature dans un petit livre de foi, d'édification et d'exaltation religieuse : *Les Louanges de la Vierge Marie.*

V. — Conclusion.

Toute l'œuvre de Guibert est animée du même esprit : mémoires, histoire, traités théologiques, pamphlets religieux, tout ce qu'il écrit est dirigé par la même idée : vivant au milieu de vrais barbares, il veut les améliorer. Par ce qui devait rester de lui, quand Dieu l'aurait rappelé, il poursuit une œuvre moralisatrice, comme au milieu de ses moines de Nogent-les-Vierges. Si son œuvre lui survit, c'est qu'elle est destinée à exercer une bienfaisante influence. Pour lui-même, il se montre sévère, bien que ses nombreuses qualités lui eussent permis un juste orgueil, s'il se comparait à la plupart de ses semblables. Il

pousse l'humilité jusqu'à s'exagérer la portée de ses moindres fautes, et même à s'attribuer des péchés imaginaires. Sa grande faiblesse vient de sa foi elle-même : en présence d'un pape, des évêques, il n'ose plus parler, il est lâche ; il ne peut accuser des criminels. Mais c'est qu'il est sûr que Dieu accomplira son œuvre, malgré l'indignité de ses ministres ou des individus dont il se sert. En face de son parchemin, il reprend tout son courage et, pour faire une œuvre pie, flagelle les vices de l'Église et du siècle. Lui-même ne s'épargne pas, pourquoi épargnerait-il les autres ?

S'il s'est parfois laissé aller à quelque vanité littéraire, c'est avec une candeur qu'on ne saurait lui reprocher. Sa haute intelligence, sa culture sérieuse, le mettaient tellement au-dessus des « criailleurs » dont il se plaint, qu'on peut lui pardonner de céder parfois à cet instinct si naturel de l'écrivain. Et comme il écrit pour Dieu, c'est presque au nom de Dieu qu'il défend ses ouvrages.

Esprit fin, pénétrant, critique et impartial, il raconte et il juge. Son grand bon sens, cette raison, cette franchise, cette droiture qui pénètrent son œuvre, lui donnent une grande portée. Il a, sur bien des points, devancé son époque de plusieurs siècles.

Pourquoi l'a-t-on si longtemps méconnu, pourquoi l'a-t-on ignoré? Peut-être, comme il le dit lui-même, parce qu'il ne s'est pas inquiété des hommes, « qu'il bannit de sa pensée, sans se soucier du tout de plaire aux autres ».

Depuis huit siècles, « les autres » le lui ont bien rendu. Peut-être était-il temps de lui rendre justice.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

La vie de Guibert

LIVRE II

La société française d'après l'œuvre de Guibert.

246-05. Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-05.